



CENTRE POLONAIS DE RECHERCHES SCIENTIFIQUES DE PARIS

1959

N° 17

BULLETIN

AVANT-PROPOS

UN AMI DE PAUL-LOUIS COURIER : MONSIEUR CHLEWASKI
(*St. Wędkiewicz*).

APPENDICE :

- I. Notes biographiques.
 - II. De qui sont les *Satires toulousaines* ?
-

ADAM KLEWAŃSKI (*M. Malkiewicz-Strzałkowa*).

APPENDICE :

- I. Notes biographiques.
 - II. Klewański — traducteur de Niemcewicz.
-

DEUX NOTES SUR TOULOUSE (*St. Wędkiewicz*) :

- I. Toulouse 1789-1848.
 - II. Toulouse jugée par quelques écrivains français.
-

8'P4252

SOMMAIRE DU N° 17

AVANT-PROPOS

UN AMI DE PAUL-LOUIS COURIER : MONSIEUR CHLEWASKI (<i>St. Wędkiewicz</i>)	1
--	---

APPENDICE :

I. Notes biographiques	13
II. De qui sont les <i>Satires toulousaines</i> ?	19

ADAM KLEWAŃSKI (<i>M. Malkiewicz-Strzałkowa</i>)	29
--	----

APPENDICE :

I. Notes biographiques	55
II. Klewański — traducteur de Niemcewicz	71

DEUX NOTES SUR TOULOUSE (<i>St. Wędkiewicz</i>)	83
---	----

I. Toulouse 1789-1848	85
II. Toulouse jugée par quelques écrivains français	110

NB. — M. Allan Kosko a contribué à établir le texte du présent fascicule et en a traduit les citations polonaises.

A V A N T - P R O P O S

L'éminent historien polonais, Szymon Askenazy, disparu en 1935, est le premier de nos savants qui ait signalé les *Lettres écrites de France et d'Italie* de Paul-Louis Courier comme source susceptible de fournir de précieux renseignements sur la vie des habitants de la Péninsule au temps des combats qu'y menèrent nos Légions qui, sous le commandement du général J.H. Dombrowski, faisaient partie des armées de Bonaparte. Comme en fait foi une note insérée au premier volume de son ouvrage *Napoleon a Polska* (Warszawa, 1918, p. 221), le nom de Chlewaski qui figure en bonne place dans la *Correspondance* du grand pamphlétaire avait retenu l'attention d'Askenazy : influencé par la ressemblance que ce patronyme de toute évidence polonais offrait avec « Chlewiska », nom des biens de la famille connue des Sołtyk, l'illustre savant suggérait que le mystérieux ami de Courier avait bien pu être le sénateur-voïévode Stanisław Sołtyk qui, mort en 1831, fut son contemporain. La conjecture manquait de fondements solides, aussi notre chercheur ne devait-il plus revenir dans la suite de sa monographie à ce point de détail.

Cependant, nous avons appris naguère que le professeur Askenazy n'avait pas abandonné son enquête tendant à percer l'identité du Polonais que les messages publiés en 1828 dans la correspondance de Courier avaient préservé de l'oubli. Le mensuel polonais *Kultura*, paraissant à Paris, insérait en effet au mois de décembre 1950 (n° 38, p. 45-50) un article intitulé *Monsieur Chlewaski* dont l'auteur, Paweł Hostowiec, essayiste réputé, relatait entre autres ce qui suit :

...J'eus l'occasion un jour de demander au professeur Askenazy s'il ne savait pas qui était au juste le correspondant polonais de Paul-Louis Courier... Le savant me lança un de ses coups d'œil pénétrants, puis disparut dans la chambre voisine. C'était une petite pièce à tentures vertes donnant sur la cour et plutôt obscure. On y distinguait deux armoires et une étagère où, soigneusement rangées, reposaient des chemises renfermant les notes et les manuscrits du maître. Askenazy reparut presque aussitôt, tenant à la main le premier tome de la *Correspondance* du grand pamphlétaire français et un cahier recouvert d'une fine écriture qui me semblait indéchiffrable. C'était précisément une étude sur Chlewaski, prête en principe à être publiée ; le savant la destinait à faire partie du prochain volume de ses *Wczesny historyczne* qui ne devait jamais voir le jour.

Sur le personnage de Chlewaski, Askenazy avait réussi à dépister au hasard des archives des matériaux divers : le dossier comprenait entre autres des lettres que le Polonais avait écrites à Courier. Chlewaski nous apparaît aujourd'hui comme l'une des

figures les plus attachantes et les plus romantiques de la fin de notre XVIII^e siècle. Né dans une bourgade de Volhynie, c'était l'enfant naturel — et premier-né — du prince Adam-Casimir Czartoryski, « général des Terres de Podolie ». Evitant de révéler l'identité de la mère, son père lui fit donner à l'état-civil le nom de Klewański qui indiquait simplement Klewań, le lieu de sa naissance. Très attaché à son fils premier-né, mais ne pouvant lui léguer ni nom illustre, ni fortune, l'aristocrate décida de lui donner en partage ce qui, suivant les idées de l'époque, possédait une valeur absolue : une éducation et une culture hors pair. C'est ce qui explique l'extraordinaire érudition de Chlewaski et l'universalité de son esprit, qualités évoquées par son ami Paul-Louis Courier, ainsi que par Armand Carrel.

Fils naturel d'un père illustre, Klewański se sentait tenu à la plus rigoureuse des discrétions. Faisant valoir ses droits à ce qu'il est convenu d'appeler « une véritable vie de l'esprit », le gentilhomme mit son amour-propre à passer toute sa vie inaperçu telle une ombre bienfaisante, pour enfin disparaître, ainsi qu'une ombre, sans laisser de traces... Vers la fin de sa vie, il réussit à récupérer et dans la mesure du possible à détruire les lettres qu'il avait échangées avec ses nombreux amis. N'ayant pu empêcher la publication, de son vivant, de celles que lui avait adressées Paul-Louis Courier, du moins fit-il en sorte que son nom propre y figurât sous une forme méconnaissable : Chlewaski au lieu de Klewański.

Il semble pourtant que « Monsieur Chlewaski » est loin d'avoir entièrement disparu... Continuant une activité posthume, son esprit paraît encore attaché à effacer toute trace de son passage ici-bas. En 1936, un an à peine après la disparition du grand érudit, je devais apprendre de la bouche de Madame Askenazy que le dossier réuni par son mari et consacré au personnage de Chlewaski avait inexplicablement disparu et que toutes recherches en vue de le retrouver étaient demeurées vaines...

On voudra bien remarquer que le professeur Askenazy n'est pas le premier à avoir déchiffré un état-civil que le Polonais établi vers la fin du XVIII^e siècle à Toulouse avait su cacher à la postérité sous le pseudonyme de Chlewaski. Dès 1908 en effet, se fondant sur un minutieux dépouillement des archives toulousaines, Desazars de Montgailhard avait, dans son *Histoire de l'Académie des Sciences de Toulouse*, réussi à établir le nom d'Adam Klewański. Cette identification échappa pourtant à la vigilance de tous les spécialistes du pamphlétaire et demeura ignorée même de l'étonnant érudit que fut le regretté Maurice Allem, éditeur des *Œuvres complètes* de Courier (1951) dans la Bibliothèque de la Pléiade, dont les notes, si exhaustives par ailleurs, n'apportent aucune lumière sur l'identité de « M. Chlewaski », savant et amateur d'antiquités que son jeune ami et confrère en hellénisme traite avec une telle déférence dans ses messages.

Le lecteur du présent fascicule trouvera ensuite sous la plume de Madame Malkiewicz-Strzałkowa les principaux renseignements qu'elle a réunis à ce propos dans les Archives Czartoryski à Cracovie. Moins complètes se révèlent les informations glanées par nous-mêmes dans les archives de Toulouse et l'on pourrait assurément les multiplier à condition de faire un séjour — plus long que ne fut le nôtre — sur les bords de la Garonne.

Loin de nous l'idée de surestimer l'importance de l'enquête dont nous publions aujourd'hui les conclusions. Avoir mis en lumière le personnage de Klewański reste un fait de mince portée et qui ne saurait guère ajouter à la renommée dont jouissent, de nos jours encore, les *Lettres* de son prestigieux correspondant. Aussi, dans le choix de notre sujet, avons-nous été guidé en premier lieu par des raisons de méthode critique et littéraire : démontrer une fois de plus que, lorsqu'on se propose d'éclaircir des problèmes concernant les rapports culturels entre la France et la Pologne, il est nécessaire de poursuivre des recherches convergentes — et si possible simultanées — dans les riches archives des deux nations.

De surcroît, nous avons voulu souligner l'opportunité d'intensifier les enquêtes touchant d'une part les Polonais qui, plus nombreux qu'on ne le croit, sont venus s'établir en France soit avant la Grande Révolution de 1789, soit, tel Klewański, sous le Directoire et le Premier Empire, de l'autre — concernant nos compatriotes dispersés dans les villes de province, cette dernière question — sauf le cas de centres comme Nancy et Lunéville — n'ayant que rarement fixé l'intérêt de nos chercheurs, occupés pour la plupart à explorer les archives et les bibliothèques de Paris.

Au demeurant, ces études sur Klewański s'inscrivent en marge de nos travaux personnels consacrés à certains aspects de l'œuvre de Courier, écrivain fort peu connu et jamais encore traduit en Pologne, cependant que l'édition espagnole, italienne, russe et tchèque — pour ne citer qu'elles — voient se multiplier les traductions de sa correspondance autant que de ses pamphlets. Nous espérons bientôt publier le résultat de ces travaux, pratiquement terminés, ainsi d'ailleurs que le chapitre, déjà rédigé par nous, relatif au séjour des insurgés de la guerre de 1830-1831, réfugiés en Languedoc et dans les Pyrénées.

La dernière raison, et non négligeable, qui nous a incité à choisir comme sujet de ce *Bulletin* des thèmes liés aux provinces occitanes est l'hommage que nous souhaitons rendre à l'antique Cité des capitouls. Dans son *Histoire de Toulouse* (1958), le professeur Philippe Wolff, dernier en date de ses chroniqueurs, évoque le rôle d'exception que cette ville joua dans le passé de la France :

Paris mise à part, aucune très grande ville n'est, autant que Toulouse, mêlée aux destins de notre patrie... C'est à Toulouse, plus que partout ailleurs, que s'est joué le sort de l'unité française. Vérité que tant d'auteurs ont exprimée au cours des siècles, en appelant Toulouse « la deuxième ville du royaume »...

Non moins brillant s'affirme l'éclat dont rayonne aujourd'hui la Cité palladienne. Dans l'un des chapitres que nous lui consacrons plus loin, nous rappelons qu'au cours de la première moitié du XIX^e siècle, les publicistes français et étrangers, pour ne citer que le grand économiste anglais Arthur Young — reprochaient aux Toulousains leur manque d'esprit commercial et industriel, que venaient remplacer une exacerbation des mœurs et des luttes politiques, en même temps qu'une vie culturelle intense animant

une cité dont les notables nourrissaient avant tout l'ambition de devenir capitouls, hauts magistrats, mainteneurs des Jeux Floraux... Et cependant Toulouse de nos jours s'affirme comme l'une des capitales de l'industrie française.

Bref aperçu des jugements portés sur Toulouse par quelques grands écrivains français, notre seconde contribution se plaît à rappeler que, éclipsée jadis par l'éclat des monuments gallo-romains qui font l'orgueil de la Provence voisine, l'architecture de la Ville rose était sous-estimée, sinon tout à fait ignorée : de nos jours, la beauté et la signification historique des trésors de l'art toulousain se voit pleinement appréciée des nombreux connaisseurs autant que des milliers de touristes.

Quant à nous, Polonais, comment pourrions-nous oublier avec quelle compassion les citoyens de Toulouse accueillirent en son temps l'annonce, en septembre 1831, de la chute de Varsovie ? Au reçu de la lugubre nouvelle, la foule brisa les presses du *Mémorial de Toulouse*, place Saint-Georges et saccagea, rue Saint-Rome, les ateliers de la *Gazette du Languedoc*, organes bien-pensants foncièrement hostiles à tout genre d'insurrection, qu'elle soit nationale ou sociale.

Ces sentiments de profonde amitié à l'égard de notre pays ne firent que croître après l'arrivée en Languedoc des vaillants soldats de l'insurrection, venus depuis la Vistule y chercher asile :

La Varsoviennne — note le professeur Jean Fourcassié — est parfois demandée au théâtre de Toulouse en même temps que *La Marseillaise*. Le 14 mars 1846, comme les acteurs n'obtempèrent pas à cette demande, le tumulte prend l'allure d'une émeute ; des groupes nombreux partent à travers la ville, suivis par des piquets de dragons et d'infanterie : quarante arrestations sont opérées.

Les Polonais ne sauraient oublier non plus le fidèle et généreux appui que leurs réseaux clandestins combattant dans le Midi pendant le seconde Guerre Mondiale ont reçu non seulement de la part de la Résistance française, mais aussi des simples habitants des régions du Sud-Ouest.

Par le présent cahier de notre *Bulletin*, consacré aux gens et aux choses du Languedoc et de sa capitale, nous souhaitons rendre un modeste hommage d'érudition et d'amitié à « la vieille reine de l'Occitanie ».

STANISŁAW WĘDKIEWICZ

UN AMI DE PAUL-LOUIS COURIER
MONSIEUR CHLEWASKI

Parmi les *Lettres écrites de France et d'Italie* de Paul-Louis Courier dont l'édition posthume a paru en 1828 à Paris chez le libraire Auguste Sautet, on trouve quatre messages adressés à « M. Chlewaski », l'un des amis que l'auteur avait connus lors de son séjour à Toulouse en 1796. Ce sont : la lettre datée de Lyon le 4 décembre 1798 ; celle datée de Rome le 8 janvier 1799 ; celle datée de Rome le 27 février 1799, et celle datée de Tarente le 8 juin 1806.

« Lectures, voyages, spectacles, bals, auteurs, femmes, Paris, Lyon, les Alpes, l'Italie — annonce Courier dès sa première lettre — voilà l'odyssée que je vous garde. Mes lettres vous *pleuvront...* » Cependant le recueil qui nous est parvenu ne contient que quelques-unes des pages (« une page pour une ligne... » promet-il plus loin) assurément plus nombreuses que le jeune officier expédiait d'Italie à son ami de Toulouse. Quant aux réponses que celui-ci ne manquait point de lui adresser — et Courier s'y réfère plus d'une fois — elles sont perdues pour nous, probablement à jamais.

La première lettre de Rome (janvier 1799) qui est la plus longue des quatre comporte de longs passages concernant l'archéologie et l'épigraphie de la Ville éternelle, truffés de citations de Virgile et d'Horace. La seconde lettre romaine, dont la fin manque, parle surtout de littérature (Legouvé) et de théâtre (Arnoult, Shakespeare adapté par Ducis, Talma dans le rôle de Macbeth). Rédigée plus de sept années plus tard (à Tarente, en juin 1806), la dernière missive nous reporte aux antiquités romaines et contient en outre un remarquable passage sur l'harmonie et la disharmonie des noms de personnes ou de lieux dont l'esprit nous rappelle les remarques de l'abbé Henri Bremond sur le problème de la « poésie pure ».

On a supposé que, telles que nous les connaissons, les lettres à Chlewaski ainsi qu'à nombre d'autres correspondants ont pu être retouchées par leur auteur après coup pour devenir des petits traités d'esthétique et d'érudition. Quoi qu'il en soit, deux lettres, adressées au Polonais — celle du 8. I. 1799 et celle du 8. VI. 1806 — n'ont pas tardé à retenir l'intérêt des lecteurs, et ce sont elles qu'on a l'habitude de citer très fréquemment : nous rappellerons Sainte-Beuve, article du 26. VII. 1852, (*Causeries du Lundi*, II, 1858, p. 267-69) ; Alfred Nettement, *Histoire de la litt. fr. sous la Restauration*, III^{me} éd., I 399 ss. (« C., dans son meilleur temps, n'a rien écrit de plus exquis ») ; Eugène Labelle, *Les bonnes et honnêtes pages de Courier* (Lyon, 1926, p. 53 ss., 69 ss.) ; Robert Gaschet, *Les Aventures d'un écrivain* (1928, 118 ss.) ; *Œuvres choisies* de Courier (*Classiques Larousse*, 1937), etc.

Les Biographies de P.-L. Courier et ses sources anonymes présumées autobiographiques ont fait l'objet d'un article de Louis Desternes, imprimé dans la *Revue d'hist. litt. de la France* (25, 1918, p. 60-90). L'auteur allègue d'abord la *Notice biographique sur la vie de P.-L. Courier de Méré, vigneron, ancien canonnier à cheval*, article anonyme paru à Londres en 1824. Cette Notice (cf. B.N.: Ln-27, 5017) se trouve d'ailleurs reproduite au IV^me vol. (p. 387-408) de la *Collection des romanciers grecs et latins* qui contient la traduction, par Courier, de *la Luciae ou l'Ane* de Lucius de Patras, publiée à Paris chez Rapilly (B.N.: Y-2, 6111) en 1824, c'est-à-dire du vivant du traducteur. Si Armand Carrel l'a reconnue comme étant de la plume de Courier, Desternes, lui, est d'avis que « ce n'est pas un texte intégralement authentique, mais Courier y a certainement collaboré ».

La *Notice* précitée passant la personne de Chlewaski sous silence, nos renseignements sur lui se réduisent aux quatre lettres mentionnées plus haut et au passage intercalé à titre de commentaire dans le recueil de *Lettres* et dû probablement (au moins en partie) à Courier lui-même :

A Toulouse, le hasard lui fit rencontrer chez un libraire M. Chlewaski, Polonais distingué par son érudition et dont les goûts se trouvèrent parfaitement d'accord avec les siens, ce qui amena entre eux une liaison fort intime. Ils s'enfermaient ensemble pendant des journées entières; après ces longues conférences, M. Courier faisait sa toilette et se rendait au bal [...] Il lui fallut, un matin du mois de décembre [1797] quitter précipitamment la ville, sans pouvoir dire adieu à son ami Chlewaski...

Voilà ce qu'on peut lire dans le commentaire. Citons maintenant les détails se rapportant à l'amitié entre les deux humanistes qu'on découvre en lisant les quatre lettres en question. Et d'abord, les éloges décernés à son ami polonais :

... vous vivez en sage, et cultivez les arts; sachant unir, selon le précepte, l'utile avec l'agréable; toutes vos pensées sont comme infuses de l'un et de l'autre.

A cette attitude l'artilleur oppose la sienne :

Moi, qui mène depuis longtemps la vie de Don Quichotte, je n'ai pas même comme lui des intervalles lucides; mes idées sont toujours plus ou moins obscurcies par la fumée de mes canons; vous, observateur tranquille, vous saisissez et notez tout; tandis que je suis emporté par un tourbillon qui me laisse à peine discerner les objets...

Non sans nostalgie, Courier évoque en Italie leurs promenades faites en commun à Toulouse :

Allez-vous toujours prendre l'air — écrit-il le 8 juin 1806 — le soir, dans cette saison-ci par exemple, sous ces peupliers au bord du canal? Ah! quelles promenades j'ai faites en cet endroit-là! quelles rêveries quand j'y étais seul! et avec vous quels entretiens! d'autant plus heureux alors que je sentais mon bonheur. Les temps sont bien changés, pour moi du moins...

Un jour, et peut-être plus tôt que nous ne le croyons, vous et moi nous nous retrouverons ensemble au pied de ces pauvres

Phaétuses... [c'est ainsi qu'Ovide, *Métamorphoses*, II 340 ss, désigne les peupliers].

Malgré le désir qu'il en exprime, Courier, qui paraît douter de ce retour, se plaint :

... j'accuse les dieux qui, pour quelques raisons que nous ignorons, ne veulent pas, apparemment, nous voir ensemble si près d'eux, non plus que Castor et Pollux...

Et, bien que le cercle de ses relations toulousaines eût été assez vaste, Courier ne mentionne (lettre du 8 juin 1806) que les deux amis les plus chers qu'il y a connus : Chlewaski d'abord, et un autre compagnon en qui nous avons le droit de deviner son camarade Charles-Marie Dalayrac :

... j'irai à Toulouse, si je retourne en France. Deux amis, dans le même pays, m'attireront par une force que rien ne pourra balancer...

Les quatre lettres à Chlewaski que le sort nous a conservées nous révèlent de précieux détails sur la vie du Polonais, p.ex. le séjour qu'il fit à Rome :

... l'état de délabrement, de misère et d'opprobre où est tombée cette pauvre Rome que vous avez vue si pompeuse et de laquelle à présent on détruit jusqu'aux ruines.

La colonne Trajane est à peu près telle que vous l'avez vue [...]. Je vous promets de m'informer [à Rome] de toutes les personnes dont vous me demandez des nouvelles, mais ce ne peut être que dans quelque temps, parce que, pour le présent, je ne vois presque personne, je ne sors point et je ferme ma porte. Je sais pourtant déjà, et je puis vous assurer, que l'ex-jésuite Rolati n'est plus vivant [...].

Vous rappelez-vous, à Rome, Monte Testaccio (qui vaut bien Montmartre), formé en entier de ces morceaux de vases de terre, qu'on appelait en latin *testa*...

Grâce à Courier, nous apprenons que Chlewaski fit un séjour dans les Pyrénées en 1798 :

J'aime fort le récit que vous me faites de vos courses dans les Pyrénées ; mais pourquoi faut-il que l'idée de ce charmant voyage vous soit venue si tard ?

C'est tout ce que je peux vous dire quant à présent [...], me réservant à payer bientôt vos descriptions des Pyrénées d'une histoire de mes voyages...

et qu'il alla à Bagnères (scil. de Luchon), probablement pour y faire une cure.

En revanche, notre information — nous y revenons plus longuement ci-dessous — est beaucoup plus complète en ce qui concerne la part que Chlewaski a su prendre à la vie des sociétés et cercles littéraires de la capitale du Languedoc. Au demeurant, l'épistolier ne laisse point d'y faire une allusion précise dans sa dernière lettre à Chlewaski, datée du 8 juin 1806 :

Vous me parlerez de vos travaux, de vos amusements littéraires, de vos efforts unis à ceux d'une société savante pour hâter les progrès des lumières et ralentir la chute du goût...

Voilà à peu près tout ce qu'on peut apprendre sur la personne de l'émigré polonais dans les écrits de son ami français.

Passons maintenant aux biographies du pamphlétaire. Pour son séjour de Toulouse, la source à la fois la plus authentique et la plus détaillée est l'article, signé Dalayrac l'aîné : *Un An de la Vie de P.-L.C.*, publié d'abord par Taschereau dans la *Revue rétrospective* qu'il dirigeait à Paris, et ensuite comme plaquette à part, devenue fort rare (B.N. : Ln-27, 5019). Suivant R. Gaschet (*La Jeunesse de P.-L. C.*, 1911, p. V), l'article remonterait à 1834 ou 1835 ; l'auteur, Charles-Marie Mazars d'Alayrac, ou mieux Dalayrac (1774-1855), faisait à Toulouse son droit lorsque, le soir même de l'arrivée de Courier, alors militaire, dans cette ville, il noua avec lui une amitié durable qui s'agrémenta également de relations cordiales avec Chlewaski. Dans son intéressant écrit où Dalayrac a su réunir une quantité de faits et d'anecdotes illustrant cette année de la folle jeunesse de Paul-Louis, nous lisons un passage qui retient plus particulièrement notre attention :

Au spectacle, dans les promenades, chez les libraires, nous rencontrions souvent un littérateur polonais, nommé Adam Chlewaski. Courier qui savait apprécier son mérite modeste, aimait à s'entretenir avec lui des ouvrages nouveaux, ou à dissenter sur quelques sujets scientifiques ; il lui a écrit d'Italie plusieurs lettres qui ont été imprimées.

On remarquera que, tout comme Courier, Dalayrac appelle l'émigré polonais « Chlewaski », mais fait précéder ce nom — il est le seul qui le fasse à notre connaissance — du prénom « Adam ».

Quatre ans après la mort du pamphlétaire, Armand Carrel faisait paraître, en tête du volume des *Œuvres complètes* (Paris, A. Sautélet, 1829), une introduction intitulée *Essai sur la vie et les écrits de P.-L. C.* Voici ce qu'on y trouve sur le séjour de Courier à Toulouse en 1796-97 :

Sa société en hommes était très nombreuse ; il affectionnait surtout un Polonais fort savant et grand amateur d'antiquités. Il passait des journées entières en tête-à-tête avec lui, soit dans une chambre, soit en suivant les allées qui bordent le canal du Midi. Ce qu'étaient ces conversations, on peut s'en faire une idée en lisant les lettres malheureusement peu nombreuses, adressées d'Italie par Courier à M. Chlewaski.

Dans ses *Causeries du lundi* (1853, p. 276), Sainte-Beuve se borne à retoucher quelque peu le texte du passage respectif des *Lettres de France et d'Italie* :

En résidence à Toulouse, en 1796, Courier se livre à la fois aux études et au monde [...]. Il se lie fort pendant son séjour à Toulouse avec un Polonais, homme de mérite et d'érudition, M. Chlewaski [...].

La Jeunesse de P.-L. C., thèse présentée par Robert Gaschet en 1911 à la Faculté des Lettres de Paris, demeure jusqu'à nos jours l'étude la plus complète de la vie et des œuvres de l'écrivain, de 1772 à 1812. Elle forme la principale source de renseignements sur les débuts du jeune helléniste, aussi citerons-nous in-extenso les passages (p. 76-77) qui s'y rapportent à Chlewaski :

[A Toulouse] Paul-Louis se promenait beaucoup, seul ou avec des amis, et se dirigeait habituellement du côté du canal ombragé

par de magnifiques peupliers sous lesquels il se plaisait à rêver. C'est là qu'au cours de doctes entretiens où toute l'antiquité classique eut sa place, il entraîna bien des fois un savant polonais, M. Chlewaski, dont il avait fait rencontre chez un libraire.

Dix ans plus tard, les instants passés en compagnie de ce lettré dans ce site charmant lui paraissent compter parmi les plus doux de sa vie (cf. la lettre à M. Chlewaski, datée de Tarente le 8 juin 1806). C'est qu'aux agréments de la nature se joignaient les séductions d'une conversation érudite et variée. Paul-Louis avait rencontré un homme qui partageait ses goûts et dont l'amitié le flattait. Tout jeune encore, passionné pour l'érudition plutôt que véritable érudit, il s'honorait fort d'une intimité si cordiale avec avec un homme vraisemblablement plus âgé qu'il regardait comme un véritable savant. Après son départ de Toulouse, il entretint soigneusement des relations épistolaires avec Chlewaski ; il est piquant de voir combien son apathie naturelle et son laisser-aller cèdent dans ces lettres au désir de plaire et de séduire. Il se met en frais d'esprit et d'érudition, abuse des citations françaises ou latines, parle grec au besoin, copie des inscriptions, disserte sur les arts et les monuments de Rome et s'élève parfois à l'éloquence.

De leur côté, les lettres de Chlewaski lui font tant d'honneur qu'il a plaisir à se vanter que tout cela lui est adressé. Tous les amis de Courier n'avaient pas droit à une considération aussi flatteuse...

A la suite de sa thèse, Gaschet a publié d'autres livres et études diverses concernant son auteur favori. Dans *Courier et la Restauration* (1913), il n'a pas eu l'occasion de revenir à la personne de Chlewaski ; dans les études destinées au grand public, il s'est borné à mentionner son nom, sans se préoccuper de sa véritable identité : cf. *La Vie et la mort tragique de P.-L. C.*, 1914 (« un savant polonais... » p. 33) ; *Œuvres de Courier*, Garnier, 1928 (rien sur Chl. dans le commentaire) ; *Les Aventures d'un écrivain*, 1928 (« C. avait rencontré Chl. qui partageait ses goûts et dont l'amitié le flattait... »).

On ne trouve aucune mention de l'humanisme polonais dans les études, comptes rendus ou préfaces concernant Courier que voici : a) Charles Magnin, *Causeries et méditations historiques et littéraires* (1843, I 390 ss) ; b) Jean de Gourmont, dans *Mercur de France* (1^{er} sept. 1911, 150 ss) ; c) Lucien Maury, *Classiques et romantiques* (1912, 174 ss.) ; d) Gabriel Brunet, *Evocations littéraires* (1930, 129 ss.) ; e) édition par Louis Coquelin des *Lettres de France et d'Italie* (Larousse, s.d.) ; f) Desternes et Galland, dans *La Nouvelle Revue* (15 déc. 1905, 457-65), article sur *La Jeunesse de P.-L. C.*, mais ces chercheurs passent leur séjour à Toulouse inexplicablement sous silence. Deux auteurs se bornent à citer sans commentaires la personne de Chlewaski : André Maurois, dans sa spirituelle introduction à une édition bibliophile de la *Conversation chez la comtesse d'Albany* de Courier (1928 ; « un érudit polonais »), et Paul Arbelet, *Trois solitaires*, 1934, p. 22 (« Chl. - l'ami de choix de Courier, savant homme... »).

Certains critiques, se fondant sur les éloges que comportent à son égard les lettres de Courier, tiennent — un peu hâtivement sans doute — Chlewaski pour un savant helléniste digne d'être égalé aux philologues les plus réputés de l'époque. Ainsi Robert Launay, dans *Les Pères de la démocratie* (1903, 56) : «...les connaissances de Courier, [c'est] la minorité d'élite où se distinguent les Chlewaski, les Akerblad, les Clavier... » ; même

opinion chez L. Dimier, dans *Les Maîtres de la contre-révolution* (1907, 143) : «...des érudits comme Akerblad, Chlewaski».

Si un érudit toulousain, Christian Lacombrade, en expliquant les *Œuvres choisies* de Courier (fascicule 139 de la série « Classiques Larousse », 1937) présente Chlewaski comme « libraire et érudit », c'est évidemment le résultat d'une lecture trop hâtive du commentaire des *Lettres* (édition de 1828) : « le hasard lui fit rencontrer chez un libraire M. Chlewaski ».

Nous trouvons des renseignements plus substantiels dans l'étude de Hubert Arvengas P.-L. C. en *Languedoc sous le Directoire* (*Revue du Tarn*, Albi, 15 juin et 15 sept. 1945) : l'auteur commence par désigner Chlewaski comme « savant [et] et antiquaire de grand goût », puis ajoute (p. 79) que celui-ci conduisait Courier chez les collectionneurs et les médailliers qu'il connaissait à Toulouse. Entièrement d'accord sur la sympathie qui liait entre eux Chlewaski et Courier, H. Arvengas précise que l'ami intime du jeune militaire à Toulouse fut Charles Dalayrac, étudiant en droit originaire de Cordes, près d'Albi, qui le reçut en son château de Lestar, publia la plaquette que l'on sait et mourut à Cordes en 1855.

C'est en vain qu'on espérerait trouver du nouveau sur Chlewaski dans les publications étrangères, p. ex. la traduction espagnole des *Œuvres complètes* de Courier (*Obras*), due à Ricardo Fuente, mais publiée, en 1896, à Paris (chez Garnier). L'essayiste espagnol Ricardo Saenz Hayes ne fait, dans ses *Perfiles y caracteres* (Buenos-Aires, 1927, 70) que reprendre l'information des ouvrages français : « Chl. era un caballero polaco muy versado en materia literaria y filologica ». Quant aux ouvrages russes, l'*Histoire de la littérature française* de l'Acad. des Sciences de Moscou (1956, II 120-133) consacre il est vrai à Courier un copieux chapitre, mais c'est pour tenir presque exclusivement compte de ses écrits politiques.

4

Il résulte des pages qui précèdent que la personne de l'ami slave de Courier n'a pas retenu spécialement l'attention des biographes qui, se contentant du passage sur Chlewaski inséré dans le commentaire des *Lettres de France et d'Italie*, ne font que reproduire — parfois en l'amplifiant, mais sans rien apporter de nouveau — ce qu'ils ont appris par Courier lui-même. Bien plus, ceux des historiens qui, nés et demeurant à Toulouse, pouvaient facilement compulsier les diverses archives de la ville, ne furent eux-mêmes guère plus curieux ni désireux de mieux connaître le savant lettré que Paul-Louis tenait en si grande estime.

On peut trouver surprenant qu'à l'exception d'un seul érudit toulousain — nous le citerons tout à l'heure — la majorité des biographes n'aient point fait le rapprochement qui s'imposait : Adam Chlewaski — Adam Klewański. Certes, la principale source des renseignements que nous allons donner, les *Satires toulousaines*, mises en circulation dans cette ville en 1804 (deux livraisons), sont un imprimé assez rare, et l'anonymat qui les revêt rend plutôt difficile leur dépistage dans les catalogues. Les plaquettes contenant les *Satires* ont été pourtant citées et dûment commentées par maints historiens des lettres françaises qui, de concert avec les bibliographes, ont depuis nombre d'années cherché à en percer l'énigme et établir l'identité de l'auteur (ou des auteurs) de cette venimeuse philippique.

On lira dans l'Appendice de notre étude, un aperçu succinct de l'état actuel des recherches consacrées aux *Satires toulousaines*. Nous nous bornons ici à produire les principaux passages qui concernent l'ami polonais de Courier, désigné comme on le verra par son véritable nom (imprimé avec un *v* à la place du *w* polonais) :

... Je vois un peu plus loin
Lamothe, Klevanski, Lacroix, Chirac, Clausoles...
Maynard aux bancs déserts expliquent l'*Enéide*,
Et le froid Klevanski lisant la *Vaccéide*.
Lucas de Klevanski contrefait la grimace...

... le pesant Klevanski
Qui, frondant les auteurs de l'un et l'autre monde
Etablit chez Devers sa nullité profonde...

.....

Klevanski, pour y voir, a frotté ses besicles...

.....

... c'est néant — Klevanski...

Mais c'est au deuxième cahier des *Satires*, notamment dans une note en prose, que l'on trouve la plus cruelle caractéristique de l'émigré polonais :

C'est un Polonais bien morne, bien froid, bien monotone, bien puriste, grand écrivain de notices, grand amateur de spectacles, grand littérateur, grand politique : il brille dans le style épistolaire, dans la critique ; et, malgré tous ces talents, il bâille toute la journée, il court toutes les rues, se trouve en même temps au parterre et au café, et finit par porter son ennui, son pédantisme, sa lorgnette et ses grimaces chez le libraire *Devers*, dont la boutique est un bureau d'esprit. Là se réunit cette nuée d'étourneaux que les étourneaux de premier ordre écrasent de leur mépris. *Devers* fils préside l'assemblée, annonce la nouveauté du jour, discute, juge et prononce...

Miroir quelque peu déformant d'une époque littéraire, les *Satires toulousaines* nous apprennent que le libraire chez qui notre jeune artilleur rencontra celui qui allait devenir son ami s'appelait sans nul doute *Devers*.

C'est à un historien toulousain d'élite, le baron Desazars de Montgailhard que nous sommes redevables d'avoir enfin dûment identifié « M. Chlewaski ». En effet, le mystérieux correspondant cité avec déférence par Courier et après lui par Dalayrac, est un personnage réel honorablement inscrit dans les annales littéraires du Languedoc, et son nom véritable fut Adam Klewański. Si dans la *Revue des Pyrénées* (Toulouse, XII, 1900, p. 326), Desazars, à l'instar de tous ses devanciers, se contentait encore d'évoquer « un certain M. Chlewaski », le même auteur, ayant dans l'intervalle complété son information, nous apprenait, huit ans plus tard, dans son *Histoire de l'Académie des Sciences de Toulouse : 1784-1807* (1908, p. 110-111), ce qui suit :

Adam Klewański passait pour être le fils naturel d'un prince polonais qui lui servait une grosse pension. Il était venu s'établir à Toulouse depuis quelques années [scil. avant 1800]. Il s'y était lié avec Paul-Louis Courier qui avait pour lui une grande estime et une véritable affection, ainsi qu'en témoignent plusieurs lettres à son adresse, datées de 1798 et 1799. C'était un antiquisant comme Courier, et probablement aussi un hellénisant, car Courier émaille

(3) *M. Maynard* ayant sacrifié quarante ans à l'instruction publique, se plaît encore à répéter les leçons de nos grands Maîtres, que malheureusement personne n'écoute.

(4) C'est un Polonais bien morne, bien froid, bien monotone, bien puriste, grand écrivain de notices, grand amateur de spectacles, grand littérateur, grand politique : il brille dans le style épistolaire, dans la critique ; & malgré tous ces talens, il bâille toute la journée, il court toutes les rues, se trouve en même temps au parterre & au café, & finit par porter son ennui, son pédantisme, sa lorgnette & ses grimaces chez le libraire *Devers*, dont la boutique est un bureau d'esprit. Là se réunit cette nuée d'étourneaux, que les étourneaux du premier ordre écrasent de leur mépris. *Devers* fils, préside l'assemblée, annonce la nouveauté du jour, discute, juge & prononce. Parmi les illustres affidés figure avec orgueil un nommé *Sens*, dont le nom n'est pas d'accord avec la tête ; qui essaye son vol, rase la terre comme le Dindon, & tombe comme lui : obscur par sa nullité & nul par son obscurité, il sort quelquefois de son néant & annonce son existence par des sottises. Il est bien jeune ;

ses lettres à Klewański de mots grecs et de citations latines et lui communique ses découvertes épigraphiques [...]. Klewański s'était fixé complètement à Toulouse, car vers 1825 il était attaqué, avec d'autres hommes de lettres, par la *Revue méridionale* de d'Aldéguier.

Mis ainsi — il y a juste un demi-siècle — au point par Desazars de Montgailhard, le problème de la véritable identité de « M. Chlewaski » n'a pas été, à notre connaissance, pris en considération par les chercheurs qui se sont penchés sur la jeunesse de Paul-Louis, et notamment sur l'année qu'il passa à Toulouse et dans les garnisons du Languedoc. On notera une exception : l'étude de F. de Gélis sur les *Satires toulousaines*, insérée en 1932-1933 dans *L'Archer*, revue paraissant à Toulouse, reproduit textuellement le passage précité de Desazars sur Adam Klewański.

5

On peut supposer sans risque de se tromper que, dès le début du XIX^{me} siècle, les Polonais établis en France, et plus tard les émigrés d'après la catastrophe de 1831 qui, lecteurs des pamphlets de Courier, voyaient en lui le défenseur des libertés politiques, se rendaient compte que le Chlewaski des *Lettres de France et d'Italie* n'était autre que leur compatriote Klewański, demeurant à Toulouse. Il est par ailleurs certain que cette identité ne faisait pas de doute pour les membres de la Société polonaise historique et littéraire de Paris ni pour les fonctionnaires de la Bibliothèque Polonaise. Ainsi Adolphe Krosnowski, dans son *Almanach historique ou Souvenir de l'émigration polonaise* (Paris, 1846, p. 594) notait : « Klewański (Prince), mort à 80 ans, 15 janvier 1843, à Toulouse où il était depuis 50 ans ».

Depuis, l'identité de Chlewaski semble avoir été connue de nos chercheurs qui fréquentaient les bibliothèques et les archives de la capitale languedocienne. J'ai pu le constater moi-même en parlant un jour à ce sujet avec M. Zygmunt Markiewicz, aujourd'hui lecteur de langue polonaise à l'Université de Lyon. Cependant, personne, à ma connaissance, n'a trouvé l'occasion d'en informer, en Pologne, les lecteurs des ouvrages et des revues spécialisés.

On sait, d'autre part, que l'un de nos plus éminents historiens, Szymon Askenazy, avait eu connaissance des dossiers touchant Klewański, conservés dans les archives de la famille Czartoryski à Cracovie et qu'il préparait une étude sur l'ami polonais de Courier.

6

André Lelarge dont tout le monde connaît les grands mérites dans le domaine de la bio-bibliographie du pamphlétaire, nous a régalés dès avant la guerre d'excellentes *Notes sur la formation des opinions religieuses et politiques de P.-L. Courier et l'origine des « Pamphlets »* (*Revue d'histoire littéraire de France*, 45, 1938, 192-230). Lelarge y met en relief l'influence qu'exerça le père de Paul-Louis sur l'évolution du caractère et des idées de son fils, citant d'une part son attitude empreinte de méfiance et de mépris envers les aristocrates et les gens de cour, de l'autre, son penchant profond pour l'agriculture et ceux qui travaillent la terre de leurs mains, penchant qu'il héritait des doctrines physiocrates du

XVIII^{me} siècle. L'auteur signale également les rapports étroits que le traducteur de *Daphnis* noua avec les meilleurs hellénistes de son temps, tels Vauvilliers et Clavier ; enfin, c'est aux influences du milieu janséniste de Paris qu'il attribue l'anticléricisme de Courier et le fait que celui-ci — nullement adhérent des doctrines de Port-Royal — dénonçait toujours le rôle politique des jésuites en France et se déclarait comme un fervent de Pascal, auteur des *Provinciales*.

On est donc en droit se s'étonner que Lelarge, qui a su dégager les grandes lignes du portrait moral et littéraire de Courier, néglige de tenir compte du séjour que l'écrivain âgé de 24 ans fit à Toulouse, et de citer, fût-ce en appendice, l'existence et le nom de Chlewaski, cet ami d'élite auquel le soldat-écrivain prodiguait pourtant dans ses épîtres les marques d'une déférence assurément exceptionnelle.

Pour notre part, nous croyons permis de supposer que l'influence du lettré polonais, son aîné de dix ans environ, sur Courier fut loin d'être négligeable. En parcourant les contributions biographiques sur Klewański publiées plus loin par Mme Malkiewicz-Strzałkowa, on remarque aussitôt la similitude, pour ne pas dire l'identité des opinions professées par les deux fervents de l'Hellade en matière d'art, de littérature et, dans une certaine mesure, d'idées générales. Arpentant en de longues promenades, à l'ombre des « pauvres Phaétuses », les berges du Canal du Midi, ils ne bornaient assurément pas leurs entretiens à la culture classique, mais devaient sans doute aborder aussi — en cette époque de véritable *Sturm und Drang* européen — le vaste domaine des questions politiques et sociales.

On se rappelle enfin que les *Satires toulousaines* qualifient Klewański de « littérateur [qui] brille dans le style épistolaire... ». Il n'est peut-être pas trop risqué d'admettre, dans ce domaine précis, une certaine influence du Polonais : il a fort bien pu entraîner Courier non seulement à soigner et polir, à l'instar de Cicéron, le style de ses messages, mais le décider plus tard à en réunir les plus achevés dans un recueil susceptible d'affronter les suffrages du grand public.

APPENDICE

I. — NOTES BIOGRAPHIQUES

1. KLEWANSKI ASSOCIÉ CORRESPONDANT DU « LYCÉE » ET DE L'« ATHÉNÉE » DE TOULOUSE

Le 16 avril 1791, l'Académie des Jeux Floraux de Toulouse tenait une dernière séance avant sa dissolution, tandis que l'Académie des Sciences de la même ville réussissait à prolonger encore un certain temps son existence. Mais le décret du 8 août 1793 supprimait, dans toute la France, les académies et sociétés savantes ou littéraires, fondées sous l'ancien régime; un an plus tard, le décret du 24 juillet 1794 allait incorporer tous leurs biens à la République une et indivisible.

Trois ans plus tard, le 30 frimaire de l'an VI (20 décembre 1797), naissait à Toulouse une nouvelle société littéraire et scientifique qui prit le nom de *Lycée*. Sur la liste des cinquante fondateurs de la nouvelle société nous ne trouvons point le nom de Klewański.

La brève histoire du Lycée de Toulouse et de l'Athénée qui lui succéda a été retracée d'une manière détaillée par le baron Desazars de Montgailhard dans son *Histoire de l'Académie des Sciences de Toulouse — 1784-1807* (Toulouse, 1908; sur le Lycée, p. 65-115, sur l'Athénée, p. 117-174). Nous avons déjà dit plus haut que la personne de Klewański s'y trouve évoquée. Notre intention est de mettre en lumière l'activité du Polonais uniquement d'après les *Procès-verbaux de la Société académique connue sous les noms de Lycée et d'Athénée de Toulouse* qui sont conservés aux Archives municipales de la ville (placées d'abord dans le Donjon du Capitole, elles se trouvent aujourd'hui dans les sous-sols de la Bibliothèque municipale, rue du Périgord). Le dossier, relié en 1871 et numéroté à cette date, compte 252 pages.

Le 10 vendémiaire an IX (le 2 octobre 1800; à partir de cet endroit nous convertissons les dates du calendrier républicain, régulièrement appliquées dans les procès-verbaux, en dates grégoriennes), Klewański est nommé « associé correspondant » de la Classe de littérature du Lycée. Son nom est libellé *Klavinsky* (2 fois). Plus tard, et même lorsque notre humaniste signera son nom au bas des protocoles, conformément à la graphie polonaise, le scribe, lui, préfère conserver la graphie *Klewansky* avec un *y* final; il est vrai qu'il n'était guère plus soucieux de transcrire correctement d'autres noms propres, et bien plus connus: ainsi, lisons-nous

sous sa plume *Chateaubriant* (30 déc. 1802) et « Madame de *Stail* » (7 juill. 1803).

Le texte du protocole du 21 déc. 1801 comporte le passage suivant : « Les citoyens Vignoles, Malliot et Klavinsky ont réuni la pluralité des suffrages : en conséquence, le premier a été proclamé Président, le second Vice-président et le dernier Secrétaire ». A partir du 31 déc. 1801, le nouveau secrétaire signe régulièrement les protocoles libellés par une autre main, et sa signature, toujours la même et exécutée avec le plus grand soin, comporte le signe diacritique rendant le *ń* mouillé polonais : *Adam Klewański*. On a conservé ainsi du 31 déc. 1801 au 22 févr. 1802, 31 protocoles qui tous sont authentifiés par la propre signature de Klewański ; à partir de cette dernière date, bien qu'il continue encore à remplir les fonctions de secrétaire, sa signature disparaît des procès-verbaux du Lycée.

Le 30 mai 1802, le Lycée change de nom pour s'appeler désormais l'*Athénée* de Toulouse ; Klewański en demeure le secrétaire jusqu'à la fin de son mandat annuel. A la date du 20 décembre 1802, nous apprenons que « le citoyen Saget remplace le citoyen Klewański comme secrétaire ».

Plus d'une fois, le nom du Polonais apparaît au long des procès-verbaux. En effet, on le charge à maintes reprises de présenter aux séances des rapports appréciant la valeur des ouvrages en vers ou en prose que différents auteurs du crû viennent soumettre aux suffrages de la docte compagnie. On peut fort bien supposer que cet honneur lui est échu en raison de son goût nourri de culture classique, et de la sévérité dont il a coutume d'user, en particulier lorsqu'il juge le style et la versification des poèmes qu'on lui soumet. Ainsi analyse-t-il, le 19 mars 1802, une pièce anonyme : *Le Nid d'oiseau* et, le 30 mai suivant, le traité d'un certain Cavayé, de Castres, intitulé *Le Nouvel Emile ou les Conseils à une mère pour l'éducation de ses enfants*. Le 13 janvier 1803, il présente un mémoire du « citoyen Tournon, médecin », sur *Les Végétaux indigènes dans l'art de guérir*. Le 31 mars suivant, il suggère de renvoyer à Charles Millevoye, poète parisien connu, une de ses odes, « en lui proposant quelques petites corrections ».

Nous voyons Klewański convié à participer aux travaux des diverses commissions que l'Athénée charge des affaires courantes, p. ex. de préparer les séances publiques, ou de résoudre (procès-verbal du 6 janv. 1803) les problèmes financiers. Ainsi lui demandera-t-on (le 31 mars suivant) de choisir les pièces de musique destinées à meubler le programme de la séance publique annuelle.

Au milieu de l'année 1802, de sombres nuages s'amassent au ciel de l'Athénée toulousain. Le Conseil général de la Haute-Garonne ne s'avise-t-il pas de reprocher à l'illustre association « de méconnaître ses devoirs et de donner le spectacle d'une société indifférente au bien et à l'avantage de ses concitoyens... ? » Ayant décidé, pour se justifier aux yeux du Ministre de l'Intérieur, de rédiger un mémoire de taille, le bureau de l'Athénée nomme à cet effet, le 19 juillet 1802, une commission où Klewański se voit chargé de représenter la Classe de littérature. Au cours de la séance publique qui se tient le 18 août suivant, c'est lui encore qui donnera lecture d'un rapport relatant les récents travaux de la Société.

L'Athénée, à partir de cette date, ne négligera plus les occasions de prouver son esprit de solidarité sociale, en mettant non sans zèle ses connaissances scientifiques au service du mieux-être général des Toulousains. Dans ses procès-verbaux on peut lire des passages concernant la fameuse soupe à la Rumford — aliment inventé naguère par le chimiste américain Benjamin Thomson, comte de Rumford (1753-1814) — que l'on distribuait alors aux pauvres. Ailleurs, nous assistons à de longs débats discutant l'efficacité du vaccin, nouveauté introduite par le médecin anglais Edward Jenner. Cette découverte inspira des dithyrambes à divers versificateurs, notamment à Benoît Lamothe, directeur au Collège de Sens (Yonne) qui manda à la docte assemblée de Toulouse sa *Vaccéide*. A la séance du 20 mars 1803, Klewański apprécia avec force éloges ce « poème en l'honneur de la vache », et, ayant proposé de le récompenser d'un accessit, il en donna lui-même lecture en public à la séance du 23 avril 1803. Une allusion ironique, on se le rappelle, est faite à la *Vaccéide* par le poète des *Satires toulousaines*.

Le dernier procès-verbal des séances de l'Athénée que conserve le dossier en question — on peut le regarder comme l'acte de décès de la Société — porte la date du 27 nivôse an XIII (17 janvier 1805).

Un décret daté du 21 mai 1806 rendait à Toulouse son Académie des Jeux Floraux et le décret du 30 octobre 1807, son Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres.

2. LA « BIOGRAPHIE TOULOUSAINE »

C'est en 1823, en pleine Restauration, que furent publiés, à Paris, les deux volumes de la *Biographie toulousaine* dont le sous-titre même nous explique abondamment le contenu : *Dictionnaire historique des personnages qui, par des vertus, des talents, des écrits, de grandes actions, des fondations utiles, des opinions singulières, des erreurs etc., se sont rendus célèbres dans la ville de Toulouse, ou qui ont contribué à son illustration*. Si l'exergue de l'ouvrage se propose « de porter sans haine et sans crainte (*sic*), dire la vérité et rien que la vérité », — sa préface ne laisse point de nous éclairer sur les tendances politiques et sociales qui avaient guidé les compilateurs de la *Biographie* ; la haine de la Révolution française, étayée par de solides convictions royalistes, s'y fait pleinement jour comme l'attestent les passages que voici :

Nous avons omis ces hommes de la révolution qui ont fait le mal en passant et qui sont, avant la fin de leur vie, re'ombés dans l'obscurité avec le poids de leurs crimes [...]

Les martyrs de leur fidélité à la cause royale, les héros qui, sous l'Empire, ont tant ajouté à la splendeur de la patrie, ont reçu de nous un égal tribut d'éloges [...], mais ces Jacobins de plusieurs époques, ces fanatiques des temps anciens et modernes, ont été dépeints de manière à les rendre odieux à la postérité.

Au demeurant, le lecteur, même sans consulter la préface, se trouve parfaitement fixé quant aux critères dont se sont inspirés les auteurs de la *Biographie* dans le choix et l'appréciation des personnages — disparus autant que vivants — qu'ils mentionnent : en effet, l'éditeur de

l'ouvrage n'était autre que Louis-Gabriel Michaud, libraire et « imprimeur royal » (titre conféré par Louis XVIII), bien connu pour ses sentiments ultra-royalistes, adversaire acharné de la Charte et des idées libérales.

Qui étaient les auteurs des articles de la *Biographie*? la réponse nous est fournie en partie par l'ouvrage même (les articles que rédigea Alexandre Du Mège étant marqués d'un astérisque), en partie par les manuels de bibliographie. Dans le sien, Barbier cite en premier lieu le baron Etienne-Léon de La Molhe-Langon (1786-1864), sous-préfet de la Haute-Garonne en 1811, membre de l'Académie des Jeux Floraux et ami intime de Baour-Lormian (cf. M. Gallagher, *Baour-Lormian*, Philadelphia, 1938, p. 24-25) qui fut un polygraphe infatigable : les titres de ses ouvrages n'occupent pas moins de 14 colonnes du Catalogue de la B.N. de Paris qui le désigne comme l'auteur de la *Biographie toulousaine*.

Mais ce qui a retenu avant tout notre attention, c'est le passage suivant de la préface de l'ouvrage édité par Michaud :

Nous devons des remerciements à ce savant et vertueux Polonais qui, possédant l'urbanité française unie à une vraie science, se cache dans sa modestie, et qui se plaindra peut-être des justes éloges que nous lui donnons...

Voilà donc cité comme collaborateur de la *Biographie* un « savant et vertueux Polonais ». Comment ne pas reconnaître, précisément à son anonymat, l'érudit Adam Klewański, helléniste admiré par Courier, lettré modeste jusqu'à l'exagération, qui, fidèle rejeton de la lignée des Czartoryski, n'avait jamais caché — sa correspondance nous l'atteste — son aversion pour la Révolution et ses partisans en même temps que ses vives sympathies pour le régime monarchiste.

3. L'ACTE DE DECES DE KLEWAŃSKI ET SA SEPULTURE

Dans le Livre de décès pour l'année 1843, conservé aux Archives municipales de Toulouse, nous lisons au numéro 157 ce qui suit :

Du vingt-sixième jour du mois de janvier l'an mil huit cent quarante trois à une heure du soir, l'acte de décès de *Adam Klewański*, décédé hier à cinq heures du soir, âgé de soixante-quinze ans, né à Varsovie (Pologne), domicilié à Toulouse, rue Bouquières 35, rentier, célibataire. Les témoins n'ont pu fournir d'autres renseignements. Sur la déclaration à nous faite par Guillaume Colomès, propriétaire, âgé de soixante-deux ans, domicilié même maison, et par Bernard Decournau, limonadier, âgé de trente-neuf ans, domicilié place du Capitole 6, qui ont signé. Constaté par nous, soussigné, adjoint à Monsieur le Maire de Toulouse, faisant les fonctions d'officier public de l'état civil, délégué par lui, lecture préalablement faite aux témoins.

Suivent trois signatures, celles de Colomès, de Decournau et une troisième illisible qui est sans nul doute celle de l'adjoint au maire de Toulouse.

On notera que l'indication suivant laquelle le défunt aurait compté 75 ans est infirmée par l'annonce des journaux polonais de ce temps qui le déclarent âgé de 80 ans. Celle-ci nous semble plus vraisemblable : en effet, les officiers de l'état civil — du moins dans cette première moitié du XIX^{me} siècle — se bornaient à porter au registre l'âge du défunt d'après

le témoignage, souvent approximatif, des personnes venant déclarer un décès; d'autre part ce fonctionnaire ne précisait jamais dans cette déposition la date de naissance du disparu.

La rue de Bouquières où Klewański habita et où il mourut se trouve dans un vieux quartier du centre de Toulouse: elle commence comme rue transversale d'une plus grande artère, la rue du Languedoc, pour aboutir au carrefour que forment des voies aux appellations caractéristiques: rues du Mage, de Merlane, de Canard et rue Tolosane. Les deux côtés de la rue de Bouquières sont bordés de vieilles maisons basses d'aspect plutôt modeste; le numéro 35 n'existe plus, mais il est fort possible que les numéros aient été changés depuis l'année 1843.

*
**

Grâce à l'amabilité de M. Zygmunt Kościelak, consul de Pologne à Toulouse, qui s'est renseigné auprès des autorités compétentes, nous sommes en état de constater que Adam Klewański fut inhumé au cimetière de Toulouse, mais dans l'enclos réservé aux suicidés, en terre non consacrée; aussi est-il aujourd'hui impossible de déterminer de manière exacte le lieu de sa sépulture.

Pourquoi a-t-on choisi, ou plutôt été forcé de choisir l'enclos des suicidés? D'emblée, il nous faut exclure le suicide. Cependant, l'acte de décès que l'on vient de lire contient un passage quelque peu énigmatique et qu'on ne trouve pas dans les actes voisins: «Les témoins n'ont pu fournir d'autres renseignements...», passage dont le contexte permet de supposer qu'il peut concerner les circonstances de la mort de l'émigré. Les lettres envoyées de Toulouse et annonçant au prince Adam-Georges Czartoryski, frère naturel du défunt, cet événement, nous semblent plus explicites: on peut y lire que «après une maladie de dix-huit jours», Klewański est mort sans avoir reçu les sacrements. Il est fort probable que le moribond, indifférent (on en a des preuves) en matière de religion, a refusé de recevoir le prêtre qui lui apportait l'extrême-onction, ce qui entraîna de la part des autorités ecclésiastiques (nous sommes sous le règne de Louis Philippe) le refus formel d'inhumer sa dépouille sur le terrain consacré du cimetière catholique.

4. POURQUOI «CHLEWASKI»?

Voir dans le nom du Polonais tel que l'écrivit son ami Courier, et après lui Dalayrac, la simple déformation orthographique d'un nom étranger difficile à prononcer serait, à notre avis, une explication bien superficielle, et que d'ailleurs l'usage même vient démentir. En France, le *ch* ou *h* aspiré initial des noms propres slaves se trouvait en effet transcrit le plus souvent par un *k*, pour ne rappeler que le nom de Joseph Chlopicki (1771-1854), général de division de la Grande-Armée, immortalisé sur l'Arc de Triomphe de l'Etoile comme *Klopiski*. A plus forte raison, le *k* normal polonais (p.ex. celui de Klewański) était normalement rendu soit par un *k*, soit par un *c*.

Aussi risquerons-nous ici une autre conjecture. Informé sans doute par Courier de son intention de publier un recueil de lettres, dont plusieurs

lui étaient adressées, Klewański n'a-t-il pas demandé à son ami de pouvoir y figurer sous un nom fictif ? Quelles étaient les raisons du choix de ce pseudonyme ? Les mêmes probablement qui devaient plus tard lui faire publier sa traduction française du poème de Niemcewicz *Au Général Kniaziewicz* sous la forme d'une plaquette anonyme, — à savoir l'extrême discrétion dont il fit preuve durant toute sa vie à l'égard de la lignée princière dont il était le descendant naturel. Dans les protocoles de l'Athénée de Toulouse, Adam Klewański n'hésitait point à signer de son nom authentique ; par délicatesse, il évita pourtant de faire figurer ce nom dans une publication française, accessible également à ses compatriotes exilés, et d'ailleurs appelée à connaître un certain retentissement.

Le nom de Chlewaski est inconnu en Pologne. Mais sous la forme «Franciszek Chlewaski», il apparaît deux fois, notamment comme pseudonyme qu'Emanuel Glucksberg, libraire de Varsovie, choisit pour publier — en 1843, l'année même de la mort de Klewański — sa traduction polonaise de *La Vie de Colomb* de l'Américain Washington Irving et, l'année suivante, celle des *Mystères de Paris* d'Eugène Sue (cf. Adam Bar, *Słownik pseudonimów*, Kraków, 1936, I 77). Les raisons qui guidèrent ce traducteur dans le choix de son pseudonyme ne sont point connues.

Il semble finalement que le prof. Szymon Askenazy tenait une bonne piste en conjecturant — nous l'avons déjà mentionné plus haut — que le nom de personne *Chlewaski* avait été formé en modifiant légèrement un nom de lieu : *Chlewiska*, résidence de la famille Sołtyk. Les documents conservés aux archives du Musée Czartoryski de Cracovie nous apprennent qu'Adam Klewański, d'abord en Pologne et plus tard en Italie et à Toulouse, s'était lié d'amitié avec les membres de la famille Sołtyk, qui échangeaient avec lui une correspondance suivie. Il est donc possible, voire probable que son pseudonyme fut forgé d'après le nom de la propriété des Sołtyk, située dans la voïevodie de Radom.

II. — DE QUI SONT LES « SATIRES TOULOUSAINES » ?

1

Selon l'usage du temps, des copies de ce venimeux libelle circulaient sous le manteau à Toulouse bien avant leur impression. Les *Satires* parurent en 1804 « à Bruxelles » (ne faut-il pas lire plutôt « à Toulouse » ?) sous forme d'une plaquette qui comportait deux titres : le faux-titre annonçant les *Satires toulousaines*, tandis que le titre principal spécifiait : *Satires contre l'Athénée de Toulouse*. Au cours de cette même année 1804, mais publiée soi-disant « chez Pellet à Genève », une seconde plaquette voyait le jour ; son titre : *Satires toulousaines : suite aux six premières*, était pourvu d'un avis annonçant qu'on avait là « une première édition enrichie de notes critiques ».

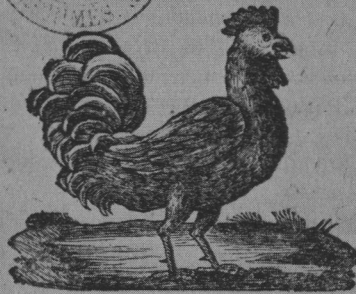
Le scandale suscité par cette diatribe anonyme ne tarda pas à mettre en mouvement les milieux littéraires de Toulouse et du Languedoc : une polémique véhémement s'engagea, apportant de nombreuses mises au point, répliques et réponses. L'histoire de cette véritable tempête dans un verre d'eau nous est parfaitement connue grâce à Desazars de Montgailhard qui, dans l'ouvrage déjà cité par nous, *l'Histoire de l'Académie des Sciences de Toulouse* (1908), a consacré à cette affaire des pages fort instructives.

Dans les commentaires et conjectures déjà mis en avant pour expliquer la malignité et l'esprit d'invective animant les *Satires*, il ne semble pas qu'on ait dégagé la raison principale qui les a fait naître et lancer ainsi sur la place publique. Certes, l'attaque frontale était bien dirigée contre l'Athénée et ses fondateurs, mais, à travers cette nouvelle société, ironiquement qualifiée de « sublime », le pamphlétaire anonyme — partisan plus ou moins déclaré de l'ancien régime — semble avoir poursuivi un but plus élevé : alerter l'opinion en lui signalant la décadence culturelle d'une cité qui, naguère encore, tirait à juste titre gloire de posséder deux anciennes institutions, une Académie des Sciences et surtout la célèbre Académie des Jeux Floraux, supprimées toutes deux par la Révolution et remplacées à la hâte par une société savante manifestement indigne de ce nom. La nécessité de faire au plus tôt revivre les Académies traditionnelles s'imposait nettement, et, bien qu'indirectement, les *Satires toulousaines* exprimaient ce postulat avec conviction et vigueur.

Le poème débute par un cri d'alarme :

Toulouse, voilà donc ton malheureux destin !
Ton éclat d'autrefois n'était point incertain [...]
Hélas ! les jours si beaux se sont évanouis.
Mais quoi ! sommes-nous pour jamais avilis ?...

SATIRES
CONTRE
L'ATHÉNÉE DE TOULOUSE, etc.



A BRUXELLES,
*De l'imprimerie de Wandermann frères,
et Comp.^o, imprimeurs-libraires.*

AN XII. [1804.]

(1)

La gloire de la belle Cité palladienne se voit aujourd'hui obscurcie par les insipides gribouillages de « prosateurs orgueilleux et ignares rimailleurs... » Il est grand temps d'y mettre le holà. C'est pourquoi, l'auteur des *Satires* n'hésite point à s'adresser à celui qui dirige les destinées du pays — à Bonaparte,

... Consul-héros, qui verse sur la France
Les deux biens les plus doux, la paix et l'espérance.

La portée des *Satires toulousaines* est indéniable lorsqu'il s'agit de bien connaître la vie littéraire de la Toulouse de cette époque, et pour ceux qui, comme nous, s'intéressent à la biographie de l'humaniste Klewański, l'ouvrage est très précieux. Il nous introduit en effet dans l'intimité de ses amis toulousains, presque tous écrivains complètement oubliés de nos jours : dans la 1^{re} Satire, dix alexandrins groupent en une seule tirade 52 noms de soi-disant hommes de lettres, peintres et musiciens, et une note persifleuse en prose vient encore augmenter le nombre de ces dilettantes, qui croyaient pouvoir jouer un rôle décisif dans la vie artistique et scientifique de la ville.

2

L'attribution des *Satires* à un ou à plusieurs auteurs déterminés est un problème littéraire épineux qui, pour avoir été longuement discuté et résolu de différentes manières, n'est pas encore tranché aujourd'hui de façon définitive. Les principaux éléments touchant cette longue controverse ont été réunis par Maurice Gallagher dans sa thèse sur *Baour-Lormian : Life and Works* (Philadelphia, 1938, p. 33-36). Fondé entre autres sur une « Bibliographie des *Satires toulousaines* » (ms. conservé à la Bibliothèque de Toulouse) établie par le Dr Desbarreaux — qui attribue, « without offering any reason », nous dit-on, la paternité de la fameuse diatribe à Baour —, l'exposé de l'érudit américain est loin de nous apporter une documentation exhaustive. De plus, M. Gallagher semble ne connaître que la première édition des *Satires*, celle « de Bruxelles », et il paraît ignorer que F. de Gélis avait publié de larges extraits du pamphlet, pourvus d'un commentaire instructif, dans les fascicules de la revue toulousaine *L'Archer* datés de 1932-1933, c'est-à-dire antérieurs à la publication de sa thèse sur Baour-Lormian.

Il nous paraît donc utile de produire ici une liste — un peu plus riche sinon tout à fait complète — des divers jugements qu'on a formulés au cours d'un siècle et demi à propos de l'attribution des *Satires* dirigées contre l'Athénée toulousain.

M. Gallagher cite en premier lieu la *Biographie des hommes vivants*, ouvrage « clandestin » publié à partir de 1806 par Joseph-François et Louis-Gabriel Michaud : les auteurs y attribuent les *Satires* conjointement à deux écrivains : Baour et Tajan.

La *Biographie nouvelle des contemporains* (par Arnault, Jay, Jouy, Norvin etc., t. II, 1821, p. 69) :

Baour aima la poésie dès sa première jeunesse, mais le genre satirique paraissait avoir le plus d'analogie avec son caractère. On peut juger de ses talents à cet égard et de sa facilité par le

recueil des *Satires toulousaines*, auxquelles paraît avoir contribué M. Tajan, avocat et journaliste à Toulouse ; on y trouve la critique des membres de l'Athénée de cette ville et de plusieurs hommes de lettres des départements du Midi.

Auguste de Labouisse-Rochefort (né à Savèrdu dans l'Ariège en 1778, mort à Toulouse en 1852), propriétaire d'une imprimerie à Toulouse, s'est signalé par l'abondance de sa production poétique. A côté des poèmes, il a publié entre 1844 et 1847, sous le titre *Trente ans de ma vie — 1795-1826* ses mémoires « politiques et littéraires » en huit épais volumes de plus de 500 pages chacun. En sa qualité de document historique, l'ouvrage n'est pas dépourvu d'importance, car l'auteur traite moins de sa propre vie que des événements d'ordre politique et littéraire auxquels il lui a été donné d'assister. Epilogueant en premier lieu sur la vie des arts et des lettres à Paris, Rochefort ne néglige point celle de la capitale du Languedoc.

C'est encore avant la publication en librairie des *Satires toulousaines*, et sans doute pendant qu'elles circulaient sous le manteau que Labouisse-Rochefort lança sur le marché sa *Contre-satire* (1803 ; B.N. : Ye 24895) où ayant, tout comme son adversaire, glorifié Bonaparte, — « ce héros protecteur qui menace Albion du poids de sa valeur... » — il défend la renommée de la Toulouse littéraire contre les traits du pamphlétaire anonyme. Par ailleurs, les *Satires* ne sont pas absentes de ses *Mémoires*. Ainsi, ayant rappelé à deux reprises (II 554 et V 510) sa juvénile *Contre-satire*, l'auteur la reproduit en entier (V 514-519, cf. aussi 528-533). Quant à l'attribution des *Satires* Labouisse, sans prétendre trancher d'une manière décisive, signale : « on prétend cet ouvrage anonyme être l'ouvrage de Baour » (III 61) et il y revient dans son dernier volume : « En 1803 et 1804, il parut à Toulouse quelques satires assez médiocres... Baour (qui s'était déjà forgé le surnom pompeux de Lormian) fut soupçonné d'en être l'auteur... On les attribua aussi, à tort, à Carré... » (VIII 552 ss.).

Antoine-Alexandre Barbier (1765-1825), dans son *Dictionnaire des ouvrages anonymes et pseudonymes* (IV, II^{me} éd. posthume, 1827, p. 492), attribue sans réserves les *Satires* à l'avocat toulousain Tajan.

Biographie universelle et portative des contemporains (par Rabbe, Vieilh, de Boisjolin, Sainte-Beuve, etc., t. I, 1834, 218) :

Baour-Lormian s'exerce d'abord dans le genre satirique et compose avec M. Trajan-Tajan, avocat et journaliste à Toulouse, les *Satires toulousaines*, recueil dans lequel on trouve une critique assez piquante des hommes de lettres du midi, et particulièrement des membres de l'Athénée de Toulouse.

Alexandre Du Mège, *Histoire des institutions rel. polit. judic. et litt. de la ville de Toulouse* (1846, IV 403) se borne à porter un jugement des plus méprisants sur l'Athénée, dont « les jours étaient comptés : le ridicule tua cette association... ».

Eugène Hangar, *Baour-Lormian : esquisse* (Toulouse, 1865, p. 14) : « ...Oui, je le répéterai jusqu'à la fin : Baour-Lormian est l'auteur des *Satires toulousaines* » et, p. 17 : « Oui, je le déclare sans hésitation aucune, dans toute la sincérité de mes convictions et de mes certitudes, Baour est celui qui a écrit l'œuvre... »

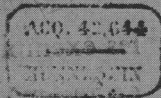
SATIRES TOULOUSAINES;

SUITE

AUX SIX PREMIÈRES.

PREMIÈRE ÉDITION,

ENRICHIES DE NOTES CRITIQUES.



GENÈVE,

Chez PELLET, Imprimeur-Libraire,
rue des Belles-Filles.

(AN XII. — 1804.)

(2)

800
V
800

Pierre L a r o u s s e, *Grand Dictionnaire du XIX^{me} siècle* (II, 1865, p. 186) : « Baour débuta dans la carrière des lettres par des satires assez piquantes contre les membres de l'Athénée de sa ville natale ».

Florentin D u c o s (1789-1873), *Quel est l'auteur des « Satires toulousaines »* (Mémoires de l'Acad. des Sc., Inscript. et Belles Lettres de Toulouse, séance du 21.VI. 1866) : « Les Satires sont l'ouvrage de mon ancien collègue au Conseil de préfecture, M. Tajan ». Voici les arguments de Ducos : — 1) « chez Baour, on trouve une correction grammaticale soutenue, une pureté de langage, une harmonie dans les vers qui flatte agréablement l'oreille, un heureux choix d'expressions, une observation parfaite des règles de la syntaxe », cependant que « vous trouvez dans les Satires un style hérissé d'incorrections, des vers durs et mal tournés, quelquefois des vers faux, ou trop longs ou trop courts, qui semblent accuser une ignorance complète de la prosodie » ; — 2) Tajan, certes, « n'était pas étranger au mécanisme de la versification », mais, « c'était surtout un prosateur très distingué » ; — 3) Ducos avait reçu de Tajan un exemplaire des *Satires*, où celui-ci « a lui-même corrigé de sa main quelques bavures ou fautes d'impression — [...] Voilà la preuve matérielle... » — conclut le membre de l'Académie toulousaine.

Gustave M e r l e t, *Tableau de la littérature française - 1800-1815* (I, 1878, p. 539) : « Baour a écrit les *Satires toulousaines* ».

Gustave V a p e r e a u, *Dict. universel des littératures* (II^{me} éd. 1884, p. 193) : « Baour débuta dans la poésie par les *Satires toulousaines* ».

Axel D u b o u l, *Les deux siècles de l'Acad. des Jeux Floraux* (Toulouse, 1901). Après avoir caractérisé (II 363-66) les activités littéraires de Fl. Ducos, Duboul croit pouvoir adopter sa thèse : « après les affirmations de Ducos, il est permis de penser que B.A. Tajan fut l'auteur de ces poésies qui, toutes spirituelles qu'elles sont, contiennent aussi assez de mauvais vers et de solécismes pour que Baour-Lormian n'ait aucun avantage à les réclamer comme siennes... » (II 402). En brossant la silhouette de l'avocat Bernard-Antoine Tajan (1775-1845), l'auteur évoque également ce problème d'attribution (II 198).

Le baron D e s a z a r s d e M o n t g a i l h a r d, *Histoire de l'Académie des Sciences de Toulouse* (1908, p. 128) : « Tout semble confirmer que les six premières satires doivent être attribuées à Baour-Lormian ».

Léon S é c h é, *Le Cénacle de la « Muse Française »* (1908, p. 148) : « Baour était né satirique : il lui fallait toujours quelqu'un à pourfendre [...]. Il a débuté à Toulouse par des diatribes contre les membres de l'Académie des Jeux Floraux... » (On notera que Séché confond ici la vénérable Académie, suspendue sous la Terreur, avec l'Athénée d'éphémère durée).

Armand P r a v i e l, *Quelques aspects de Toulouse il y a un siècle* (*Revue des Pyrénées*, t. 23, 1911) : « ...on a voulu attribuer les *Satires* à Baour-Lormian ; cependant leur auteur est plutôt Bernard-Antoine Tajan, né à Toulouse le 28 oct. 1775 ». Mais Praviel ne fournit aucune preuve de cette attribution ; en revanche, dans son *Anthologie des Jeux Floraux* (p. 132) publiée avec J.R. de Brousse en 1924, il considère que la thèse favorable à Baour-Lormian est avancée « avec beaucoup de vraisemblance ».

Mlle F o n t b o n n e, dans sa biographie de Baour, présentée au concours Pujol et couronnée aux Jeux Floraux de 1921, « charges, — constate M.

Gallagher (*op. cit.* p. 34) — but without proof, the first six satires to Baour's account and last three to that of Carré and Tajan ».

Paul van Tieghem, *Ossian en France* (1917, II 39 ss.), fait un vif éloge du génie satirique de Baour et mentionne son *Eptre* contre les *Satires*; il passe cependant sous silence la question même de leur attribution.

Gabriel Ducos, *La Société toulousaine au XIX^{me} siècle (Pages occitanes, n° 8, Toulouse, 1932, p. 17-20)* caractérise le salon littéraire du banquier Fontès et le définit comme « inséparable du Lycée (Athénée) toulousain ». A ce propos, l'auteur revient sur le problème de l'anonymat des *Satires*, publiées en 1804, pour rappeler une fois de plus la thèse de son grand-père, Florentin Ducos, et citer à l'appui deux ou trois passages des Mémoires — soulignons-le, inédits — de ce dernier. Nous en reproduisons le paragraphe suivant :

L'auteur de ces pamphlets rimés était M. Tajan [...]; Baour, grâce à sa position de chef de division à la Préfecture de la Haute-Garonne, lui fournit les moyens de faire imprimer son œuvre incognito et de la lancer dans le public...

F. de Gélis, *Les Satires toulousaines*, étude dans la revue *L'Archer* (Toulouse, III, 1932, 251-64; IV, 1933, 62-69 et 155-66). L'auteur reproduit d'une part les principaux passages du fameux pamphlet, difficilement accessible, même en France; de l'autre, se fondant sur les recherches de Desazars, il en identifie les principaux personnages — Klewański inclus. Quant à l'attribution, cf. IV, 165-6 :

... pour les six premières satires, Baour est l'auteur tout désigné : ceux qui l'ont étudié n'hésiteront pas à reconnaître sa manière et son style. Baour lui seul, avait une connaissance assez complète des hommes de l'Athénée. Pour dérouter les critiques, Baour se dénigre lui-même. Aux présomptions, on pourrait peut-être ajouter l'aveu de Baour : Hangar, le biographe du poète l'affirme...

Maurice Gallagher, *op. cit.* (p. 34-35) : « My study of the *Satires* leads me to believe that they can be attributed to Baour for the following reasons : a) Baour was in Toulouse when the *Satires* began to circulate ; b) he admitted having written them (cf. Hangar) ; c) he had written such satires in Paris (cf. *Les Trois Mots*) ; d) he left Toulouse suddenly after their appearance ». Quant aux attaques que la diatribe comporte contre Baour lui-même, l'érudit américain y voit justement « a frequent method of disguise used by satirists », puis, comparant les deux ouvrages, il découvre une série d'affinités de style entre *Les Trois Mots* que Baour fit paraître à Paris et les *Satires toulousaines*.

Jean Fourcassié, *Toulouse — trente ans de vie française* (1953, p. 243) :

Dans les *Satires*, Baour lui-même était fort malmené, traité d'« âne » et de « pitoyable rimailleur », mais les gens informés ne lui attribuaient pas moins la paternité des *Satires* qui étaient en effet de lui. Le scandale fut énorme...

Les arguments, voire les témoignages des auteurs précités ne semblent pourtant guère avoir convaincu les chercheurs et les bibliographes modernes. C'est ainsi que le *Catalogue général des livres imprimés* de la

Bibliothèque Nationale (t. 181, 1948, p. 1045), continue à enregistrer les *Satires* sous le nom de B. A. T a j a n. De même le prof. André M o n g l o n d, dans son ouvrage magistral, *La France révolutionnaire et impériale* dont le vol. VI (1949) embrasse les années 1803-1805, cite les *Satires* (la 1^{re} partie seulement) et énumère comme auteurs supposés de ce libelle anonyme : «Tajan, Sens, Barnabeu, et peut-être Treneuil...». On ne connaît pas les raisons qui, dans un livre de base paru en 1949, ont fait négliger à ce grand érudit de mentionner parmi les éventuels auteurs — fût-ce à titre d'hypothèse — Baour-Lormian.

3

Nous manquons complètement d'autres documents ou arguments susceptibles d'aider à résoudre ce problème et percer l'anonymat, vieux déjà de 150 ans, des *Satires*. Qu'il nous soit néanmoins permis de formuler ici quelques observations. Et d'abord, pourquoi les critiques passent-ils trop souvent sous silence une réplique de 16 pages que Baour-Lormian fit paraître à Toulouse en 1803 : l'*Épître à l'auteur anonyme des Six Satires toulousaines* (B.N. : Ye 3885) ? L'auteur en question s'y voit stigmatisé, traité d'«Aristarque effronté» et même de «Visigoth en délire», et nous apprenons non sans un certain étonnement que

l'Athénée de Toulouse... cette association littéraire, quoiqu'en puisse dire l'envie, mérite d'être vénérée. On connaît le talent de la plupart de ses membres ; ils vont bientôt se constituer en académie...

Plaine d'éloges visiblement exagérés à l'adresse de l'Athénée, cette plaquette — signée par Baour — apporte, à notre avis, un argument de plus en faveur de la thèse qui le désigne comme auteur des *Satires* : selon nous, Baour n'a publié et signé l'*Épître* laudatrice que pour infirmer et, si possible, démentir les rumeurs qui lui attribuaient à Toulouse la paternité de ce pamphlet plein de fiel. Certes, ayant accepté de devenir membre associé du Lycée (Athénée), il ne laissait pas d'y présenter ses poèmes, et donna, à la séance publique du 23 avril 1803, lecture de *La Mort de Narcisse*, pièce imitée de l'Anglais Young. Il n'empêche que — quoi qu'on pût penser de ses talents poétiques, assurément des plus inégaux, — Baour s'affirmait alors comme un écrivain fort habile, et qui dépassait la plupart de ses confrères du cénacle languedocien par ses dons innés et sa culture générale. Aussi ne tarda-t-il point à se rendre compte de la médiocrité foncière qui présidait aux laborieuses séances hebdomadaires de l'Athénée. Tout chercheur qui s'est astreint à compulsier, comme nous l'avons fait, les dossiers des procès-verbaux de cet organisme se voit obligé de souscrire — fût-ce avec quelques réserves — aux sévères jugements du pamphlétaire.

Mais on demandera peut-être comment se fait-il que, dans les passages des *Satires* qui le concernent, Baour-Lormian, loin d'être épargné, s'y voit lui-même traité d'«imitateur servile d'Ossian et du Tasse», de «rimeur lâche et diffus, sans verve et sans audace»... Une fois encore, ces invectives ne prouvent pas grand-chose : au contraire, celui qu'on a considéré comme «un satirique né» a pu les glisser précisément pour éloigner les soupçons d'une partie au moins du public, d'autant plus qu'elles se bornent à reprendre en substance tout ce que les envieux répandaient, à Paris autant qu'à Toulouse, au sujet de sa production poétique.

Les critiques de Ducos qui mésestime la qualité littéraire des *Satires* nous paraissent pour le moins exagérées. Il est vrai que, dans les notes de son *Épître*, Baour invoque lui-même « la multitude de fautes grossières dont le style des *Satires* est défigurée », mais ces fautes peuvent bien y avoir été laissées afin de mystifier le public. Par ailleurs, un lettré de la classe de F. de Gélis a raison de préciser dans *L'Archer* (IV 166), en parlant du libelle considéré, que « la rime y est bonne, les vers bien frappés ; on y reconnaît un écrivain nourri des auteurs classiques, rarement embarrassé pour le choix des épithètes ». De plus, il serait aisé de multiplier les démonstrations stylo-métriques faites par M. Gallagher, en dépistant rimes, épithètes et métaphores que les *Satires* anonymes ont en commun avec d'autres opuscules satiriques que Baour signa et publia à peu près à la même époque : citons d'abord *Les Trois Mots* et les épigrammes réédités dans le *Recueil de poésies diverses* de Baour (Bordeaux, 1803), et surtout *l'Épître à l'auteur anonyme* que nous venons d'évoquer.

Ajoutons qu'après la mort, en 1794, de son père qui était imprimeur-libraire, le jeune Baour, essayant de prendre sa suite, exerça le métier de typographe et d'éditeur. Obligé bientôt d'y renoncer, il dut acquérir néanmoins une certaine expérience qui ne manqua pas de lui faciliter, quelques années plus tard, la mise en œuvre de l'édition non signée des *Satires* (avec les subterfuges d'usage, telle la couverture où figurent les noms de Bruxelles et de Genève, certainement fictifs).

Il y a enfin — et c'est là à nos yeux l'argument décisif — le témoignage formel d'Eugène Hangar, l'un des amis de Baour-Lormian, que nous venons de citer. Il semble difficile de démontrer, voire de supposer aujourd'hui que ce biographe, par ailleurs non suspect, ait pu avancer à la légère une constatation de ce poids, d'autant plus qu'il nous donne comme garantie l'aveu de paternité du poète lui-même. Quant aux corrections apportées par Tajan sur l'exemplaire qu'il offrait à Florentin Ducos, elles ne sont point une preuve décisive en faveur de la paternité de l'avocat. Cependant, si l'on veut tenir compte du fait qu'il n'y a guère de fumée sans feu, on peut tout au plus admettre que lesdites corrections — elles auraient alors porté sur les seuls passages dont Tajan se déclarait l'auteur — peuvent confirmer sa collaboration partielle aux *Satires toulousaines*.

MARIA MALKIEWICZ-STRZAŁKOWA
(Cracovie)

ADAM KLEWAŃSKI

Les nécrologies des journaux de l'émigration polonaise en France après 1831 abondent en mentions et souvenirs évocateurs de toute une époque de notre histoire. Tout un cimetière d'exilés s'y reflète, gens plus ou moins fortunés, et dont l'existence inquiète et douloureuse reste liée à l'histoire de la Pologne asservie. Parmi ces Polonais morts à l'étranger, certains ont retenu l'attention de la postérité. D'autres — oubliés ou méconnus — communiquent, par leurs noms, au lecteur de la rubrique « Morts » la mélancolie indicible du néant de toute existence humaine.

C'est à cette dernière catégorie qu'appartient la mention du 18 Février 1843, insérée à la page 398 du *Dziennik Narodowy*, organe de la famille Czartoryski, dirigé par Félix Wrotnowski. Elle ne contient qu'une seule phrase, ne servant que de passage à la citation d'un quotidien français ; le journal polonais ne s'est pas seulement donné la peine d'en préciser le titre :

M. Klewański, âgé de 80 ans, a quitté ce monde à Toulouse, en janvier. Les journaux français ont publié à cette occasion la mention suivante :

Suit le texte français, succinct lui aussi, mais en revanche bien fait pour nous surprendre :

Le prince Klewański, frère naturel du prince Czartoryski, est mort à Toulouse à l'âge de 80 ans. Il était fixé dans le Midi depuis au moins cinquante ans.

Ces quelques phrases semblent former le seul témoignage public, dans la presse polonaise, de la mort de l'émigré octogénaire. On dirait que celui à qui ses compatriotes consacraient ce trop bref souvenir fut un homme peu connu et sans mérites : un être commun, perdu dans la foule, n'intéressant personne... Comment expliquer alors le caractère sensationnel de la mention française que l'organe des Czartoryski a voulu citer textuellement, sans commentaires et, dirait-on, en en laissant la responsabilité au quotidien français anonyme ? « Le prince Klewański, frère naturel du prince Czartoryski... » Frère d'un très grand personnage, et qui fut considéré par certains comme « roi de la Pologne en exil ».

Inutile de chercher des renseignements sur cet énigmatique personnage dans les dictionnaires biographiques polonais (1). Par contre, le nom de

Klewański peut s'expliquer sans peine par son affinité avec le nom d'un lieu, situé sur le territoire de l'ancienne Pologne. Klewań est, en effet, un bourg et un château de Volhynie, dans le district de Równe, et le chef-lieu du domaine des princes Czartoryski qui portaient le titre de « princes de Klewań et de Żuków » (książęta na Klewaniu i Żukowie) (2).

La mention du *Dziennik Narodowy* et l'étymologie du nom accompagné d'un prénom porté par deux générations de Czartoryski semblent trouver confirmation dans le fait que c'est bel et bien les archives de la Bibliothèque Czartoryski de Cracovie qui conservent trois dossiers manuscrits relatifs précisément à Adam Klewański, avec quelques lettres concernant sa dernière maladie et sa mort, reliées dans un gros volume de la correspondance du prince Adam-Jerzy Czartoryski. Ce sont :

1) R. 02351 « *Wypisy Klewańskiego* » — choix de textes français, grecs, latins et polonais, copiés par Klewański au cours des années 1782-1795.

2) E. 3212 — Sa correspondance avec le prince Adam-Jerzy Czartoryski, ainsi qu'avec deux des collaborateurs les plus intimes du prince : Karol Sienkiewicz et Hipolit Blotnicki, au cours des années 1832-1842, reliée avec quelques notes et brouillons.

3) mss. 849 — Volume portant l'inscription « *Klewański — Lettres et papiers* » qui renferme diverses lettres adressées à Klewański entre 1783 et 1815 (quelques-unes seulement dépassent cette date) avec des notes et brouillons provenant de Klewański lui-même.

4) 5479 — Huit lettres adressées par diverses personnes de Toulouse au prince Czartoryski à l'occasion de la mort de Klewański (1843).

2

Voici, en grandes lignes, les données biographiques que l'on peut extraire des manuscrits en question. Adam Klewański, né probablement en 1763 (cf. lettres à Niemcewicz du 19 Juin 1836 et à Czartoryski du 16 Janvier 1841), s'installa à Toulouse en 1795 environ (de toute façon, il s'y trouve déjà en 1795) et y mourut le 26 janvier 1843. Il a connu et estimé le prince Adam Kazimierz Czartoryski (père d'Adam-Jerzy, chef de l'émigration polonaise). Une lettre de Klewański à Niemcewicz du 12 septembre 1835 mentionne son entrevue avec le vieux prince — son père naturel — qui eut lieu à Vienne en 1783 ou en 1784, Klewański ne se souvient plus de la date exacte, mais la biographie du vieux prince confirme la possibilité de chacune de ces deux dates (3). Nous savons d'autre part, d'après des lettres adressées à Klewański, qu'après avoir séjourné à Vienne de 1783 à 1784, il s'était rendu à Rome en 1784, et de là en France, en 1787.

Le prince Czartoryski lui ayant légué une somme de 10.000 ducats hypothéquée sur les biens princiers à 6 %, ce revenu assurait à Klewański une existence tranquille et studieuse, en le dispensant de travailler pour gagner sa vie, et constituait d'ailleurs son unique ressource matérielle (4). Aussi, lorsque la famille Czartoryski perdra une grande partie de ses biens en Pologne à la suite de l'insurrection de 1830-1831 et que son revenu foncier ne parviendra plus, durant des mois et des années, au solitaire.

de Toulouse, sa situation deviendra catastrophique. Il se verra obligé de réclamer son argent dans une série de lettres, recueillies précisément dans le dossier de correspondance mentionné (1832-1842).

Emigré dès sa jeunesse, vivant en France pendant presque un demi-siècle, ayant perdu jusqu'à l'usage courant du polonais, Klewański ne cessa cependant jamais d'aimer sa patrie et resta accablé par l'asservissement de la Pologne démembrée, espérant toujours pour elle un meilleur avenir. Une bonne partie des lettres conservées se rapportent à l'assistance portée par la famille Czartoryski et par diverses organisations polonaises aux émigrés séjournant à Toulouse. Klewański sert d'intermédiaire dans cette activité charitable et si souvent ingrate pour celui qui s'en charge.

Enfin, les textes littéraires choisis, recopiés de sa main, nous le révèlent comme un érudit, un amateur des lettres grecques et latines ainsi que de la littérature française classique dont il est un fervent admirateur. Rares sont les textes polonais dans ce volume manuscrit. Le style des lettres de Klewański est très personnel, ironique et cinglant, souvent amer. Il unit des archaïsmes et des maladroites en polonais à des mots et des expressions français intercalés dans son texte. Son français est, au contraire, correct et élégant.

De tempérament flegmatique, Klewański est un homme bon, serviable, croyant peut-être, mais ne pratiquant pas, cf. ses lettres: sur un baptême dans la famille Płoński, à Czartoryski, 4 novembre 1842, et à Karol Sienkiewicz, 3 avril 1837; il est décédé sans sacrements, cf. lettre de Władysław Smoleński à Czartoryski, 11 février 1843 (5). Peu pratique et cependant obligé à réclamer son fonds aux Czartoryski, il fait preuve de grande discrétion dans cette circonstance. C'est un homme distingué, honnête, aimable et, selon sa propre expression, « retiré du monde ».

3

Au point de vue chronologique, le plus ancien des manuscrits conservés, s'intitule *Wypisy*; c'est un choix de textes particulièrement chers à Klewański, qu'il a rassemblés au cours des treize années de sa jeunesse sur 169 pages de format in-8°. Il est intéressant de suivre, au fil de ces pages, l'évolution de son écriture: d'abord juvénile et vigoureuse (6), puis de plus en plus maîtrisée, fine et menue. Les textes français y sont les plus nombreux, puis viennent les textes grecs et latins, quelques-uns à peine sont en langue polonaise. Le frontispice est remarquable par le souci de l'exactitude qu'il révèle, et de plus, il nous précise deux dates de la jeunesse si peu connue de l'écrivain: en 1782, au moment de commencer son anthologie, il se trouvait encore à Varsovie, en 1795, en la terminant, il était déjà fixé à Toulouse. Le titre polonais du volume, *Wypisy Klewańskiego*, a été libellé plus tard par une main étrangère (probablement celle de Karol Sienkiewicz, comme il résulte d'une annotation faite au crayon dans le texte). Nous lisons ensuite le titre français authentique: « Recueil de différentes pièces soit en vers soit en prose » (écriture juvénile) suivi du commentaire que voici (ajouté au moment de terminer l'ouvrage):

Commencé dans l'année 1782 à Varsovie, achevé le Lundi de Pâques, 6 avril 1795, à minuit, ou le Mardi de Pâques, 7 avril 1795, à une heure du matin, à Toulouse, capitale du Languedoc ou chef-lieu du département de la Haute-Garonne, une des 88 à 90 Divisions de la République Française.

Le recueil de lettres adressées à Klewański par ses amis (mss. 849) apporte des détails supplémentaires concernant sa jeunesse, son caractère et ses goûts littéraires. Hormis trois brouillons en rapport avec sa participation à l'Athénée de Toulouse, quelques notes et quelques poésies qui semblent constituer le commencement du deuxième cahier d'une anthologie (« Wypisy »), les matériaux de ce dossier ne proviennent pas de la main de Klewański. Pour cette raison, je ne ferai qu'en extraire l'indispensable, remettant à l'Appendice une analyse plus détaillée. Ce recueil contient une lettre de la princesse Lubomirska (1805), 24 lettres de M. Chillet, professeur de français à l'Ecole des Cadets à Varsovie (1782-1787 et 1805-1811), 4 lettres de sa tante, Mlle Filleul (également fixée à Varsovie), 30 lettres de Constance Sołtyk, soit de sa secrétaire Mlle Olivier et de sa fille Constance Lempicka, née Sołtyk, enfin une dizaine de lettres diverses (pour la plupart sans signature), d'intérêt surtout littéraire. La correspondance recueillie dans le second volume nous reporte aux dernières années de l'existence de Klewański (1832-1842), mort, on se le rappelle, au mois de janvier 1843. Les vingt-quatre premières lettres sont adressées au prince Adam-Jerzy Czartoryski, frère naturel de l'auteur, dont dix-neuf rédigées en français, cinq moitié en polonais, moitié en français. Viennent ensuite vingt-neuf lettres, toutes en polonais, à Hipolit Błotnicki, ancien gouverneur du poète Jules Słowacki, puis professeur des jeunes Czartoryski; douze lettres, également en polonais, à Karol Sienkiewicz, bibliothécaire des Czartoryski dans leur domaine de Puławy, puis l'un des fondateurs de la Bibliothèque Polonaise à Paris et secrétaire du prince (7); trois lettres à Julian Ursyn Niemcewicz, en polonais, enfin une lettre de beaucoup antérieure à tout le recueil, datant de 1811, soit égarée, soit incorporée ici par ce qu'elle traite également d'affaires pécuniaires, adressée au major Orłowski (8), à en croire celui qui a réuni toutes les lettres du volume, probablement Karol Sienkiewicz. Le dossier renferme de plus quelques brouillons de réponses à Klewański de la part de Czartoryski, brouillons conçus selon le désir du prince, soit par Błotnicki, soit par Sienkiewicz. On y trouve également un relevé net de comptes entre la famille princière et Klewański, à propos des irrégularités occasionnées par l'insurrection polonaise de 1830-31, des notes concernant les secours aux émigrés, enfin trois lettres françaises écrites à Czartoryski après la mort de Klewański par l'avocat Decamp, de Toulouse, au nom des sœurs Subervie, domestiques du défunt, et le brouillon d'une réponse de Czartoryski adressée à ces demoiselles.

Le quatrième dossier manuscrit ne renferme en tout que huit lettres concernant Klewański. Elles sont classées dans ce gros volume à la date de 1843. Toutes, elles renseignent Czartoryski sur la dernière maladie et le décès de Klewański (lettres de Smoleński et du major Płoński, de Toulouse), enfin sur l'héritage et le testament du défunt (lettre de l'avocat Decamp). Elles sont particulièrement émouvantes, puisqu'elles nous fournissent, sur les derniers moments de Klewański, un nombre de détails qui

dépassent considérablement tout ce qu'on sait sur sa longue vie et même sur la période de 1832-1842 pendant laquelle ont été écrites ses propres lettres (9).

4

En effet, les données biographiques que l'on parvient à extraire de la correspondance de Klewański sont peu nombreuses. Les lettres de Chillet (mss. 849) parlent d'une « éducation soignée » que Klewański a reçue (19 Janvier 1806) ; il a fait ses études à Varsovie, puisqu'il a été « l'ornement de la pension » de Chillet (3 février 1784) ; ayant quitté la Pologne en 1783, il alla sans doute, suivant la mode du temps, achever ses études à l'étranger, mais nous ne savons rien de précis sur son séjour à Vienne et à Rome, sauf quelques mentions de l'étude de la musique et du latin (20 décembre 1783). Vers 1787, Klewański cessa d'écrire à son ancien précepteur ; c'est alors qu'il a accompagné en France la princesse Lubomirska née Czartoryska, sa tante. Celle-ci, en dépit de ses idées « avancées », quitte la France au moment de la convocation des Etats Généraux, mais très probablement elle oublie d'emmener son neveu qui disparaît complètement jusque vers l'année 1795 où nous retrouvons sa trace à Toulouse. Pendant une quinzaine d'années encore, il rêve de rentrer en Pologne. Ses amis (M^{me} Soltyk, Chillet) l'y engagent, mais son père l'en empêche. « Il est fâcheux — lui mande Chillet le 13 février 1809 — que les convenances exigent un sacrifice de votre part et que vous ne puissiez suivre le penchant naturel que vous auriez à revenir dans votre patrie et de vous fixer à Varsovie ». Quant à la correspondance datée après l'an 1830, bien fragmentaire, elle embrasse 10 années à peine et encore y a-t-il des lacunes : une partie des lettres a sans doute dû se perdre. Ainsi, par exemple, dans sa lettre à Czartoryski du 8 août 1833, Klewański se plaint de lui écrire pour la huitième fois sans obtenir de réponse ; or, cette lettre n'est que la quatrième de notre recueil. D'autre part, le volume ne renferme aucune lettre intermédiaire entre celle du 20 juillet 1835 et celle du 16 janvier 1841, ce qui forme une lacune d'environ 6 années. A la même époque, la lacune dans les lettres à Blotnicki est moins considérable (10 juillet 1835 au 3 mai 1837). Dans la lettre du 3 mai 1837, il est question d'une maladie de Klewański, ensuite la correspondance s'interrompt à nouveau (27 décembre 1838 au 13 mai 1842). Enfin, les lettres recueillies dans le dossier en question sont, en principe, des lettres d'affaires, traitant pour la plupart de comptes à régler ; plus rares sont celles qui concernent la publication d'ouvrages littéraires ou l'assistance aux émigrés. Si à toutes ces raisons nous ajoutons le caractère réservé de l'auteur, il sera facile de comprendre pourquoi les détails biographiques et personnels manquent dans cette correspondance. Les lettres de Klewański sont d'habitude laconiques ; à peine plus longues sont celles qui traitent de littérature ou des affaires de la Pologne.

Par rapport à la famille Czartoryski, l'auteur marque toujours une sorte de condescendance. Il n'oublie jamais de mettre en relief la distance qui sépare la maison princière de la modeste personne d'Adam Klewański de Toulouse. Son estime pour les Czartoryski parfois se teinte d'amertume : non seulement le prince tarde à répondre, mais quelquefois ses réponses sont rédigées par Blotnicki ou Sienkiewicz... Cependant l'intérêt, l'attachement

ou la gratitude se font fréquemment jour à travers le ton réservé des lettres. Klewański les commence invariablement, en s'adressant à Czartoryski, par la tournure « Mon Prince ». L'unique réponse princière conservée dans ce volume sous une forme achevée, bien qu'en brouillon, corrigé au crayon très probablement par Czartoryski lui-même, porte en titre les mots « Monsieur » et (ajouté au crayon) « et Cher Ami » (lettre sans

et non signé.

1832
 13 sept. 1832
 Monsieur
 et Cher Ami
 Je vous remercie de votre lettre du 10 courant et de votre lettre du 12 courant. Je suis très content de voir que vous êtes toujours en bonne santé et que vous continuez à vous occuper de votre famille. Je suis très content de voir que vous êtes toujours en bonne santé et que vous continuez à vous occuper de votre famille. Je suis très content de voir que vous êtes toujours en bonne santé et que vous continuez à vous occuper de votre famille.

Lettre du 13 sept. 1832 adressée par Klewański au prince A.G. Czartoryski.

date, p. 249). Dans plusieurs de ses messages, Klewański accuse réception des lettres du prince (10 octobre 1833 « J'ai reçu, avant hier, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire »; de même: le 30 décembre 1833 et le 24 février 1835). Toutefois, il se plaint à Błotnicki (9 juillet 1834) de ne jamais obtenir de réponse, et une autre fois (19 novembre 1834), il

Je vous ai reçu la lettre que vous avez eu la bonté de m'écrire le quatre de ce mois. Vous avez bien voulu
 me répondre par votre lettre pour toute bonheur sans de faire le temps que ne m'importe point pour tant de
 que vous avez voulu me faire de ce qui a pu vous être dit de ma personne pour vous en faire un point de
 vous avoir voulu savoir mes nouvelles. Je ne puis vous le dire car je ne suis pas en mesure de vous en parler.
 Car vous êtes ^{très} bon cœur que les vœux de ma sœur Madame la Duchesse au sujet de votre mariage
 et me commette de vous en avoir fait un point de conversation de votre part de la part de mes amis
 en attendant que vous et moi nous en sommes bien sûr et content de votre bon vouloir et de son fait
 et que vous ne dites pas toujours que je pourrais en attendre ma satisfaction. J'ai pu en parler et me
 rassurer. Mais que vous ayez aimé de moi que la réponse à offrir de ma part de votre côté et avec l'assurance
 ne me rassure pas car c'est un engagement contre lequel votre lettre et celle de mon affection au
 non seules.
 Adam Klewański.
 Pologne, le 16 Janvier 1841.

Lettre du 16 janvier 1841 adressée par Klewański au prince Adam Jerzy Czartoryski.

précise avec amertume : « au cours de trois années, voilà vingt lettres laissées sans réponse... » Blotnicki s'empresse d'excuser le silence du prince par une quantité d'affaires et il ajoute que ce ne sont certes pas « les siennes privées ». Czartoryski, dit-il, a reçu toutes les lettres de Klewański, de même que la dernière, celle du 12 décembre 1833 : il ne cesse de s'intéresser à leur auteur. Le 4 novembre 1834, une fois de plus, Blotnicki assure Klewański de l'intérêt permanent du prince qui se fait lire même les lettres que celui-ci adresse à Blotnicki. En dépit des griefs du solitaire de Toulouse, il résulte de ses lettres (surtout de celles qui ne traitent pas d'affaires pécuniaires) que le prince lui a fait parvenir de nombreuses missives soit personnelles, soit par l'entremise de ses secrétaires. Ajoutons que Czartoryski, l'homme peut-être le plus riche de l'ancienne Pologne, se trouvait, en ce temps-là, plutôt à court d'argent, comme l'attestent les documents historiques de l'époque ; aussi les réclamations de son frère naturel devaient venir fort mal à propos.

Klewański, lui, est au courant des événements survenant dans la famille princière. Le 20 juillet 1835, il adresse à Czartoryski l'expression de ses condoléances à l'occasion de la mort de sa mère, la princesse Isabelle née Fleming. N'ayant pas reçu de réponse à sa lettre, c'est à Sienkiewicz qu'il se contente, deux ans plus tard (le 3 avril 1837), d'exprimer ses regrets à l'occasion du décès de la sœur du prince, Sophie Zamoyska, née Czartoryska. Le 24 décembre 1833, jour de fête du prince, Klewański lui fait parvenir ses vœux en même temps que des souhaits pour la nouvelle année. La manière discrète de former ses vœux révèle une peur latente de paraître importun. Une visite à Toulouse du prince Witold Czartoryski, fils d'Adam-Jerzy, donne lieu dans la lettre de Klewański à Blotnicki du 10 septembre 1837 à une remarque spirituelle sur l'Almanach de Gotha qui cite le prince Witold comme fils unique de son père. Le jeune prince ne s'est pas présenté à Klewański, cependant celui-ci semble prendre un vif intérêt à la « publicité » de la famille princière. Il ne connaît pas sa « belle-sœur », la charmante épouse du prince Adam Jerzy (née Anna Sapięha), mais ne croit plus guère, en 1841, le moment convenable pour lui être présenté (à Czartoryski, le 16 janvier 1841) :

Je remercie Madame la Princesse du désir qu'elle vous a exprimé de me connaître. Pauvre serait la connaissance. Un triste échange de cuivre contre de l'or ! Je mets à son Prince pour l'en remercier. Qu'épouse et mère, elle continue, *w najdłuższe lata* (le plus longtemps possible) à se conserver à votre bonheur... (10).

L'attitude du solitaire de Toulouse vis-à-vis de la famille Czartoryski est surtout remarquable à la lumière de la mention du journal français qui le déclarait « frère naturel du prince ». Si les lettres conservées à la Bibliothèque Czartoryski ne font point allusion à cette parenté, elles ne recèlent pas, non plus, d'argument négatif. Une seule fois (lettre de Klewański à Czartoryski du 19 septembre 1833), la signature précédée par les mots « celui qui vous prie » a été découpée à l'aide de ciseaux. On pourrait croire dans ce cas à la suppression, *ex-post*, d'une épithète peut-être indiscreète... D'autre part, les lettres des émigrés de Toulouse écrites après la mort de Klewański, nous apprennent qu'il avait fait brûler un nombre considérable de documents qui révélaient peut-être son origine.

Voici une recommandation de Klewański à l'écrivain Klementyna Hoffman, née Tańska, que nous trouvons ajoutée par Blotnicki sur la lettre du 14 juillet 1835, où Klewański avait exprimé le désir de connaître les œuvres de Madame Hoffman :

L'auteur de cette lettre — écrit Blotnicki — est un vieil ami du Prince, ancien émigré, érudit et homme de bien ; habitant Toulouse depuis plus de quarante ans, il a quelque peu oublié le polonais. Je vous demande à genoux, Madame, de bien vouloir me dire où lui trouver de vos ouvrages.

Sur le demi-siècle vécu par Klewański à Toulouse, ses lettres ne nous informent guère. Mis à part ses soucis financiers auxquels elles sont en grande partie consacrées, ainsi que l'assistance aux émigrés et les lectures de l'auteur, nous n'apprenons presque rien sur sa vie. Une maladie du poumon l'avait terrassé au printemps de 1837. Convalescent, il en parle avec humeur dans sa lettre à Sienkiewicz du 3 avril 1837. Six ans plus tard, il mourait sans sacrements, comme il résulte d'un passage de la lettre de Karol Królikowski à l'abbé Marian Kamocki, conservé dans le recueil, ainsi que de la lettre de Władysław Smoleński au prince Czartoryski (11 février 1843). Voici comment, par l'entremise de l'avocat Decamp, la gouvernante du défunt, Marie Subervie, apprit au prince la mort de son maître (le 26 janvier 1843) :

Après une maladie de dix-huit jours, qui n'a eu d'autre caractère qu'un affaiblissement général, M. Adam Klewański a terminé sa carrière le 26 janvier à une heure du matin. Il s'est éteint sans souffrir. Sa mort a été aussi douce que sa vie...

Le prince Adam Jerzy ne fit pas attendre sa réponse aux sœurs Subervie. Il leur adressa, le 18 février, les phrases suivantes :

Mesdames, la triste nouvelle de la mort de mon estimable ami, M. Adam Klewański, confirmée par votre lettre du 25 (sic) janvier, m'a douloureusement affecté. Des lettres de mes compatriotes de Toulouse, à ce sujet, m'informent du zèle avec lequel vous avez soigné ce digne ami dans ses derniers moments ; et quoique je n'aie pas le plaisir de vous connaître, je vous en remercie sincèrement. J'attends de vous, Mesdames, des renseignements ultérieurs relatifs au défunt. J'ai même tout lieu de croire qu'il a laissé quelques mots par écrit pour moi. Je vous prie donc, Mesdames, comme maîtresses de sa maison, de me faire part de tout ce qui peut m'intéresser dans cette circonstance.

Les lettres conservées n'indiquent toutefois nullement que le message d'outre-tombe attendu par Czartoryski lui fût jamais parvenu. Par un caprice de la fortune, c'était lui, cette fois, qui attendit, mais en vain, une missive à venir... Quant aux sœurs Subervie, il leur fit servir une pension dont elles le remercièrent à deux reprises par l'avocat Decamp.

La correspondance manuscrite de Klewański — 1832-1842 — semble avoir ses origines dans les embarras financiers du solitaire de Toulouse résultant, on l'a vu, de la suspension forcée du versement de ses intérêts par les Czartoryski. Cette affaire ayant enfin pu être réglée au

bout de quelques années, l'échange de lettres entre Klewański et Czartoryski se poursuit à d'autres sujets. Ainsi par exemple, Błotnicki propose à Klewański, le 4 novembre 1834, la traduction en français de l'ouvrage historique de Lucas Górnicki (auteur de l'adaptation polonaise du *Courtisan* de B. Castiglione), traitant du règne de Sigismond-Auguste (1548-1572). Cette traduction était destinée à faire partie d'un recueil de *Mémoires polonais* dont la publication avait été projetée sous les auspices de Czartoryski. Klewański y répond dans sa lettre à Błotnicki du 27 novembre 1834. Il hésite, craignant d'avoir oublié le polonais. La même proposition revient dans le brouillon d'une lettre de Czartoryski à Klewański conçu par Sienkiewicz (le 27 décembre 1838). L'œuvre projetée compterait 160 pages environ. On a même envoyé à Klewański une partie à traduire à titre d'essai. C'est pourtant là tout ce que nous apprend, à ce sujet, le recueil manuscrit. — Le 24 février 1835, dans une lettre à Czartoryski, Klewański décide d'entreprendre une traduction du latin en français de la chronique de l'historien Jean Dlugosz (1415-1480) :

Je me chargerais de Dlugosz que je ne connais que de réputation. Mais croyez-vous que l'entreprise dont vous me parlez ait du succès ? M. Guizot a pu publier et traduire ou faire traduire, d'anciens historiens ou annualistes français ou anglais. [...] Mais jusqu'à Henri de Valois, quel rapport [la France] avait-elle avec nous ? Et Dlugosz précéda ce roi d'un siècle...

Ici, deux phrases intercalées en polonais :

Ne vaudrait-il pas mieux le traduire en notre langue, si toutefois une telle traduction fait défaut ? Il en va de même de Kromer.

Et Klewański de poursuivre en français :

Je vous fais cette observation parce qu'on me l'a faite. Vous êtes plus à portée d'en apprécier la justesse. Enfin, je suis à vos ordres.

Une fois, encore, le polonais revient :

Que le Prince m'envoie Dlugosz, car je ne l'ai pas, et je me mettrai au travail de mon mieux. Il y faudrait un commentaire, mais je ne pourrais m'en charger à cause de mon ignorance des affaires du pays, particulièrement aujourd'hui où les lecteurs l'exigent, en ce qui concerne les mœurs et les lumières. Pour le faire, il aurait fallu être Albertrandi, Naruszewicz ou Niemcewicz, doués du talent qui me fait défaut, et ayant longtemps ou toujours habité la Pologne. Cela les rendait capables de mener à bien ce travail. A moi, il ne m'est pas permis...

Dans la même lettre, Klewański rappelle qu'il a mis en français le poème de Niemcewicz : *Épître au général Kniaziewicz*. Répondant probablement à l'appel de la Société Polonaise d'Études de Paris (1838 ou 1839), Klewański a voulu prendre part aux recherches d'archives, mais il semble ne pas avoir exactement compris la proposition, car dans une lettre du 6 juin (sans mention d'année) dont le brouillon, conçu par Sienkiewicz s'est conservé, le prince lui explique qu'il ne s'agit point de préparer des travaux originaux, mais bien de dépouiller les manuscrits des archives et des bibliothèques du point de vue de l'histoire de Pologne. Les notes

pourront être prises en français ou en latin, pourvu qu'elles soient intéressantes. La lettre s'achève sur un accent cordial : « Adieu, cher ami ! Je t'embrasse cordialement ».

Klewański a-t-il pu, et dans quelle mesure, réaliser ces travaux d'érudition ? Sa correspondance ne nous en parle point. Les collections, en particulier les manuscrits, de la Bibliothèque Polonaise de Paris, nous auraient peut-être fourni quelques renseignements sur ce point. Klewański revient encore une fois à ces projets, mais c'est sur le ton du découragement et de l'abandon qui ne saurait nous étonner chez un vieillard de soixante dix-neuf ans (à Czartoryski, 16 janvier 1841) :

Ce que vous me dites des travaux que je pourrais entreprendre me convient-il ? J'ai 79 ans. Tout le monde n'est pas Niemcewicz [...] Je n'ai que le regret à offrir de ma faiblesse...

6

Le caractère du solitaire de Toulouse se laisse deviner à travers ces lignes si discrètes et en somme si peu personnelles (11). En dépit de sa dépendance économique, fondée sur sa situation équivoque par rapport à la famille Czartoryski, c'est un homme digne et respectable. Un peu « cigale », il se fie pleinement au legs du vieux prince Czartoryski, sans jamais mettre d'argent de côté, ni se soucier de l'avenir. Libéral et bienfaisant, il ne se lasse jamais de porter secours aux émigrés à Toulouse, et non seulement de la part du prince, mais aussi de ses propres fonds. Il n'oublie pas d'envoyer sa contribution aux associations d'assistance aux Polonais fondées à Paris par la famille Czartoryski. Dans son activité d'intermédiaire, il témoigne trop de confiance aux nécessiteux qui abusent souvent de sa bonté (cf. la lettre de Klewański à Blotnicki du 20 avril 1842 et la réponse inscrite sur la même feuille par Félix Wrotnowski).

Vivant au tournant de deux grandes époques, Klewański appartient au siècle des Lumières, à l'ancien régime, autant qu'à la Révolution qui l'a vu venir en France et s'y établir pour un demi-siècle. Noblesse de cœur, démocratie et tolérance, voilà les traits de son caractère et les points importants de son idéologie. Tolérant par rapport à la foi, il respecte la tradition religieuse (il date, par exemple, ses lettres « le jour de Noël », « le jour de la Saint-Jean » etc.), mais vit lui-même en dehors de l'Eglise (à Czartoryski, le 4 novembre 1842, en refusant d'assister au baptême d'un enfant polonais, le petit Płoński, à Toulouse) :

Je suis si neuf pour m'acquitter des cérémonies de l'Eglise et je les remplirais si mal...

Relatant à Karol Sienkiewicz (le 3 avril 1837) sa maladie, il lui confie qu'il a failli mourir, mais qu'il n'a pas vu de confesseur. Il en sera de même pendant la dernière maladie qui l'emportera.

Maître de lui, réservé, il s'émeut rarement, sauf des malheurs de la Pologne ou de ses compatriotes exilés. Une seule lettre du volume, celle à Niemcewicz du 19 juin 1836, nous révèle sa profonde sensibilité et sa mélancolie résignée. L'impression en est renforcée par le sarcasme de la lettre. Niemcewicz s'étant plaint des souffrances de l'âge avancé et de la courte durée de la vie, Klewański réplique :

Ces simples phrases, écrites en un polonais peu correct, recèlent une tristesse infinie, à la fois amère et calme. On songe, à les lire, au sonnet de Baudelaire :

Loin des sépultures célèbres,
Vers un cimetière isolé...

Monseigneur

Une circonstance bien douloureuse pour moi
me procure l'honneur de vous écrire.
C'est en qualité de maîtresse de maison
de Monsieur Adam Klewański que je me
permets de prendre la plume.

Je ne doute pas, Monseigneur,
de toute la part que vous allez prendre
au malheur que déjà tout doute vous avez
compris. après une maladie de dix huit
jours, qui n'a eu d'autre caractère qu'un
affaiblissement général, Monsieur Adam
Klewański a terminé sa carrière le 26 janvier
à une heure de matin. Il s'est éteint sans
souffrir, sa mort a été aussi douce que
sûre, et c'est avec les profonds regrets

Lettre annonçant la mort d'Adam Klewański
au prince Czartoryski.

En dépit de cette mélancolie, proche du romantisme, Klewański s'avère dans ses goûts littéraires un conservateur déclaré. Le romantisme n'est pour lui que le synonyme d'un détestable « article à la mode ». Par contre, tout ce qui est classique, ce qui sent son Boileau (littéralement) — c'est de la beauté digne d'être admirée et imitée. Le 27 août 1834, dans sa lettre à Klewański, Blotnicki constate justement :

Je lis vos lettres, Monsieur, avec une prédilection singulière car j'y trouve le respectable et agréable parfum de notre passé ; parfum que n'ont pas évaporé les divers changements survenus en Pologne par la volonté de Dieu.

Ce « parfum du passé » ne consiste pas seulement dans les goûts conservateurs de Klewański ni dans son polonais archaïque et maladroit. En premier lieu, il est composé d'amour de la patrie, où Klewański n'a vécu que le temps de sa jeunesse, et de foi au recouvrement de l'indépendance politique de la nation (à Blotnicki, le 7 octobre 1834) :

Je ne désespère nullement de la résurrection de la Pologne, en dépit du tsar Nicolas et de ses bornes. Quand cela viendra-t-il ? Je l'ignore. La grâce de Dieu est sans limites.

De même à Sienkiewicz, le 9 janvier 1836 :

Quand la Patrie se relèvera-t-elle de ses cendres ? Sera-ce avant le Jugement dernier ? Espérons-le. Il est toujours bon d'espérer. Cela réconforte et fortifie.

Mais, parfois, le doute se fait entendre. Ainsi, à Niemcewicz, le 12 septembre 1835 :

Paroles prophétiques, celles que feu Monsieur le Prince prononça à Vienne, en 1783 ou 1784. Seul Moscou est aujourd'hui une puissance. Le monde s'efface devant lui. Ce géant abominable va tout subjuguier, jusqu'au moment où la Providence le domptera par un moyen qui ne nous est pas encore connu. Il y faudrait un miracle. Nous avons beau l'attendre...

Le 18 mai 1841, ce ton de tristesse revient dans la lettre à Czartoryski :

Les journaux m'ont appris que vous aviez célébré la solennité du trois [il s'agit évidemment du 3 Mai, fête nationale polonaise]. Puissiez-vous la voir sous de meilleurs auspices. La princesse de Saxe n'a point recueilli l'héritage que cette mémorable journée lui avait assigné (12). Je doute qu'elle y songe maintenant. Sur qui la Providence voudra-t-elle faire tomber son choix ? Quel David sera l'oint [mot illisible] appelé ? Quand viendra-t-il ? Bien des Moïse seront privés de la vue de la Terre Promise. Qu'il n'en soit pas comme du Messie des Hébreux !..

En attendant, Klewański sert de son mieux la cause polonaise en exil. Il est clair que, pour lui, cette cause est identique à la politique de la famille Czartoryski. Il distribue aux émigrés polonais de Toulouse une réplique aux attaques contre le prince Adam. N'ayant pas, en ce moment-là, beaucoup d'amis polonais en ville, il se rend au Café fréquenté par ses compatriotes et y « enseigne la vérité » (à Blotnicki, 24 novembre 1834).

A ses amis français il lit sa traduction de l'*Épître au général Kniaziewicz* de Niemcewicz et il ne peut retenir ses pleurs en songeant à la larme que Washington aurait versée sur la destruction de la Pologne. Les Français semblent avoir été profondément émus par cette lecture (lettre à Czartoryski, 24 février 1835).

Nombreux sont les messages attestant l'intérêt du solitaire de Toulouse pour ses compatriotes en exil. Il y est question d'études ou de travail, de protection ou d'assistance matérielle. Le 22 février 1837, à la demande de la princesse Czartoryska, Klewański dresse une liste de Polonais nécessiteux et la fait parvenir à Karol Sienkiewicz. Un jour, il rencontre dans la rue deux jeunes compatriotes. L'un d'eux touche bien une solde du Gouvernement français, mais comme il la perdrait au cas où il se chargerait de quelque travail lucratif, il se trouve condamné à l'inaction. Klewański lui prête *Messire Thadée*. Il le plaint, sans toutefois craindre pour son jeune ami « le spleen ou le suicide » (à Błotnicki, 24 février 1835). Le dossier renferme enfin une série de quittances et de reçus — preuves des secours en espèces, portés aux émigrés de Toulouse et de la région.

Humanitaire vis-à-vis de ses compatriotes exilés, Klewański s'affirme humaniste dans ses goûts et son intérêt pour les belles-lettres. L'anthologie réunie au temps de sa jeunesse constitue là notre principale source d'information. L'annotation du frontispice mentionne les maîtres de Klewański en même temps qu'elle le caractérise. L'écrivain se rappelle, en effet, le cas analogue du Père Eouhours qui, ayant omis Boileau dans la première édition, s'en excusa et répara sa faute dans la deuxième. Or, Boileau se serait fâché non pas d'avoir été oublié la première fois, mais bien d'avoir été ensuite placé en « si mauvaise compagnie ». La moralité de l'anecdote, c'est l'appel de Klewański à ses poètes préférés : Virgile, Horace, Boileau, Racine et La Fontaine, en leur demandant de bien vouloir lui pardonner de les avoir placés en compagnie si « peu convenable ». Voilà donc les poètes d'élite qu'il apprécie avant tout. Pourtant, quelle est-elle, cette compagnie « peu convenable » ? Ne prenons pas trop au sérieux la boutade, puisque son anthologie réunit également des poèmes de Théocrite et d'Anacréon (en grec), ceux de Martial, de Juvénal, des écrits de Cicéron et de Térence, de Plaute et de poètes latins modernes, des extraits de Saint Ambroise et un riche choix des écrivains français du XVI^{me} et surtout du XVII^{me} siècle, à côté de quelques-uns du XVIII^{me}. On y trouve Clément Marot, Maynard, Gombaud, Malherbe, de longs fragments de Corneille (*Polyeucte*, *Cinna*), Racan, le fameux sonnet de Scarron sur les trous au coude, Segrais, de longs passages de Racine (*Mithridate*, *Phèdre*), à côté des fragments (les plus nombreux) de l'*Art Poétique* et des *Épîtres* de Boileau ; plusieurs fables de La Fontaine, des extraits de Fléchier. Le XVIII^{me} s. se trouve représenté par un extrait de la *Chartreuse* de Gresset, La Motte, Destouches, Batteux, quelques poèmes de J. B. Rousseau et quelques fragments de *Zaire* (13). Ce choix semble typique pour le goût de la fin du XVIII^{me} s. ; il prend en considération les écrivains alors généralement reconnus, sans se risquer à opter pour ceux dont la nouveauté ou la hardiesse pouvait menacer la renommée durable. Seuls quelques textes sans nom d'auteur, comme par exemple les *Vers d'un homme retiré du monde* (p. 107) ou les *Vers d'un inconnu* (ibid. « Inconnu » a été barré) pourraient peut-être faire figure pour les grands écrivains de « compagnie

La 11^e ode d'Anacréon, sur les femmes.

Πῶς νῆσθα λαοῦς,
 ὅταν σφ' ἔσκον ἰθὺς.

Ὅδον μὲν ἄγρως,
 λίσσεται χροὸν ὀφθαλμοῦ.

Τὸν ἰχθυὸν γὰρ ἴσθαι
 τὸν ὀφθαλμὸν τὸ ἐπίσθαι.

Τὸν ἀδελφὸν ἀφ' ὀφθαλμοῦ
 τὸν γὰρ οὖν ἐγ' εἶδον.

Τὸν οὖν ἰδὼν ἰσχυρῶς
 ἀν' ὀφθαλμοῦ ἀδελφοῦ.

ἀν' ἑξέλιον ὀφθαλμοῦ
 νῆσθαι δὲ καὶ τὸν ἴσθαι

καὶ τὸν, καὶ γὰρ οὖν ὀφθαλμοῦ.

Boileau, sur la flatterie, quelle elle doit être au boire ;

(1) Le point de vue
 vicieux est point de
 d'interrogation dans le Grec.

« W y p i s y » : La 11^{me} ode d'Anacréon sur les femmes.

se redressent avec fureur. N'oubliez pas que le levier de la puissance n'a d'autre appui que l'opinion ; que la force de ceux qui gouvernent n'est réellement que la force de ceux qui se laissent gouverner. N'avertissez pas des peuples, distraits par des travaux ou endormis dans les chaînes, de lever les yeux jusqu'à des vérités trop redoutables pour vous ; et quand ils obéissent, ne les faites pas souvenir qu'ils ont le droit de commander. Dès que le moment de ce réveil terrible sera venu ; dès qu'ils auront pensé qu'ils ne sont pas faits pour leurs chefs, mais que leurs chefs sont faits pour eux ; dès qu'une fois ils auront pu se rapprocher, s'entendre et se prononcer d'une voix unanime : « Nous ne voulons pas de cette loi, cet usage nous déplaît » ; point de milieu ; il vous faudra, par une alternative inévitable, ou céder ou punir, être faibles ou tirans (sic) et votre autorité désormais détestée ou avilie,

quelque parti qu'elle prenne, n'aura plus à choisir de la part
des peuples qu'une insolence ouverte ou une haine cachée.

28
Fragmens de belle prose
ceux qui gouvernent sous trop accoutumés
peut être à imposer les hommes. ils les re-
gardent trop comme des esclaves courbés par le
la Nature, tant qu'ils ne le sont que par l'ha-
bitude. Si vous les chargez d'un nouveau poids, ils
prennent garde qu'ils ne se rendent pas à vos fardeaux.
N'oubliez pas que le levier de la puissance n'est
d'autre appui que l'opinion; que la force de
ceux qui gouvernent n'est véritablement que la
force de ceux qui se laissent gouverner. N'a-
vez-vous pas vu les peuples distraits par les tra-
vaux, ou enchaînés dans les chaînes de la
misère jusqu'à des vertus trop néces-
saires pour vous; et qu'après avoir obéi avec une
facilité sans souvenir qu'ils ont le droit de com-
mander. Dès que le moindre de ces vices terribles sera
venu; dès qu'ils auront peur qu'ils ne soient pas
faits pour leurs chefs, mais que les chefs sont
faits pour eux; dès qu'une fois ils auront pu se
reprocher, se défendre et se prononcer dans une
unanimité. N'avez-vous pas vu de cette loi est
ce que nous disons; point de justice, il vous

« Wypisy »: Fragment de belle prose.

Peut-être ce texte a-t-il quelque rapport avec le fragment polonais qui
suit et a pour titre « Autre Polonaise ». Ces deux textes, ainsi que le
Discours de Milord Abingdon tenu dans la Chambre du Parlement le 25

février 1782 sur l'affaire du Colonel Payne et autres sujets, recopié aux pages 109-111 du manuscrit, font d'ailleurs exception parmi tant de textes littéraires. Leur choix justifie pleinement le qualificatif de « classique » attribué à Klewański, admirateur des anciens et de leurs disciples français du XVII^{me} siècle, Boileau en tête.

Aussi l'érudit toulousain se montre-t-il un ennemi juré du romantisme et attaque en premier lieu *Dziady* (Les Aïeux) de Mickiewicz auquel il oppose les écrivains polonais du XVIII^{me} s., avant tout Krasicki et Niemcewicz qu'il semble avoir bien connu dans sa jeunesse. La maison de Boileau à Auteuil devient le point de départ de méditations à la fois mélancoliques et caustiques dans la lettre à Blotnicki du 20 août 1834, date fort avancée par rapport à l'anthologie juvénile et qui marque déjà le triomphe du romantisme en France.

Peut-être cette maison est-elle entre les mains de quelque fat enrichi ? [...] Existe-t-elle encore ? A-t-elle pu résister au temps ? S'il y a à Auteuil quelque Romantiste (*sic*) — et comment n'y serait-il pas ? — cette maison a été sans doute rasée (« *aequatus solo* » — *dom* « maison » étant du masculin en polonais). Ne serait-ce pas une honte de l'exposer à la vue de Victor Hugo, de Dumas, de Lamartine et — sauf votre respect [« *z przeproszeniem* »] à celle de M. Mickiewicz. Et d'abord, faut-il être obscur et incompréhensible pour servir Dieu et sa Patrie ? Je l'avoue en toute humilité, simplement je ne le comprends pas. Pour moi sont illustres M. Niemcewicz, le prince Krasicki et l'auteur de la *Sibylle* [Woronicz] qu'on m'a prêtée cet hiver.

L'attaque contre Mickiewicz s'associe curieusement à une nouvelle réminiscence de Boileau.

Que sont *Dziady* d'autre que du galimatias ? Attaquer Chapelain ? Ah, c'est un si bon homme ! Balzac en fait l'éloge en cent endroits divers. Certes la différence est grande entre M. Mickiewicz et Chapelain ; cet écrivain français si décrié ne saurait être cité en compagnie de notre compatriote, c'est-à-dire qu'il serait injuste et déraisonnable de ranger M. Mickiewicz auprès de Chapelain. Mais que notre compatriote daigne descendre des nues ! La postérité lui en saura gré et l'en remerciera ! Après tant de siècles, que de charmes conservent encore pour nous Virgile et son ami ! S'ils avaient erré dans les nues, qui les lirait aujourd'hui, les mœurs et les choses ayant tellement changé ? Fais-toi autre, M. Mickiewicz, si tu te soucies de la postérité. [...] J'ai honte de le dire, mais souvent je ne le comprends pas. Et puis, que veulent dire ces ravissements ? Dieu se révèle-t-il à tant de personnes ? Vivons-nous parmi des Moïse, des Jérémie ? L'univers doit-il s'écrouler bientôt ? Je me tâte chaque matin ; je me tâte en me couchant et je me tâte pendant la journée ; je me demande si je vis en mangeant et en buvant. Et je ne crois plus moi-même à la réponse que je me donne. Je ne serai bientôt que poussière, comme le croyait sagement un ancien dont j'oublie le nom. Je me dirai : ma tête, ma poitrine, mes jambes ne sont qu'apparences. Peut-être Dieu voudra-t-il m'apparaître à moi aussi ? Qui sait ? Il m'arrivera de publier quelque révélation ? Je m'écrierai, avec Horace : « *Credite, posteri !* » et vous me croirez. L'abbé Kajetan Skrzetuski [un des Piaristes érudits du XVIII^{me} siècle] a écrit que la philosophie moderne est trop recherchée. Il faudra m'écrier avec M. Racan : « Le meilleur est toujours de suivre le prône de notre curé ! » Non, je ne pense pas devenir prophète...

Ce persiflage contre les *Aïeux* est suivi, quelques semaines plus tard, des impressions de la lecture de *Pan Tadeusz* (à Błotnicki, le 5 octobre 1834) :

Je commence la lecture du deuxième volume de cet ouvrage de M. Mickiewicz. Dans le premier, je trouve de beaux épisodes, mais ne croyez-vous pas qu'on pourrait s'écrier, avec l'immortel Horace : « Infelix, operis summa, quia ponere totum, nesciat ». L'auteur s'étant égaré sur la piste pernicieuse de ceux qui se sont donné le nom de Romantistes (*sic*), s'attache à l'école de Delille (14). Et c'est là une mauvaise école [...] Messire Thadée dont la personne devrait tenir la première place dans l'ouvrage auquel il a donné son nom, n'attire point les yeux [...] C'est à juste titre que, parmi tant d'autres, on cite comme exemple et modèle à suivre l'*Imposteur* de Molière, jamais assez vanté. Le gremlin n'apparaît qu'au milieu de la comédie, et nous l'avons connu depuis la première scène. Toute la pièce en est remplie, tout s'y lie dans le seul but de le faire connaître. Cette œuvre admirable, digne de l'Antiquité dorée, prouve la justesse du précepte [...] Madame Telimena me semble empruntée à Pignotti, c'est là une pâle image. Et les querelles des deux chasseurs sur la valeur de leurs chiens sont trop longues. Parfois M. Mickiewicz semble avoir devant les yeux, dans son *Pan Tadeusz*, Arioste et Voltaire. D'autres fois, il fait penser à Scarron, enterré à juste titre par Boileau. Je regrette d'avoir à le dire, mais à mon avis, pour vivre cette œuvre doit être renvoyée derechef chez le forgeron : « Exemplaria Graeca nocturna versate manu, versate diurna ! » Dans son état actuel, elle est intraduisible. Seules sont bonnes les œuvres que des pays étrangers peuvent s'assimiler avec grâce et profit.

Inutile de remarquer combien s'était trompé le vénérable lettré dans son jugement sur *Pan Tadeusz*. Son ironie aux dépens de Mickiewicz précède le jugement, non moins surprenant à l'époque romantique, qu'il porte sur l'auteur de la *Divine Comédie* (à Błotnicki, le 7 octobre 1834) :

Dans ce monde, il faut toujours espérer. L'espoir est rayé à jamais seulement à la porte des Enfers, selon le fort ennuyeux poète italien. Nous sommes de ce monde. Je garde l'espoir, Je ne désespère point de la résurrection de la Pologne [...] Mes intérêts eux aussi finiront par arriver en leur temps. Quand ? Est-ce dans les nues ? M. Mickiewicz est bien vivant. Il s'y connaît. Adressez-vous à lui, il vous le dira. Demandez-le lui, l'auteur des *Dziady* vous l'apprendra. Oserait-on refuser quoi que ce soit à ses compatriotes ?

Pourtant le charme de *Messire Thadée* pénètre peu à peu l'esprit de cet ennemi juré du romantisme. Le 26 octobre 1834, Klewański confie à Błotnicki :

J'ai commencé le second volume de *Pan Tadeusz*. Ce que j'en ai déjà lu, le livre premier, me plaît davantage que le premier volume. Il en sera peut-être encore mieux à l'avenir...

Impitoyable pour le grand romantique polonais, Klewański ne se montre pas moins caustique à l'égard des prosateurs français contemporains : une digression sur le mariage donne lieu à des remarques ironiques concernant Saint-Simon et George Sand (à Błotnicki, le 10 juillet 1833) :

De nos jours, on ne se soucie guère de son mari. Saint-Simon et George Sand nous en dispensent [rozgrzeszaja]. Je n'ai aucune

relation avec le premier ; je ne lis pas le second, ou plutôt la seconde, opprobre de son sexe..

Le piquant de ce passage est que Klewański traduit en polonais les noms mêmes des écrivains français. L'effet est comique, surtout pour le premier qui, ainsi polonisé, prend la valeur de « Saint Simon » (święty Szymon).

Par contre, Klewański se déclare un admirateur fervent de Niemcewicz. Le 12 septembre 1833, il lui fait part de la traduction en français de son poème, l'*Épître au général Kniaziewicz* :

Je vous envoie mon péché. Comme vous le verrez, je l'ai fait imprimer. La presse a gémi [...] J'en ai omis deux vers, car maladroit en matière d'économie rurale comme en toutes choses, je ne les ai pas compris [...] J'ai abîmé votre œuvre, mais vous m'en excuserez [...] Ce sera la chétive copie d'un excellent tableau.

Le 27 mai 1841, à la nouvelle de la mort de Niemcewicz, Klewański s'empresse d'exhaler sa douleur en écrivant à Czartoryski :

La Pologne vient de perdre un de ses glorieux, vous, un de vos meilleurs amis. Nous n'avons plus Niemcewicz!..

On se rappelle, comment, dans sa lettre à Niemcewicz du 19 juin 1836, il avait opposé à la renommée de ce poète sa modeste personne.

Il apprécie beaucoup Mme Hoffman, née Tańska. Dans un recueil publié en français par J. Straszewicz sur les Polonais et les Polonaises de ce temps, dont il cite le titre en polonais, *Polacy i Polki dzisiejsze*, Klewański a appris à connaître cette femme écrivain. Un de ses compatriotes vivant à Toulouse lui a fait lire la description d'un voyage de Varsovie à Puławy par Mme Hoffman (15). Il en fait part à Błotnicki le 10 juillet 1835, soulignant l'esprit et l'enjouement de l'ouvrage qu'il compare au *Voyage en Provence* de Chapelles. Ce poète ayant été un ami de Boileau, Mme Hoffman a dû être honorée de la comparaison.

Amateur de belles-lettres, littérateur bilingue, comment Klewański ne se serait-il pas intéressé à la traduction ? On se rappelle qu'il avait discrédité *Pan Tadeusz* pour la bonne raison qu'il le trouvait intraduisible. Il pose au traducteur les plus hautes exigences et se montre fort scrupuleux quant à sa propre connaissance du polonais (à Błotnicki, le 27 novembre 1834) :

C'eût été pour moi chose fort agréable de me charger, conformément au désir du Prince, de la traduction d'un ouvrage de Górnicki que je ne connais point. Mais suis-je à même d'entreprendre un tel travail ? [...] J'ai vu ma grande infirmité à la lecture de *Pan Tadeusz*. J'en ai dû omettre tant de mots que me voilà tout tremblant [...] devant la tâche dont vous voulez me charger. Si encore j'avais un dictionnaire franco-polonais, la chose me serait plus facile. Mais sans dictionnaire, mon impuissance eût été complète. Les Italiens ont coutume de dire : Traduttori, traditori. Quel traître serais-je devenu ! [...] Selon Voltaire, Jérémie pleurait en prophète à la pensée d'être un jour traduit par M. Pompignan, et M. Pompignan fut un grand poète, il a laissé de beaux vers. Quelle serait alors ma fortune ? La honte et l'ignominie... Je risquerais de prendre, comme disent les Français, une martre (j'ignore le nom polonais de l'animal) pour un renard...

Suit une confidence touchant ses projets d'autrefois :

J'avais autrefois pensé mettre en français ce beau poème de *Zona Modna* [satire de Krasicki : *L'Épouse à la mode*], mais j'ai pris peur de ce dessert à la polonaise que j'ignore, offert dans une maison de campagne. M. Mickiewicz ne m'a pas moins surpris. Tous ces termes de chasse que j'ai trouvés dans son œuvre — et que feu M. le Prince m'avouait lui-même mal connaître — m'ont fait pâlir, moi qui prendrais facilement un loup pour un renard et un taureau pour je ne sais quoi. Je pourrais errer également dans d'autres arts...

8

Les dossiers manuscrits de Klewański conservés à la Bibliothèque Czartoryski à Cracovie donnent déjà une certaine idée de son caractère, de son mode de vie et de ses rapports avec la famille princière. Grâce à eux, la silhouette du solitaire de Toulouse émerge quelque peu de l'ombre sans toutefois apparaître en pleine lumière. Il semble douteux, dans l'état actuel des recherches, que l'on puisse trouver à ce sujet des documents supplémentaires.

L'orage déchaîné sur la Pologne vers la fin du XVIII^{me} s. avait balayé toute trace du jeune homme au pays qu'il avait quitté de si bonne heure. Le souvenir de l'étranger célibataire, aimant la solitude, s'est vite éteint à Toulouse, dès que ses amis et compatriotes furent dispersés par le sort comme des grains de sable sur une côte étrangère et lointaine.

Le personnage de Klewański continue donc à demeurer sans l'ombre. C'est à peine si l'on peut en distinguer quelques traits à travers les fragments conservés de ses manuscrits. Sa silhouette complète ce que nous savons déjà sur la vie en France de l'émigration polonaise au XIX^{me} siècle et permet ainsi de mieux connaître les travaux, les soucis et les espérances de cette première génération de nos exilés.

NOTES

(1) En revanche, le nom de « Adam Klewański de Toulouse » se trouve cité dans deux ouvrages relatifs à l'histoire de la Société des Amis des Sciences de Varsovie : Al. Kraushar, *Towarzystwo Warszawskie Przyjaciół Nauk* (Kraków-Warszawa 1900, I, 299) mentionne son élection à la Société en qualité de membre correspondant, le 3 novembre 1805 ; le même ouvrage, VII, 508, le cite sur la liste des membres de la Société.

Jerzy Michalski, *Z Dziejów Twa Przyjaciół Nauk*, Warszawa 1953, p. 293, mentionne Klewański, vers 1830, parmi les collaborateurs de la Société.

(2) Le souvenir de cette ancienne résidence se perpétue jusqu'à nos jours grâce à la riche bibliothèque réunie jadis par les Czartoryski dans leur château et destinée par eux à l'école qu'ils y avaient fondée. Transportée d'abord à Równe, puis à Cracovie, elle fut incorporée, selon le contenu des volumes, à la Bibliothèque des Jagellons et à la Bibliothèque Pédagogique de Cracovie.

(3) Cf. la biographie du prince A.K. Czartoryski par Helena Wanickówna dans : *Czartoryscy — 36 żywotów*, Kraków 1938, p. 97.

(4) Avant que le legs du vieux prince, daté du 12 novembre 1807, n'ait à peu près réglé les affaires, Klewański a dû maintes fois réclamer son argent par l'intermédiaire de ses amis (M. d'Aragon, Chillet, Mme Sołtyk). Sa correspondance (dès 1784) contient de nombreuses mentions de ses soucis matériels, et sa tante, la princesse Lubomirska, parle même des dettes à payer (15 mai 1805) : « M. d'Aragon me dit que vous avez des dettes. Vous vous êtes trouvés au milieu d'affreux bouleversements, de manière que ces dettes ne veulent pas dire que vous les ayez faites par inconduite. Informez-moi de ce qui en est et combien vous devez ». - Chillet (13 février 1809) parle encore de « la pénible situation » dans laquelle s'était trouvé Klewański « pour le non-paiement de sa pension arriérée ».

(5) Il semble que le prince, son père, le destinait à l'Eglise : quatre lettres écrites de Varsovie par Mlle Filleul au cours de 1785 traitent le destinataire de « Mon cher abbé » ; Chillet (20 décembre 1783) recommande à son ancien élève l'étude du latin, ajoutant : « Ce serait dommage de négliger une langue si nécessaire à l'état que vous vous proposez d'embrasser ».

(6) Dans sa lettre à Klewański (20 décembre 1783), Chillet le nomme plaisamment « destructeur de plumes ».

(7) Hipolit Blotnicki (1792-1886) et Karol Sienkiewicz (1793-1860), deux fidèles collaborateurs du prince Czartoryski, attachés à cette famille princière dès leur jeunesse. Ils ont accompagné les Czartoryski en exil en 1831 : Sienkiewicz s'est rendu à Londres avec le prince, Blotnicki à Paris avec la princesse. Parmi les nombreux renseignements sur ces personnages, cf. a) Marcell Handelsman, *Adam Czartoryski*, Warszawa 1950, I, 293 et II, 164. — b) L'étude du prof. Stanisław Wędkiewicz (*Victor Hugo et la Pologne*, Bulletin du Centre Polonais de Recherches Scientifiques de Paris, N° 11, 1953, p. 76-90), qui s'occupe de Hipolit Blotnicki et Karol Sienkiewicz comme premiers traducteurs d'*Hernani* (1830).

Voir aussi : c) Lubomir Gadon, *Emigracja polska po roku 1831*, Kraków 1902. — Je cite les lettres de Klewański écrites en polonais dans ma traduction française.

(8) Nous sommes suffisamment renseignés sur ce personnage par la lettre du 30 septembre 1811 adressée à Klewański par Chillet : « à présent vous me permettrez de vous parler d'un M. Orłowski dont vous avez à vous plaindre et de vous faire observer qu'ils sont deux frères employés à la cour du Prince père, parce que je crois que vous confondez l'un avec l'autre. L'un, qui s'appelle Népomucène, chargé de toutes les affaires du prince, n'a jamais été militaire » (— c'est probablement l'auteur de la lettre à Klewański en question —) « et l'autre se nomme Roch, ancien major dont l'unique fonction est celle de courtisan. Comme je pense que c'est le même qui s'est contenté de faire ses premières armes au Corps des Cadets, et qu'il est de mon devoir de soutenir la réputation de ceux qui en ont fait partie, j'ai cru devoir vous les faire connaître pour vous mettre à même de rendre justice à l'intégrité de l'un des membres de cet ancien Corps ».

(9) Ces lettres parlent, entre autres, d'une importante bibliothèque qu'aurait laissée le défunt : elle se composait de quelques milliers de volumes et renfermait de précieux ouvrages de littérature et d'histoire ; c'est ce que nous apprend la lettre de Władysław Smoleński du 11 février 1843 qui ajoute que les demoiselles Subervie pensaient la vendre. Mais cette affirmation contredit le texte de la lettre où l'avocat Decamp, le 3 mars 1843, apprend au prince Czartoryski qu'il n'a rien trouvé dans les papiers du défunt qui lui fût destiné ; que, d'autre part, Klewański a légué aux demoiselles Subervie sa « bibliothèque de peu de valeur et incomplète qui était tout ce qui lui appartenait en ce monde, à part les 10.000 ducats, montant d'une obligation dont il n'a jamais réclamé le capital... ».

(10) La lettre, dans laquelle Czartoryski invitait Klewański à Paris où il souhaitait le présenter à son épouse, s'est conservée (comme unique lettre du prince) dans le recueil mss. 849. Elle est datée le 4 Janvier 1841.

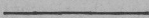
(11) Pour des données supplémentaires concernant le caractère de Klewański, voir l'Appendice où je cite quelques témoignages de ses correspondants.

(12) La Constitution du 3 Mai 1791 assurait, en effet, la succession de la couronne de Pologne à l'Electeur de Saxe, Frédéric-Auguste (1750-1827), éventuellement à sa fille Marie-Auguste-Népomucène, déclarée dans le texte de la Constitution « Infante de Pologne ».

(13) On trouve, dans le dossier « Lettres et papiers » (mss. 849) plusieurs feuilles qui semblent avoir constitué le début d'un deuxième cahier de l'anthologie littéraire transcrite au temps de sa jeunesse. Une feuille blanche porte l'inscription « II cahier »; viennent ensuite: de Voltaire - *Le Pauvre Diable, la Vanité ou le Russe à Paris*, un fragment de *Tancrede*; et « quelques pièces détachées de divers auteurs ».

(14) A propos de cette boutade, on consultera l'étude de Franciszek Bielak, *Motywy Delille' a w Panu Tadeuszu (Przegląd Powszechny, 1932, t. 194, p. 90-102)*.

(15) Cette mention inexacte se rapporte très probablement au premier des quatre *Voyages* de Mme Hoffman: *Opisy niektórych okolic Polski*; il a pour point de départ Varsovie et mène jusqu'à Janowiec et Czarnolas, patrie du poète Jean Kochanowski. Or, c'est en visitant le parc de Janowiec que Mme Hoffman avait aperçu au loin Puławy. Cet endroit, lié aux souvenirs des Czartoryski, a dû frapper l'attention de Klewański — ainsi l'a-t-il retenu comme terme du voyage. Comme d'ailleurs trois voyages du recueil de Mme Hoffman s'intitulent *Przejażdżki*, Klewański, altérant ce mot qui lui était sans doute peu familier, reconstitue le titre de l'ouvrage d'une façon assez bizarre: *Podróżką z Warszawy do Puław*. Quant au caractère du récit en question, il est tout à fait conforme à l'appréciation qu'en donne Klewański.



APPENDICE

I. NOTES BIOGRAPHIQUES

1. ENTRE PARENTS ET AMIS

Il semble hors de doute que Klewański était le fils du prince Adam Kazimierz Czartoryski (1734-1823). Né en 1763, à l'époque qui suivait de près le mariage du prince avec Isabellé Fleming (1761), l'enfant illégitime fut probablement élevé à la cour de la princesse Elisabeth Lubomirska, sœur de Czartoryski, fort attachée à son frère et beaucoup moins à sa belle-sœur. Ces deux personnages « le prince » et « la princesse » reviennent souvent dans les lettres de Chillet (« ci-devant capitaine au Corps royal des Cadets de Pologne », professeur de français) à Klewański. On peut croire que Czartoryski, du temps de sa jeunesse, portait à son fils un assez vif intérêt. Le 26 mars 1785, Chillet rend compte à son ancien élève d'une visite du prince : « Il m'a parlé de vous, m'a demandé si je recevais souvent de vos nouvelles ; je lui ai répondu que vous me donniez tous les mois les preuves de votre amitié ; il m'a assuré que vous m'étiez extrêmement attaché et reconnaissait que cela lui faisait beaucoup de plaisir ». On doit rappeler par ailleurs l'entrevue du prince avec Klewański et Niemcewicz à Vienne, aux environs de 1783. Il est probable que Klewański a été en quelque sorte confié à Niemcewicz avec qui il était logé à Vienne, l'écrivain étant plus âgé et peut-être plus versé dans le monde. Il semble que ce fut là pourtant la dernière entrevue du père et du fils. L'obstination à tenir Klewański loin de la Pologne ira désormais, chez le prince, de pair avec un ressentiment dont il est plusieurs fois question dans les lettres de Chillet. La princesse Lubomirska, pour sa part, reproche aussi à Klewański « un manque d'ouverture et de confiance absolue », pourtant c'est le prince qui se montre hautain et inaccessible, ce qui pouvait difficilement engager à la confiance et aux effusions le jeune homme. Cette mystérieuse « offense » de Czartoryski aurait-elle sa source dans le fait que Klewański s'était montré rétif à embrasser la carrière ecclésiastique, si toutefois on l'y destinait en effet ? De toute façon, les relations entre père et fils ont pris pendant ces vingt ans un tour décidément défavorable. Le 19 janvier 1806, Chillet engage Klewański à « ne point se laisser aller à la douleur », à « persévérer à montrer au Prince et à la Princesse toute son affection et toute sa reconnaissance », afin « de les engager à se souvenir de son existence et à lui fixer un sort digne d'eux et de l'éducation soignée qu'ils

lui ont fait donner ». Dans sa lettre du 6 août suivant il estime que beaucoup dépendrait d'une entrevue avec le prince :

« En vous voyant, tout serait oublié ; il n'aurait qu'un sentiment, celui de la tendresse, car il a l'âme grande, généreuse, bonne et sensible ; mais il se croit offensé, qui osera l'en désabuser ? il n'y aurait que Mme la Princesse sa sœur qui pourrait lui parler en votre faveur. Tâchez donc de l'engager à cette démarche ; elle est sensible, votre malheur la touchera, et d'ailleurs elle vous a témoigné tant de bonté et d'intérêt dans votre première jeunesse qu'elle semble réservée pour vous rendre au bonheur. »

Klewański n'ose pas ou ne veut pas s'adresser directement à son père. Le 15 mai 1805, la princesse Lubomirska lui dit avoir reçu la lettre « incluse pour mon frère » et lui promet de la remettre au prince qui « doit venir ici (à Łańcut) dans quelques jours ». Elle ajoute : « Soyez sûr que je tâcherai de vous avoir une réponse et vous l'enverrai sur le champ ». Elle-même nie d'ailleurs avoir jamais été offensée par son neveu :

« Je ne sais ce que vous voulez me dire en parlant d'une lettre que vous croyez avoir été offensante. Je n'ai aucune idée que vous m'ayez jamais fait éprouver cette impression, lorsqu'il m'arrivait d'être fâchée contre vous, c'était pour vous et non pour mon compte. Je ne vous reprochais vos défauts que dans l'espoir de vous en corriger et j'en étais fâchée parce que je les voyais en obstacle au sort que l'on vous pût procurer. »

Le 6 avril 1808, Mme Sołtyk écrit à Klewański de Paris :

« Les mauvais procédés qu'ont eu dernièrement les personnes qui entourent le Prince et se mêlent de ses affaires ne m'étonnent pas, mais il faut patienter et attendre un moment favorable pour instruire le Prince de la manière dont on se comporte avec vous. Une fois de retour (en Pologne), j'en épierai et saisirai le moment avec un sincère intérêt. »

De retour, elle tâche de rassurer Klewański (6 février 1809) que « souvent les préventions sont affaiblies ou disparaissent avec le temps ». On voit que l'histoire de l'« offense » a été de bien longue durée... Le 18 juin 1810, après avoir rencontré le prince à Nałęczów d'abord, à Puławy ensuite, Mme Sołtyk a en vain tenté de lui parler en faveur de Klewański. Elle espère par contre qu'un plénipotentiaire du prince, nommé Skowroński (« qui a eu bien des torts envers Klewański ») étant gravement malade, ces torts seront peut-être réparés.

En septembre 1811, Chillet exprime sa joie en apprenant que Klewański a reçu une lettre amicale de son « frère », le prince Constantin Czartoryski. Néanmoins, les affaires pécuniaires traînent non réglées. Le même prince se proposait, en 1817, d'aller passer l'hiver à Toulouse (lettre de Mlle Ollier, 26 janvier 1818), on dirait donc qu'il nourrissait envers Klewański des sentiments fraternels.

Le legs du prince à son fils, en date du 12 novembre 1811, a enfin réglé quelque peu la situation. A partir de ce jour, Klewański a pu, au moins du point de vue formel, se sentir rassuré.

Cependant, douze années plus tard, c'est Mlle Alice Ollier, ancienne secrétaire de Mme Sołtyk, qu'on charge de faire part à Klewański de la mort de son père ! La brave demoiselle elle-même en éprouve quelque

duy any pyjane

A. A. Niemcewicz

P. S. Dzien Xycia myjowizke daie

puszobiznawicze, ale sam dzieje paco

skow any w Taz Sabow Tragnote

na dosz pascowa.

M. Niemcewicz, maison, à Paris, le 20 mai de la
même année 1841.

Signature et post-scriptum de Niemcewicz, terminant sa lettre du 2 janvier 1841 à Klewanski avec une note manuscrite de ce dernier.

étonnement: (26 mai 1823) « Je n'ai pas cru que c'était à moi de vous annoncer la mort du Prince; je vous supposais en relations avec M. Orłowski qui est constamment à la tête des affaires... » Puis elle passe à la description des funérailles.

Sans revenir aux relations « entre frères » suffisamment mises en relief dans les lettres de Klewański à A.J. Czartoryski, constatons que — à quelques exceptions près — Klewański n'a jamais connu de la part de sa famille trop de tendresse.

Sa situation gênante semble d'autant plus équivoque qu'il a entretenu des relations amicales avec les aristocrates polonais de l'époque. Ainsi Mme Sołtyk (mère de Roman et Adam, tous deux soldats napoléoniens renommés), sa fille et son fils Roman témoignent à Klewański de l'estime et de l'intérêt. Le dossier « Lettres et papiers » (mss. 849) contient également une lettre de C. Plater. Mme Sołtyk, s'étant rendue en France pour soigner sa santé, a dû passer un certain temps à Toulouse pour avoir pu nouer les nombreuses relations qu'elle mentionne dans ses lettres à Klewański. Ce furent M. et Mme d'Aragon (M. d'Aragon a remis en 1805 une lettre de Klewański à la princesse Lubomirska à Łańcut), Mme d'Aspe, Mme de Casan, Mme de Casal, M. Siau (ou Sian), M. Carney, M. Raimond, M. Rivé. De Bagnères-de-Luchon, de Paris (où elle a séjourné pour faire recevoir son fils à l'Ecole Militaire), des bains de Toeplitz et enfin de ses biens Chlewiska en Pologne, elle adresse ou dicte à Mlle Ollier toute une série de lettres à Klewański qui semble lui avoir été fort attaché. Après la mort de sa mère (1814), Constance, mariée à un Łempicki, continue cette correspondance sur un ton amical, secondée de temps à autre par Mlle Ollier, fidèle amie de la famille.

Pourtant Klewański semble avoir trouvé de véritables amis, surtout parmi les Français. Il va sans dire que son origine illégitime ne troublait point son séjour en France, et la même remarque concerne les lettres que lui écrivait de Varsovie son ancien professeur de français et peut-être même son tuteur, M. Chillet. Fixé à Varsovie en 1765, professeur à l'Ecole des Cadets et propriétaire d'une pension pour les fils des familles aristocratiques, il finit par s'attacher à la Pologne. Il écrivait, le 13 février 1809, à Klewański : « Puisse cette brave nation que je regarde, après 43 ans de séjour à Varsovie, comme ma patrie adoptive, recouvrer son ancienne splendeur ! ». S'étant acheté un jardin, il se contentait de le cultiver avec sa tante, Mlle Filleul, également correspondante et amie de Klewański. Ils habitaient alors « rue de Leszno n° 682 ».

Ces braves gens étaient attachés à Klewański comme à leur enfant. Que d'inquiétudes lorsque, parti de Rome pour la France, il a cessé de leur écrire ! Au bout de dix-huit ans, à sa première lettre, au lieu de se fâcher contre l'ingrat, que de tendresse et de joie !

On prend également plaisir à parcourir les lettres des autres amis français adressées à Klewański (dossier 849). Elles proviennent de trois personnages, tous les trois sinon Toulousains, du moins connus par Klewański à Toulouse. Deux d'entre eux ont daté leurs lettres : de Genève, 10 janvier 1793 — une lettre, signée de manière indéchiffable ; des bords des Hautes-Pyrénées, deux lettres sans signature, datées du 13 décembre 1798 et du 23 mars 1799 ; du troisième ami, Klewański n'a conservé que trois fragments de lettres, sans aucune date ni signature. Il résulte du contenu que le correspondant en question séjournait également à Toulouse, mais faisait parvenir ses lettres, avec des livres, des journaux etc., par un commissionnaire. Elles ont été certainement écrites après 1799, mais peut-être bien plus tard, comme on le verra par la suite. Les trois corres-

pondants sont d'une humeur enjouée, souvent même caustique. La lettre de Genève ne manque pas d'esprit, en dépit de son pessimisme. Ces lettres à sujets littéraires, érudits ou politiques, sont de celles que s'écrivent entre eux des gens égaux. Le Toulousain de la ville d'eaux le prend sur un ton quelque peu paternel avec Klewański. Tous les trois lui témoignent du respect et un véritable attachement.

2. NÉ SOUS UNE MAUVAISE ÉTOILE

Les lettres du dossier mss. 849 achèvent le portrait de Klewański que l'on a pu esquisser d'après sa correspondance avec le prince A.J. Czartoryski. Commençons par la lettre de la princesse Lubomirska, sa tante. Elle a joué un rôle considérable dans l'éducation de Klewański et devait même avoir de l'attachement pour lui ; en s'adressant à un homme de quarante ans, elle continue à l'appeler « mon enfant ». Son jugement d'ailleurs ne peut pas obtenir notre plein crédit : voici ce que, dès 1786, le brave Chillet mandait à Klewański, séjournant à Rome, au sujet de cette grande dame (19 mars 1786) :

« Je suis fâché que vous n'ayez point été du voyage de Naples avec Madame la Princesse... Je reconnais bien là les grands, un jour ils pensent d'une façon et le suivant détruit tout... Je suis curieux de savoir ce qu'il en sera à votre égard et si elle effectuera à son retour de Naples ce qu'elle s'est proposée et si elle vous ramènera en Pologne ou si elle vous enverra à Paris. »

Nous ne sommes pas étonnés par conséquent de lire dans la lettre de sa tante une liste des défauts du jeune Klewański, défauts qui d'ailleurs ne laissent pas d'éveiller notre sympathie... :

Lańcut, le 15 mai 1805. — « Monsieur d'Aragon m'a remis votre lettre, mon cher enfant [...]. Je ne sais ce que vous voulez me dire en parlant d'une lettre que vous croyez avoir été offensante... Vos défauts étaient la paresse, un manque d'ouverture et de confiance absolue, et une habitude de vivre dans les espaces imaginaires et un vague qui ne conduit à rien. Voilà ce que je vous reprochais par intérêt pour vous. Mais j'ai toujours rendu justice à votre cœur et à votre esprit. »

Voici maintenant, au sujet du caractère de Klewański, une appréciation plus favorable. C'est Chillet qui parle (19 janvier 1806) :

« J'ai lu et relu vos lettres, Monsieur, avec tout l'intérêt que vous m'avez toujours inspiré, et chaque fois mon cœur était navré de vous voir si cruellement persécuté par le sort. Je sens combien votre malheur est grand d'après l'extrême sensibilité du caractère dont vous êtes doué [...]. Qu'avez-vous à vous reprocher ? N'avez-vous pas rempli vos devoirs ? N'avez-vous pas été sensible, reconnaissant et affectueux ? Que pouviez-vous de plus ? Vous avez donc rempli la tâche que la Nature vous a imposée ; après vous être dignement acquitté de ce devoir sacré, que toute âme bien née sait apprécier, tant pis pour ceux qui méconnaissent le leur ou qui se laissent conduire par leurs alentours au lieu de n'écouter que leur conscience et leur tendresse. Fort de la vôtre, ne vous laissez donc point aller à la douleur... Trop de délicatesse pourrait vous être nuisible... »

Dans ces circonstances, le brave homme croit devoir donner à Klewański un conseil pratique qui revêt pour nous une singulière éloquence :

« Il serait à propos, après que les choses seront arrangées d'une manière solide, que vous vous fissiez délivrer votre extrait baptismal, soit que vous résidiez en pays étranger, soit que vous reveniez dans votre patrie, dans les deux cas, c'est une pièce du plus grand intérêt en cas de chicane. »

Chillet revient au caractère de son ancien élève dans une autre lettre (8 août 1806) :

« Vos lettres m'auraient fait le plaisir le plus sensible sans de certains articles qui me peinent au-delà de toute expression ; oui, cher ami, je ne puis vous voir continuellement en proie au chagrin et à la douleur. Tout en rendant justice à la validité de vos raisons, je ne puis m'empêcher de blâmer votre trop grande sensibilité [...], je voudrais vous voir plus philosophe, car enfin, passerez-vous le reste de votre vie à déplorer votre sort, en deviendra-t-il meilleur à force de vous tourmenter ? N'est-ce pas assez d'y avoir consacré vos plus beaux jours ? Cessez donc d'être votre ennemi. »

En exhortant Klewański afin qu'il persuade Mme Lubomirska d'arranger les choses entre lui et son père, Chillet fait une fois de plus une allusion très nette à l'origine de son ancien élève. « Au reste — dit-il — de quoi n'est-on pas capable lorsqu'il s'agit de recouvrer la tendresse d'un père et la paix de son cœur ? » Puis, un appel au courage de Klewański : « Trêves d'idées noires, je ne puis vous y voir livré, il faut chercher au contraire toutes les occasions de pouvoir égayer votre mélancolie »

Tout bien considéré, rien d'étonnant que le solitaire de Toulouse ait fini par croire à sa mauvaise étoile. En voici le témoignage dans une lettre de Mme Soltik (14 septembre 1810) : « Quand vous me disiez, Monsieur, à Toulouse, que vous aviez toujours éprouvé une fatalité pour les choses qui intéressaient votre bonheur et votre tranquillité, j'espérais que cette mauvaise étoile ne pourrait pas vous atteindre jusqu'ici... »

Rien d'étonnant, non plus, qu'un de ses amis français (fragment de lettre sans date ni signature) parle du « caractère irascible » de Klewański...

3. L'EXPATRIÉ

Ce fut sans doute une grande joie pour le jeune homme que de partir à l'étranger, ses études achevées. Son père couvrait les frais du voyage. Klewański, âgé de vingt ans, mit tout son enthousiasme à explorer Vienne, première étape de son itinéraire. En jeune lettré, il entreprit même de tenir un journal qui cependant ne nous est pas parvenu. Voici à ce propos le fragment d'une lettre que lui avait écrit Chillet (20 décembre 1783) :

« Quoique Vienne vous présente des choses aussi belles qu'destructives, n'allez pas croire que c'est une merveille et que toutes les beautés s'y trouvent enfermées et que d'autres capitales n'offriront plus rien à votre avide curiosité, j'espère bien que notre bonne ville de Paris aura aussi le don de vous plaire et que vous lui accorderez une place non moins favorable dans votre journal. »

Au printemps de 1784, Klewański quitte Vienne pour se rendre à Rome. Cependant, il ne s'y plaît pas trop, aussi en 1785 le prince songe-t-il à l'envoyer à Paris. Chillet (26 mars 1785) :

« J'oubliais de vous dire que le Prince [...] m'a fait l'honneur de venir chez moi ; il m'a parlé de vous [...]. Il m'a dit aussi que vous ne paraissiez pas beaucoup vous plaire à Rome et que l'année prochaine il vous enverrait à Paris. »

Intéressé par les monuments de Rome, Klewański visite aussi d'autres sites d'Italie : C. Plater, lui écrivant de Florence le 6 mai 1786, parle de Livourne, Pise, Lucques et Florence comme villes bien connues de lui. Pourtant peu à peu l'ennui commence à gagner le jeune voyageur au milieu de tous les enchantements de la ville éternelle. Le 12 août 1785, Chillet lui annonce le départ de la princesse Lubomirska : elle pense quitter la Pologne pour deux ans, mais « on prétend que nous la perdons pour toujours et qu'après son voyage elle se fixera à Vienne ». D'ailleurs « vous aurez bientôt le plaisir de la voir, car il est bien décidé qu'elle va à Rome. Profitez, mon ami, de cette circonstance favorable pour vous tirer de cet endroit puisque vous vous y ennuyez, elle ne vous sera pas contraire, car elle voulait que le Prince vous envoyât à Paris. Courtisez-la... »

Klewański se fait une joie du voyage projeté à Naples avec sa tante en décembre 1785. Mais la grande dame se révèle capricieuse, et son neveu n'est pas du voyage ; en mars 1786, il est toujours à Rome ; en mars 1787, juste un an plus tard, le voilà parti avec Mme Lubomirska pour la France. Dès ce moment, ses amis de Varsovie cessent de recevoir de ses nouvelles.

Amie de Mme de Lamballe et cousine de Rosalie Lubomirska (guillotinée en 1793), la princesse sa tante était logée au Palais-Royal et pouvait faire voir à son jeune protégé toutes les merveilles de ce Paris de l'ancien régime. Mais l'intermède n'a pas été de longue durée. La fière aristocrate quitta la France à la veille de la Révolution et abandonna son neveu « au milieu d'affreux bouleversements » (sa lettre du 15 mai 1805). Fixé à Toulouse, il s'y trouvait bien, — pourtant voilà plus de vingt ans qu'il avait quitté la Pologne !

De son retour dans la patrie, il avait été question dès 1786 (lettre de Chillet du 19 mars 1786). Le 22 juin 1807, Mme Sołtyk, de Luchon, revenait à ce sujet : « Avec le plus grand plaisir je vous verrai prendre la résolution de revenir dans votre pays et [...] cela sera une vraie satisfaction pour nous de vous avoir pour compagnon de voyage ». Le 4 juillet 1807, cette affaire est toujours sur le tapis : « Je vous prie de croire que si vous prenez la résolution de revenir avec moi à Varsovie, vous me ferez le plus grand plaisir » et « j'attends ce que vous me direz sur votre retour dans votre patrie ». Le même projet revient dans la lettre du 21 juillet 1807. Le 21 février 1808 : « Je n'oublierai jamais que vos plus ardents vœux sont de vous retrouver parmi nous ». Rentrée en Pologne, le 26 septembre 1811, elle reconnaît : « votre séjour à Toulouse aura plus d'inconvénients de jour en jour [...] voilà pourquoi je désirerais contribuer à votre retour dans le pays » ; elle promet à Klewański de s'employer à lui « obtenir cette permission », son époux fera de son mieux pour lui trouver un emploi convenable « à utiliser ses talents ». Il s'agissait donc non seulement de revenir en Pologne, mais de devenir indépendant, de gagner son pain en se rendant utile.

Pourtant il n'est pas aussi facile de revenir que de partir. La chose paraît avoir été négativement tranchée dès 1809, puisque Chillet écrit, le 13 février de cette année : « Il est fâcheux que les convenances exigent

un sacrifice de votre part et que vous ne puissiez suivre le penchant naturel que vous auriez à revenir dans votre patrie et de vous fixer à Varsovie ».

En 1812, il ne s'agit plus de revenir en Pologne, mais du moins de s'en rapprocher. Cela même a été interdit à Klewański : le 11 mai 1812, Mme Sołtyk lui dit prendre « une part sincère au refus qui lui a été fait pour un changement de domicile qui vous aurait rapproché de nos contrées, à cause de la sensation pénible que vous en avez éprouvé », mais elle est convaincue que « tout changement dans les circonstances présentes n'est pas un bien ». (Par une lettre de Chillet, nous savons que Klewański aurait du moins voulu changer Toulouse pour Rome). Les exhortations à « prendre patience » et « rester où il est » se lisent encore sous la plume de Mme Sołtyk (19 octobre 1812) ; mère de deux soldats, elle considérait d'un œil inquiet l'orage d'une prochaine guerre et en était toute pénétrée. Pourtant, au même moment et pour la même raison, Klewański aurait pu désirer se rapprocher des siens... Après la mort de Mme Sołtyk (18 juin 1814), voici ce que lui écrivait Mlle Ollier (5 novembre 1814) :

« Vous avez perdu, Monsieur, une amie bien sincère, s'il n'avait tenu qu'à elle, il y a longtemps que vous seriez rendu à votre patrie à laquelle elle disait toujours que vous rendriez un jour des services essentiels ».

4. LA VENUS DE LUCHON

On chercherait en vain dans la correspondance de Klewański quelque trace d'attachement plus ou moins sérieux à une femme : le caractère même du solitaire de Toulouse, le genre de ses préoccupations — sans parler des mentions qui permettent de deviner en lui un homme qu'on destinait à l'église — tout semble exclure une liaison durable dans sa vie. Toutefois, une des deux lettres (13 décembre 1798 et 23 mars 1799) que lui a adressées un auteur anonyme, Toulousain séjournant (peut-être pour des raisons de santé) à Cambo (Basses-Pyrénées) évoque son attachement à « une belle veuve » dont le nom est difficile à déchiffrer (Mme du Travet?), « charmante Bordelaise », « Vénus de Luchon », connue probablement pendant un séjour aux eaux et qui a manqué de faire de Klewański un poète lyrique... Il ne semble pas pourtant que l'affaire ait bouleversé outre mesure la vie paisible de l'émigré polonais. Voici les principaux passages de la lettre du 13 décembre 1798 :

« Vous avez, dites-vous, Monsieur, regretté bien des fois dans votre vie de n'être pas poète. Si j'avais douté de la vérité du précepte que Boileau nous donne dans son *Art Poétique*, votre aveu suffirait pour m'en convaincre. Ce législateur du Parnasse français a bien raison de dire que c'est en vain qu'on tenterait de devenir poète, lorsque la nature nous en a refusé le talent [...].

« Comme toutes les femmes aimables, célèbres par le nom de leurs amants, elle (« la charmante Bordelaise ») aurait été chantée en vers dignes d'elle. Bien au contraire de ce que vous dites en plaisantant, le lecteur, l'imprimeur, le libraire, auraient favorablement accueilli vos productions. Les vers qui partent du cœur sont toujours les meilleurs. J'aurais le plaisir de me féliciter d'avoir contribué à développer en vous le talent. Ce n'aurait pas été la première fois que les petites causes auraient produit de grands événements. Il est malheureux que tout ceci ne soit qu'une agréable chimère, et qu'il faille en revenir à nos regrets superflus. Cependant il faut que je vous avoue que malgré tous les efforts que vous me dites avoir inutilement faits pour Madame du Travet

(pour faire des vers, s'entend), je suis quelquefois tenté de croire que les Muses ne seront pas toujours sourdes à votre voix. Peut-être même qu'à l'heure où je vous écris vous avez déjà immortalisé la Vénus de Luchon. Quoi qu'il en soit, j'espère voir quelque jour quelque production de votre verve. L'exemple du marquis de La Fare me rassure ; si un regard de (nom illisible) suffit pour le rendre poète à l'âge de soixante ans, je puis bien croire que votre verve n'attend pour s'enflammer qu'un objet digne d'elle. Quelque aimable, quelque séduisante que soit Mme du Travet, ce n'est peut-être pas celle qui doit réveiller en vous le talent de la poésie. Une nouvelle (nom illisible de la personne qui a inspiré La Fare) paraîtra tôt ou tard, qui produira sur vous un effet que malgré tous les charmes, n'a pu produire la belle veuve à qui peut-être aussi le temps seul a manqué. Je me plais à croire encore, et pour vous et pour moi, que vous n'aurez pas à attendre aussi longtemps que le marquis de La Fare, car à vous dire vrai je crois qu'il y a plus de gloire que de plaisir pour un homme de soixante ans de toucher le cœur d'une jeune femme. N'obtenir qu'à cet âge la faveur d'Apollon et de l'amour, n'est-ce pas, comme on dit, n'avoir du pain que lorsqu'on n'a plus de dents ! Si Voltaire, Anacréon, La Fare é'aient aimables à quatre-vingts ans, ils l'étaient sans doute bien davantage à vingt-cinq.»

5. L'ÉRUDIT ET LE LETTRÉ

Dans son unique lettre (conservée au dossier 849), la princesse Lubomirska avait entre autres reproché à Klewański, sa paresse. A moins que la princesse n'ait attribué à ce terme un sens particulier, son reproche ne semble pas fondé. Les notes conservées de Klewański nous le montrent au contraire comme un travailleur appliqué ; on dirait même qu'il s'est donné trop de peine pour certains travaux, telles ses annotations aux listes nominatives des pairs de France, ses registres des dates de fondation des universités européennes, ou encore ses remarques sur les écrivains les plus illustres de l'antiquité, etc... Tous ces travaux, y compris son « Anthologie littéraire » (« Wypisy ») conservée à la Bibliothèque Czartoryski, nous le montrent comme un intellectuel patient et consciencieux, d'une rare assiduité et d'une grande érudition.

Klewański ne manqua pas de développer une activité littéraire. Les brouillons des trois rapports (dont un seul est daté : Toulouse, 31 juillet 1802) écrits par lui pour l'Athénée de Toulouse, sont à eux seuls un exemple pratique du conseil de Boileau, auteur vénéré par notre Polonais : « vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage »... A force de ratures, de corrections, de suppléments, ces pages érudites sont devenues presque illisibles.

On sait qu'il a porté un intérêt spécial à la littérature antique. Or, son ami de Genève lui envoie le fragment d'une ode d'Horace dans la traduction de Cerutti (10 janvier 1793), pour mettre en valeur son actualité :

« Voici quelques vers d'Horace traduits par M. Cerutti qui peignent fort bien les malheurs dans lesquels nous vivons. Comme je les crois rares, je vais vous en transcrire la première page : ces vers quoique faits il y a trois mille ans (*sic*), s'appliquent fort bien au temps présent. [...] Je n'en transcris pas davantage ; si vous ne pouvez avoir la brochure de Cerutti, intitulée *Traduction de trois odes d'Horace* (1), je vous l'enverrai si vous la désirez. »

(1) *La Traduction libre ou plutôt imitation de trois Odes d'Horace applicable au temps présent* de Joseph Cerutti (1738-1792), plaquette de 42 pages. parut à Paris en 1789 (B.N. : Yc 10135).

Les traductions attiraient en général l'intérêt de Klewański, qui, connaissant bien l'italien, était considéré comme une autorité dans ce domaine par son correspondant toulousain, traducteur occasionnel d'Algarotti ; voici quelques passages de sa lettre (sans date ni signature ; mss.849) :

« ... pour vous donner une idée de mes progrès, je vous dirai que j'ai traduit sans autre dictionnaire que celui de la grammaire les trois premières pages du *Congresso di Citera*. (2). Si vous voulez me croire, vous porterez la complaisance jusqu'à traduire plusieurs pages, et j'aurai recours à votre traduction dans les grandes occasions. Que dites-vous de mon expédient ? Vous voilà maître en langue malgré vous. »

Klewański échangeait souvent avec ses amis les publications récentes, journaux et autres curiosités érudites. La lettre (datée du 23 mars 1799) du Toulousain séjournant aux bains des Basses-Pyrénées nous apprend qu'il portait également de l'intérêt aux problèmes linguistiques : « Vous me demandez, Monsieur l'étymologie du nom de lieu que j'habite », lui dit son correspondant qui s'engage dans des divagations érudites au sujet du nom de lieu : « Cambo », sans oublier de citer le glossaire de Du Cange.

**

On connaît les idées littéraires de Klewański par le choix de textes copiés de sa main (« Wypisy ») et par plusieurs de ses lettres à H. Biotnicki. Les lettres de Constance Lempicka (née Soltyk) non datées, mais postérieures à la mort de sa mère survenue en 1814, apportent à ce propos quelques données supplémentaires. Admiratrice de la littérature française classique (Mme de Sévigné, La Fontaine), elle trouve cependant à son goût les romans de Walter Scott et conseille à Klewański de les lire. Le même point de vue modéré revient dans sa lettre, remerciant Klewański de l'envoi de la *Minerve* (organe libéral sous la Restauration) :

« Vous avez bien raison, j'aime mille fois mieux un volume de nos vieilleries à tout un fatras nouveau, mais il est amusant de se remettre un peu au courant. Cependant il y a des exceptions à ce que je viens de dire et j'ai lu avec un vrai plaisir le premier volume des *Œuvres complètes* de Mme de Staël dont la notice de Mme N. de Saussure occupe la plus grande partie. Il me semble avoir entendu dire que cette dame avait déjà fait paraître un de ses écrits et je cherche inutilement à m'en rappeler le titre. Vous savez sûrement si je me trompe. »

Notons encore le post-scriptum intéressant d'une autre lettre de Mme Lempicka qui laisse croire au talent critique de Klewański lui-même : « L'article sur *Leyba et Siora* (ouvrage de Niemcewicz) dans la *Revue Encyclopédique*, février ou janvier 1823, est-il de vous ? Cependant ce n'est pas votre style ».

Ce qui, par contre, semble nouveau dans le dossier 849, ce sont les documents qui illustrent le goût de Klewański pour le théâtre, et ceci d'une part pour le spectacle même et les acteurs, de l'autre pour les pièces de théâtre imprimées qu'il lit, analyse et commente.

(2) Le *Congresso di Citera* de Francesco Algarotti (1712-1764), a été publié à Naples en 1745 ; la traduction française (*Le Congrès de Cythère*) a eu cinq éditions (1777, 1785, 1786, 1789 et 1815).

Parmi ses correspondants, certains font allusion au goût de Klewański pour le spectacle, d'autres se souviennent des soirées passées ensemble au théâtre, d'autres encore (le Toulousain de Cambo) lui envie le plaisir de pouvoir applaudir à Toulouse des acteurs venus de Paris.

Les quelques fragments de lettres que nous allons reproduire maintenant nous renseignent amplement à ce sujet. Il s'agit en premier lieu du théâtre de la fin du XVIII^{me} siècle : on discute sur Picard et Fabre d'Eglantine, fort détesté par Klewański, entre autres probablement pour son activité politique, et que l'auteur des lettres défend. Inutile d'ajouter que Boileau et Molière se trouvent, dans cette discussion, cités comme de véritables oracles.

Voici quelques passages des lettres (sans date ni signature), écrites probablement à Toulouse et envoyées à Klewański par un commissionnaire :

« J'ai reçu et lu vos deux ouvrages nouveaux, je dis « vos » parce que vous les avez achetés. Dieu vous préserve de les avoir faits, vous aurez raison de dire que la littérature ne fournit plus. *O tempora, o mores!* Quant à votre comédie, malgré la crème au bain-marie et café de moka, elle m'a paru souverainement dégoûtante. Quel style! quelle poésie! quels caractères! quelle charpente! il fallait que l'auteur fût bien pressé pour écrire avec cette prestesse [...]. Ne vous effarouchez pas de ces impressions. Si vous avez lu cette misérable pièce, elles ne vous doivent pas être étrangères. Je ne sais si vous serez de mon avis, mais je suis bien convaincu que l'ouvrage n'est pas de Fabre d'Eglantine qui n'a pas toujours un style bien épuré, mais qui est peut-être unique dans la construction de ses pièces, et qui, d'ailleurs, saisit assez bien certains caractères; il connaît au reste parfaitement l'effet théâtral, ce qui fait que ses pièces gagnent ordinairement à la représentation, mais je doute que celle-ci ait cet avantage. »

« ... Encore une pièce de Picard; en vérité son théâtre sera plus considérable que celui de Molière, mais s'il continue à en faire comme celle-ci et l'*Entrée dans le monde*, ce théâtre sera le contraire de la cassette d'Harpagon qui était grande par ce qu'elle contenait. Sans vous parler de mille défauts de cette pièce (*l'Entrée dans le monde*), je ne peux m'empêcher de vous dire combien j'ai été révolté au rôle de ce Clermont que j'ai pris souvent pour le valet de chambre du seigneur des Savoyards, c'est cependant un ancien officier de génie qui a servi avec distinction, dont on fait un maître de mathématiques et que l'on traite partout comme un pauvre homme. »

« J'aimerais assez à voir représenter le *Collatéral* qui, du reste, n'est pas chose merveilleuse à lire, pas un caractère nouveau, mais l'ensemble de tous ces personnages comiques donne lieu à des situations nouvelles et piquantes (— suit une analyse détaillée de la pièce —) [...]. Comme vous dites très bien, il faut pardonner quelque chose en faveur de la gaieté: « tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux ».

« J'ai toujours assez aimé les *Conjectures*, le caractère du barbier me plaît infiniment [...]. J'ai lu les *Voisins*; il paraît que l'on joue cette pièce à Paris: à la bonne heure. »

« Vous êtes un méchant, car je sais que vous avez lu le *Mercurie britannique* et vous ne m'en parlez pas... Vous devez avoir le *Philinte de Molière* et l'*Intrigue épistolaire*, ayez la bonté de me le faire passer. »

« Je peux à présent vous donner de mon affaire les nouvelles les plus satisfaisantes. Sans entrer dans de plus grands détails, qu'il vous suffise de savoir que je ne crois pas tarder à gagner

mon procès, tout prend un tour des plus favorables ; on a parlé de moi dans l'antichambre du roi. Faites part de cela à la personne qui me portait autrefois de vos nouvelles et qui a paru s'intéresser si fort à ma mauvaise fortune. Vous lui ferez bien mes compliments. [...]

Salut et fraternité.»

« Je suis bien loin de blâmer votre sainte colère contre Fabre d'Eglantine. Je me garderai bien de vous dire : attaquer Chapelain, ah ! c'est un si bon homme. J'ai peine cependant à trouver une entière ressemblance entre cette pièce des *Précepteurs* et les autres ; il me semble, comme je vous le disais l'autre jour, que cet homme juge assez bien de l'effet théâtral. Cette *Intrigue épistolaire* m'en paraissait une preuve incontestable. Malgré le mauvais choix et la diffusion de ses moyens, cet ouvrage avait produit quelque effet à la représentation, je dirai même beaucoup d'effet aux yeux de bien des gens qui savent quelquefois juger. Cet avantage, et c'en est un, ne se trouve pas dans les *Précepteurs*. D'ailleurs, quelque peu correct que soit son style, je ne l'avais jamais vu s'oublier au point de dire « l'espoir de quelqu'un » pour faire entendre l'espoir qu'on doit concevoir des talents de quelqu'un : *Je ne conteste pas l'espoir de votre élève*, et une infinité d'autres tournures semblables qu'il serait trop pénible de vous rappeler. »

« ... Vous recevrez aussi ma traduction ou plutôt le commentaire de ma traduction, elle est très peu soignée, je vous la soumetts. N'allez pas avoir pour elle le même respect que les comédiens pour les œuvres posthumes de Fabre. Dites-moi si vous lisez facilement mon écriture ; si cela est, je vous conseille de faire le métier de déchiffreur. Vale. »

Il n'est pas facile de dater les lettres dont quelques passages ont été cités plus haut. Les pièces de Picard et de Fabre d'Eglantine, mentionnées dans cette correspondance, furent représentées à Paris entre 1789 et 1792, et publiées en 1790-1791 et 1792. Quant à la phrase : « on a parlé de moi dans l'antichambre du roi », si toutefois on la prend au sens propre et non comme une boutade, elle nous ferait déplacer la date des lettres après la Restauration de 1815.

6. SES OPINIONS POLITIQUES

La correspondance et les documents du dossier 849 nous offrent une image partielle des opinions politiques de Klewański. Il n'a pas admiré les bouleversements révolutionnaires, autrement comment expliquer que ses amis se soient permis dans leurs lettres, des sous-entendus sans équivoque ? Un autre point accusé encore davantage, c'est son ressentiment contre Bonaparte. Klewański lui-même nous en a laissé le témoignage dans la liste des sénateurs qu'il qualifie sans ambages : « Membres du Sénat conservateur de l'Empire Français ou Valetaille du brigand Buonaparte ».

Les lettres du Toulousain des Hautes-Pyrénées, ami de Klewański, respirent un peu le même air. Napoléon y est toujours traité de *Buonaparte* ; l'expédition d'Égypte est vue d'un œil critique, l'attitude de Bonaparte envers les Polonais fait l'objet d'une critique dictée sans doute par l'amitié à la Pologne.

Il faut rappeler ici la lettre que P.-L. Courier adressa à Klewański de Rome, c'est qu'elle n'est pas, elle non plus, bienveillante pour l'armée

On peut dire que Klewański a été, du point de vue politique, un de ces gens que rien jamais ne satisfait. Bien qu'élevé en plein ancien régime, il avait pourtant ses raisons pour lui garder rancune. Il ne serait pas exagéré de dire qu'il fut la victime des convenances, soumis durant toute sa vie aux caprices des « grands » de sa famille... « Je reconnais bien là les grands... », lui disait le brave Chillet qui pourtant n'aurait jamais songé à exciter son ancien élève contre le prince son père ou la princesse sa tante. Nous avons déjà analysé ailleurs les idées humanitaires de l'émigré de Toulouse. Sans doute, il a dû être froissé par certains excès de la Révolution. On devine chez ses correspondants (et par conséquent chez lui) une attente, un espoir qui leur permet de croire que l'ancien ordre reviendra peut-être. Voici ce que lui mande, en décembre 1798, son ami des Hautes-Pyrénées : « Ici, comme à Toulouse, on voit des faiseurs de châteaux en Espagne » qui attendent le retour des Bourbons. Evidemment, il y a de l'ironie dans cette phrase, mais pas de condamnation !

Le correspondant de Genève (10 janvier 1793) met bien en relief l'attitude à part qu'il adopte parmi les émigrés français :

« Ne recevant pas de mes nouvelles, vous imaginez sans doute, mon cher Klewański, que je suis du nombre de ces illustres qui, au-delà du Rhin, veulent mettre la France sinon à la raison, du moins à la leur ; mais je n'ai jamais senti aucune vocation à me réunir à leur cohorte ; ...je vis tranquille et attends, pour me mettre du nombre des combattants, que ma patrie soit attaquée... »

Pourtant l'émigré de Genève est loin d'approuver tout ce qui s'est passé en France au cours des dernières années. En particulier, l'emprisonnement et le procès de Louis XVI l'indignent. « Depuis que j'ai quitté Toulouse — écrit-il — il s'est passé bien des choses qui ont fait gémir les âmes justes et honnêtes [...]. La fin de ce siècle est bien triste... »

II. KLEWANSKI - TRADUCTEUR DE NIEMCEWICZ

1

L'*Épître au général Kniaziewicz* appartient à la dernière partie de l'œuvre de J.-U. Niemcewicz (1758-1841), conçue du temps de son séjour en France. Lue à une séance solennelle de la Société Littéraire Polonaise à Paris, le jour du quatrième anniversaire de l'Insurrection de Novembre, elle fut imprimée en fragments dans le périodique *Kronika Emigracji Polskiej* (1), mais, suivant le désir unanime des assistants, fut ensuite publiée à part en 1835 (2), par les soins et aux frais de l'imprimerie polonaise récemment fondée par Alexandre Jelowicki. C'est cette édition, marquée « deuxième », qui se trouve dans les bibliothèques de Cracovie. Et c'est là un texte rare : en 1909, le périodique *Lamus* a cru nécessaire de le rappeler au lecteur polonais, d'ailleurs sous le titre généralisé de *Souvenirs d'un temps écoulé*. L'index ne mentionne point le nom de l'auteur et le maigre commentaire ne renseigne guère sur l'ouvrage.

L'édition de 1835 est une brochure in-8° en carton blanc, ornée de deux couronnes de laurier et de chêne contenant à l'intérieur le nom des deux amis, émigrés polonais qui reposent côte à côte à Montmorency : le poète Niemcewicz et le général Kniaziewicz (1762-1842). Le titre du poème est disposé sur trois feuilles successives, intercalées par les effigies de l'auteur et de son ami gravées d'après les bas-reliefs de l'artiste Antoni Oleszczyński. Le vers de 13 syllabes (l'alexandrin polonais) de l'*Épître à Kniaziewicz* fait songer à celui de *Pan Tadeusz*, poème contemporain publié à Paris en 1834. L'*Épître* s'ouvre par une invocation au général qui résume en même temps le contenu de l'ouvrage. Kniaziewicz fut un ami de jeunesse et un camarade de l'auteur à l'École Militaire (Szkoła Kadetów) à Varsovie lors du règne de Stanislas-Auguste, dernier roi de Pologne. Camarades d'études, compagnons d'armes, Niemcewicz et Kniaziewicz se sont trouvés réunis par l'exil à la fin de leurs jours. Le poète s'adresse au vétéran de la Grande Armée pour se remémorer en commun leur longue vie. A l'École Militaire, ils avaient maintes fois écouté les exhortations du prince Czartoryski qui recommandait à ses élèves de servir toujours fidèlement Dieu et la Patrie. L'étape suivante, c'est le champ de bataille de Maciejowice, (10 octobre 1794), théâtre de la tragique défaite du général Kościuszko. Le chef polonais, accompagné de son aide de camp Niemcewicz, tombe aux mains des Russes et passe presque deux années en prison, tandis que, libéré plus tôt, Kniaziewicz quitte la Pologne pour continuer le combat dans les Légions d'Italie et de France. Libéré de sa prison par le tsar Paul,

Kościuszko, toujours accompagné de Niemcewicz, se rend en Amérique. Le poète, qui rend à plusieurs reprises visite au vieux Washington, a épousé une Américaine; il mène une vie idyllique, retiré du monde, se consacrant aux soins de son jardin. A la même époque, Kniaziewicz rentre en Pologne et se retire pour dix ans dans sa propriété de Zieleńce, où il veille, comme dit le poète, « au bonheur de ses paysans », tout en s'occupant d'apiculture. (3).

L'appel aux armes lancé en 1809 par Napoléon met fin à cette vie idyllique. A la suite de l'empereur, Kniaziewicz pénètre en Russie et participe à la terrible défaite de l'armée impériale. Dès lors, point de trêve dans les travaux et les souffrances des deux amis. L'horizon de la Pologne se couvre de nuages de plus en plus épais. Niemcewicz pleure dans son poème les malheurs de la patrie et flétrit l'oppression de plus en plus cruelle de l'occupant. L'insurrection de 1830, noyée dans le sang, augmente le nombre des calamités de la Pologne : le poète adresse à Dieu des reproches désespérés. Mais, calmé peu à peu, son désespoir se change en soumission au ciel et aboutit même à des accents de confiance en Dieu. Niemcewicz arrive, en effet, à se forger une espèce de philosophie qui lui fait espérer un avenir meilleur. Nous le devinons penché sur les événements, épiant de tout son cœur le souffle libérateur qui animait l'Europe de ce deuxième quart du XIX^{me} siècle : au lendemain de la révolution de juillet, et quatorze ans avant 1848, le vieux patriote présentait et présageait la liberté tant désirée dont il ne comptait toutefois plus jouir lui-même : il touchait, en écrivant son poème, à sa quatre-vingtième année...

Sous la forme d'une aimable causerie, l'*Épître à Kniaziewicz* brosse le tableau de soixante années d'histoire polonaise, auquel se trouvent étroitement liés deux noms et deux existences. Destinée aux compatriotes polonais, on aurait cru qu'elle ne pouvait intéresser que les émigrés réfugiés en France. Pourtant elle a connu, en deux ans, deux traductions en français (4) qui sont, elles aussi, des raretés bibliographiques. A Cracovie, on les trouve uniquement à la Bibliothèque Czartoryski.

2

Les deux versions françaises sont établies toutes deux suivant la II^{me} édition de l'*Épître*, celle de Jelowicki (1835). La traduction, en alexandrins rimés, de Krystyan Ostrowski (5), parue dans le périodique *Le Polonais*, traitant en français des affaires de Pologne et publié à Paris au cours des années 1833-1836 par Ladislas Plater, existe en tirage à part. Sa couverture porte la réplique en petit des deux couronnes du texte original. Les noms de Niemcewicz et de Kniaziewicz y sont remplacés par leurs initiales « N » et « K ». Par rapport aux dimensions imposantes de l'original, le frontispice est plus modeste. Le voici :

NIEMCEWICZ
au Général Kniaziewicz
ÉPITRE TRADUITE DU POLONAIS
par J.-C. Ostrowski

(extrait de la XXXIII^{me} livraison du « Polonais »
Paris - 1836.

En dépit de certaines abréviations et divergences par rapport à l'original, la traduction est fidèle et généralement réussie. Les défauts du traducteur et les variantes qu'il introduit traduisent ses dispositions personnelles par rapport à la matière traitée. Il pêche tantôt par orgueil national, en insistant sur certains détails historiques : mal satisfait du passage de l'original sur les triomphes des Polonais en Russie au XVII^{me} siècle : « Une fois encore tu vis le Kremlin renommé, ce lieu où jadis nos ancêtres mirent dans des chaînes de fer des czars orgueilleux... », il amplifie :

« Oui, cette fois encore de ton regard hautain
Tu pus avec fierté mesurer le Kremlin,
Ce Kremlin où jadis trois tzars de Moscovie
Aux pieds de Żółkiewski mendiaient la vie... »

et rappelle, de plus, dans une note, la victoire des Polonais à Kluszyn et les autres triomphes de Żółkiewski.

Une autre fois, Ostrowski modifie un jugement général de Niemcewicz pour y glisser une nuance de démagogie :

Niemcewicz : «...chacun de ces peuples conserve [...] ses lois particulières[...] Un barbare féroce n'est pas venu les renverser, il n'est pas venu exercer sur eux sa sauvage vengeance, enlever les femmes à leurs époux, arracher les enfants à leurs mères... »

Ostrowski :

« Un Russe ne vient pas, avec sa vile engeance,
Sur les faibles enfants assouvir sa vengeance... »

L'allusion discrète, presque inintelligible de Niemcewicz :

« ...Quelque part gît la colonne brisée à moitié... »

se précise chez Ostrowski :

« Vois le cirque immortel qu'un pape mutila... »

et comporte, de plus, une note expliquant qu'il s'agit du Colisée. Cédant à son optimisme et à sa soif de justice, Niemcewicz croit que : « Cet univers, triste jouet de la violence et de la rapine, ne demeurera pas toujours la pâture d'une bête cruelle et sauvage... »

Et Ostrowski, une fois de plus, de préciser :

« Les peuples décimés, dépouillés de leurs droits,
Ne seront pas toujours la pâture des rois ».

*
**

Ceci dit, revenons à l'autre traduction de l'*Eptre à Kniaziewicz*, première en date (1835) et celle qui nous intéresse ici en particulier. Sans doute produit-elle un effet plus modeste que celle de Ostrowski. D'abord elle est en prose et paraît de ce fait plus courte, étant plus resserrée. Elle est dépourvue de la couverture à couronnes et des initiales des protagonistes. Par contre, elle est au possible exacte et fidèle (6). Ces qualités sautent aux yeux dès le début du poème, puisque le titre lui-même en a été traduit non seulement sans aucune omission, mais de plus, enrichi d'explications utiles au lecteur étranger :

EPITRE
de
JULIEN-URSIN NIEMCEWICZ
gentilhomme lithuanien

castellan-sénateur du Royaume de Pologne établi par l'Empereur de Russie, secrétaire du Sénat de l'ancien duché de Varsovie, le compagnon d'armes de l'illustre général Kościuszko, poète, historien, toujours bon Polonais,

au général
Charles KNIAZIEWICZ
*Lithuanien aussi,
guerrier distingué,*

tous deux proscrits et retirés dans la Vallée de Montmorency.

Deuxième édition publiée par M. Alexandre Jelowicki, proscrit comme eux ; dédié par lui à ses compatriotes d'exil en souvenir du IV^{me} Anniversaire de la Journée du 29 Novembre 1830, jour où fut lue cette épître, à la Société littéraire Polonaise à Paris.

Traduction française

La traduction en question a été imprimée à Toulouse chez L. Dieulafoy, sans date et sans nom de traducteur. L'exemplaire conservé à la Bibliothèque Czartoryski à Cracovie est un double de l'exemplaire que possède la Bibliothèque Polonaise de Paris. Malgré sa rareté bibliographique, cette modeste brochure de 8 pages, a si bien échappé à l'attention des lecteurs qu'elle est restée non coupée jusqu'en 1957 ! Elle semble, en effet, avoir été entièrement méconnue des critiques et historiens de la littérature.

Comme nous l'avons déjà remarqué, le traducteur anonyme traite le texte de l'original avec une piété scrupuleuse. Ainsi à la page 4 (note 1) il s'excuse d'avoir sauté deux vers du poème polonais qu'il n'avait pas compris, ignorant qu'il était des travaux du jardinage. Or, Ostrowski a, lui aussi, ignoré le même distique, et sans en ressentir ou témoigner le moindre scrupule... Nous sommes à même de restituer les deux vers en question : il s'agissait, dans une description des travaux d'agriculture et de jardinage, de jeunes arbres fruitiers que Niemcewicz se donnait la joie de greffer.

« Albo też w mały pienick gałązki wybranej
Wpuszczającego oczko płonki m'odocianej... »

Cette activité, négligée par Ostrowski et incomprise des deux traducteurs, a fait l'objet de l'unique infidélité du second.

Imprimée à Toulouse sans nom de traducteur et oubliée dans la poussière des bibliothèques, la traduction en prose, plus haut présentée, de l'*Épître* de Niemcewicz, pose un problème d'histoire littéraire que je propose de résoudre en examinant la correspondance manuscrite d'Adam Klewański avec le prince Czartoryski et Julian U. Niemcewicz, correspondance conservée également à la Bibliothèque Czartoryski à Cracovie. L'*Épître à Kniaziewicz* de J.-U. Niemcewicz et sa traduction en français se trouvent en effet plusieurs fois mentionnées dans cette correspondance.

Ainsi, le 24 février 1835, Klewański mande à Czartoryski les lignes suivantes :

0852

ÉPIGRAMES

DE

JULIEN-URSIN NIEMCEWICZ, *

GENTILHOMME LITHUANIEN,

CASTELLAN-SÉNATEUR DU ROYAUME DE POLOGNE ÉTABLI PAR L'EMPEREUR
DE RUSSIE, SECRÉTAIRE DU SÉNAT DE L'ANCIEN DUCHÉ
DE VARSOVIE, LE COMPAGNON D'ARMES DE L'ILLUSTRE GÉNÉRAL KOSCIUSKO;
POÈTE, HISTORIEN, TOUJOURS BON POLONAIS,

AU GÉNÉRAL

CHARLES KNIAZIÉWICZ,

Lithuanien aussi, guerrier distingué; tous deux proscrits
et retirés dans la Vallée de Montmorency.

DEUXIÈME ÉDITION,

Publiée par M. Alexandre Delowicki,

Proscrit comme eux;

Dédié par lui à ses compagnons d'exil, en souvenir
du quatrième Anniversaire de la Journée
du 29 Novembre 1830,
jour où fut lue cette Epitre, à la Société
littéraire Polonaise, à Paris.

Traduction française.

Vallée de Montmorency, 1834.

MON ancien camarade d'étude et de guerre! mon compagnon
encore aujourd'hui! rapprochés tous les deux du moment de
l'éternel repos, puisque le sort nous envoie résider ensemble
dans cette paisible vallée, permets que je déroule à tes yeux,
dans son étendue, la carte de notre vie, du jour de notre
aurore à celui de la fin de notre séjour sur cette terre.

* Né en 1758.

...« A propos de M. Niemcewicz, veuillez, mon Prince, me faire parvenir son *Épître* au Général Kniaziewicz dont j'ai lu des extraits dans une des dernières Chroniques (7). Je l'ai lue en pleurant. La larme de Washington versée sur la destruction de la Pologne, larme que notre Chroniqueur, Poète et Héros eût voulu pouvoir recueillir dans un vase de cristal, m'a profondément ému. J'ai traduit la chose de ma simple prose française à quelques Français et ils m'ont écouté avec les mêmes sentiments qui m'animaient à la lecture... »

Il s'ensuit qu'au mois de février 1835 Klewański connaissait l'*Épître*, qu'il en avait déjà traduit quelques extraits et désirait posséder le texte entier. Sept mois plus tard, le dessein se trouve réalisé. Le 12 septembre 1835, Klewański écrit à Niemcewicz :

« Je m'en plaignais depuis longtemps et je perdais l'espoir d'obtenir de vous quelque note personnelle ou de vous rappeler nos anciennes relations, quand m'atteignit, par l'entremise de M. Sienkiewicz, le très agréable billet que vous avez daigné joindre à la lettre qu'il m'adressa. Je vous remercie de votre souvenir bienveillant. En me servant des paroles pastorales de Virgile, je voudrais vous exprimer combien votre souvenir me fut agréable...»

Et voici le passage qui nous intéresse ici tout particulièrement :

« Je dois solliciter votre pardon. Après avoir lu votre *Épître* au Général Kniaziewicz, j'ai pris la liberté (suivent deux mots latins illisibles) de manière vile et maladroite, rendre votre écrit dans ma misérable prose. J'ai forfait. Veuillez m'en excuser. Je vous envoie mon péché. Comme vous verrez, je l'ai fait imprimer. La presse a gémi. J'y songeais quand votre billet me parvint. »

Selon Klewański, le défaut le plus marquant de sa traduction est de n'avoir point su traduire deux lignes du poème :

« J'en ai omis deux vers car, maladroite en économie rurale comme en toutes choses, je ne les ai pas compris. Il aurait fallu tout omettre. J'ai abimé votre œuvre, mais vous m'en excuserez. Le désir de faire lire à quelques Français, malgré mon indolence, ne fût-ce qu'un de vos moindres ouvrages, votre esprit, vos vertus, voilà ce qui m'y a incité. Je réitère ma demande de ne pas me reprendre trop sévèrement. Ma bonne intention peut me servir d'excuse. Je l'attends de votre bienveillance. Ce sera la chétive réplique d'un excellent tableau. Je ne serai ni le premier ni le dernier à avoir commis un forfait pareil. »

Il n'y a aucun doute que les deux lettres citées plus haut se rapportent à la traduction anonyme de l'*Épître au général Kniaziewicz* dont il est question dans la présente étude. Toulouse, lieu de la publication de l'ouvrage, était comme on se rappelle la ville où Klewański résida cinquante ans — jusqu'à sa mort survenue en 1843. La traduction est en prose, comme celle dont il s'avoue l'auteur. Mais l'argument décisif, à nos yeux, c'est l'omission des deux vers concernant le jardinage. Il suffit de comparer le renvoi du texte traduit (page 4, note 1) :

« Ici mon ignorance en matière d'agriculture et de jardinage me fait omettre de traduire deux vers qui suivent, que je ne comprends pas »,

mon partage. Combien de fois, le matin, dans mon jardin ou sur la prairie, l'incarnat de l'aurore ne me vit-il pas faisant jouer mes brouettes, émottant la terre, ou, armé d'une faux, coupant l'herbe mouillée par une fraîche rosée (1)! Quel plaisir! Ah! quelles douceurs nous procurent la vie des champs et les travaux de l'agriculture, loin des ennuis du monde, des cruautés des tyrans et des folies des peuples! L'inquiétude, l'orgueil, le désir cupide des richesses, ne troublent point là le repos: ils ne brisent point les songes légers. Se consolant dans l'idée d'un meilleur avenir, l'homme ne se récrie pas contre les cuisans soucis qu'il a dans cette vie. Telle fut la vie que je menai avec ma compagne chérie, qui fut mon soutien, ma consolation, mon orgueil. J'aurais été heureux, s'il était donné à l'homme de pouvoir jamais oublier sa patrie; mais de pesans souvenirs me transportaient toujours, à travers les mers écumeuses, sur le sol de la patrie.

Dans le même temps, toi aussi, à Ziélignetzè, aux mêmes champs où le Polonais avait plongé son glaive vengeur au cou de ses tyrans, tu t'occupais, au milieu de tes abondans produits, du bonheur de tes gens, du soin à prendre de tes laborieuses abeilles (2). Ainsi, quand chacun de nous adoucissait son infortune par le travail, la voix du héros du monde arriva rapidement à nos oreilles: *Écoutez-moi, Polonais, dignes de vos aïeux. J'anéantirai sous peu l'ouvrage du plus noir des crimes; je réprimerai l'arrogance des brigands, j'abaisserai leur hauteur; je relèverai la Pologne du tombeau, je lui rendrai son existence.* Ainsi que le peuple des abeilles qui s'envole de sa ruche en troupe tourbillonnante, la jeunesse polonaise, toujours portée pour les combats, se répandit tout entière dans des corps armés; un nuage d'étendards s'éleva de nouveau dans les airs; il s'agita. L'aigle blanc étendit une fois encore ses ailes; encore une fois le Polonais trempa son glaive dans le sang de ses oppresseurs. Il livrait des combats ou prenait d'assaut des forteresses, et partout il se couvrait d'éclatans lauriers. Le tyran reconnaît qu'en dépit de ses soins pour effacer tout ce qu'il jugeait être Polonais, s'il parvient à détruire le nom de la Pologne, il n'en peut détruire le courage.

Mais de plus brillantes destinées, des champs plus larges de

(1) Ici mon ignorance en matière d'agriculture et de jardinage me fait omettre de traduire deux vers qui suivent, que je ne comprends pas.

(2) Dans le temps dont il s'agit, le général Kniaziewicz avait publié un écrit sur l'éducation des abeilles, estimé par tous les agronomes polonais.

avec le passage de la lettre du 12 septembre 1835, adressée par Klewański à Niemcewicz :

« J'en ai omis deux vers car, maladroit en économie rurale comme en toutes choses, je ne les ai pas compris... »

Bien qu'un peu maladroite, la phrase polonaise de la lettre est presque une traduction littérale de la française, plus ample et plus correcte, formant la note n° 1 de la page quatre.

Il est permis, par conséquent, d'attribuer à Adam Klewański la traduction en prose de l'*Épître à Kniaziewicz* de Niemcewicz, imprimée à Toulouse chez L. Dieulafoy, et d'en fixer la date pour 1835, un an avant la traduction en vers de Krystyan Ostrowski.

3

Cette version française de l'*Épître à Kniaziewicz* reste jusqu'à présent le seul ouvrage imprimé de Klewański que nous puissions reconnaître comme provenant sans conteste de lui. S'il existe d'autres traductions de sa main, soit manuscrites, soit imprimées, il sera bien difficile de les identifier, vu sa tendance opiniâtre à garder l'incognito. Adam Klewański se tient à l'ombre peut-être moins par modestie que par suite d'un complexe compréhensible vu les rumeurs — fort vraisemblables — concernant son origine illégitime et princière. L'exemple de la version française du poème de Niemcewicz analysée plus haut semble à ce propos fort caractéristique. Klewański traduit et publie le poème d'un homme qu'il a bien connu et beaucoup estimé. Sa traduction suit de près la publication de l'original et elle précède d'une bonne année celle d'Ostrowski. Scrupuleuse et fidèle, elle rend exactement le contenu historique du poème, plus important sans doute dans ce cas que sa forme rimée. Pourquoi alors garder un incognito rigoureux au point que, pour deviner le traducteur, il a fallu compulsier les dossiers d'une correspondance manuscrite, et encore une correspondance bien peu littéraire, composée en grande partie de lettres d'affaires ? La clef de l'énigme était cachée si soigneusement qu'il a fallu cent vingt-deux ans et le concours du hasard pour arriver à la découvrir.

Les doutes exprimés par Klewański dans sa correspondance au sujet de ses qualités de traducteur nous semblent justifiés par sa traduction de l'*Épître*. Expatrié pendant un demi-siècle, Klewański avait naturellement perdu l'usage courant du polonais. Mais à le lire en français, on dirait qu'il a été plutôt érudit et épistolier qu'homme de lettres proprement dit. La langue française qu'il a pourtant parlée couramment n'assure point de volubilité parfaite à sa traduction. Des deux versions de l'*Épître au général Kniaziewicz*, celle d'Ostrowski, en dépit de ses infidélités, est bien supérieure à celle de Klewański qui, pourtant, a traité avec une piété touchante le poème de son vieil ami.

4

Pour faire le tour du poème, il sera utile d'en examiner les passages les plus caractéristiques. La visite chez Washington y prend, bien entendu, la première place. Il n'est peut-être pas sans intérêt de rappeler ici, qu'en se rendant en Amérique et en recherchant une entrevue avec son héros

national, Niemcewicz avait suivi le chemin parcouru, dans des circonstances bien différentes et cinq ans auparavant, par l'illustre ancêtre du romantisme français. Chateaubriand, de dix ans le cadet de Niemcewicz, a fait comme on sait le même voyage, y compris la visite aux cataractes du Niagara, mais abrégeant son séjour outre-mer, il vint se battre en Europe, tout à l'inverse du poète polonais. Sa visite chez Washington a fait couler beaucoup d'encre : contestée par Joseph Bédier, mais attestée par une lettre de recommandation retrouvée dans les archives au XX^{me} siècle, elle a été d'ailleurs racontée par l'auteur d'*Atala* avec son habituelle magie d'évocation. Niemcewicz, lui, ne chercha certes point à établir le héros américain par ses futures découvertes géographiques. Il lui parla simplement de la fortune des Polonais :

« Je me souviens pourtant de ce jour (ah ! qu'il me fut cher !) où je visitai le seuil vénérable de Washington, de l'homme qui, par son courage et son âme inflexible, en donnant la sainte liberté à la nouvelle moitié du monde, laissa une reconnaissance de tous les siècles dans le cœur de ses concitoyens. Comme son air m'est encore présent ! Sa taille élevée, sa figure imposante, ses cheveux déjà blancs, son langage grave et sa voix en même temps touchante, la simplicité des premiers Romains jointe à la culture de l'expression, tout cela se voyait réuni dans ses traits. Que de fois j'écoutai (sic), transporté et silencieux, dans sa retraite du Mont-Vernon, ses doctes récits ! Il m'interrogea aussi ; et quand je lui racontai avec simplicité les cruelles calamités dues aux complots de nos tyrans, et comme la Pologne échoua dans sa brillante entreprise, une larme coula, amère, sur la joue du vieillard. O larme ! qui nous prouvais des regrets si flatteurs, que n'ai-je pu t'enfermer dans un cristal de prix ! tu nous serais un témoin glorieux, un bien douloureux souvenir, qu'un grand homme s'attendrit sur notre destruction. »

Et voici la version rimée d'Ostrowski :

« O ciel ! avec quel charme il me souvient de l'heure
Où d'un héros sans tache abondant la demeure,
Pour la première fois j'aperçus Washington,
Des antiques Romains ce dernier rejeton. (8).
Colomb trouvait un monde, — il brisa ses entraves !
Jamais je n'oublierai ses regards doux et graves,
Ses cheveux étaient blancs, son front haut et sa voix
Captivait tous les cœurs, douce et forte à la fois.
La franchise des camps, le dévouement sublime
Formaient une auréole à ce front magnanime.
Que de fois accourant, tressaillant à son nom,
J'écoutai (sic) ses récits dans le frais Montvernon ;
Et quand je lui contai par quelles sourdes trames
La Pologne est tombée entre des mains infâmes,
Ce qui nous fit déchoir du rang de nos aïeux,
J'ai vu des pleurs furtifs s'échapper de ses yeux. —
O larmes, don sacré de son âme attendrie,
Que n'ai-je pu vous rendre à ma belle patrie !
Vous diriez qu'un grand homme, effroi de ses tyrans,
Avait des pleurs pour elle et ses fils expirants. »

La variété du ton et toute la douceur de la « vie des champs » conçue à la manière des écrivains du siècle des Lumières, se font sentir dans le passage, où Niemcewicz décrit, au cours des premières années du XIX^{me} siècle, en Amérique, sa paisible vie d'homme marié :

« Depuis lors, un enclos, un champ que la moisson couvre, des arbres fruitiers, la liberté avec eux, furent mon partage : Combien de fois, le matin, dans mon jardin ou sur la prairie, l'incarnat de l'aurore ne me vit-il pas faisant jouer mes brouettes, émettant la terre, ou, armé d'une faux, coupant l'herbe mouillée par une fraîche rosée ! (9). Quel plaisir ! Ah ! quelles douceurs nous procurent la vie des champs et les travaux de l'agriculture, loin des ennuis du monde, des cruautés des tyrans et des folies des peuples ! L'inquiétude, l'orgueil, le désir cupide des richesses ne troublent point là le repos : ils ne brisent point les songes légers. Se consolant dans l'idée d'un meilleur avenir, l'homme ne se récrie pas contre les cuisants soucis qu'il a dans cette vie. Telle fut la vie que je menai avec ma compagne chérie, mon soutien, ma consolation, mon orgueil. J'aurais été heureux, s'il était donné à l'homme de pouvoir jamais oublier sa patrie... »

Après le portrait de Washington et l'entretien avec ce grand homme, après la détente lyrique de la vie agreste, c'est le souvenir tragique de la défaite de Moscou, vision alors si proche à l'imagination de tous les poètes :

« Ce commencement si glorieux, comme il eut bientôt une fin qui nous perdit tous ! Ce ne furent point la valeur, la science des chefs ; mais, ô surprise ! la cruelle conjuration de tous côtés des éléments en furie. La glace inhumaine, les tourbillons, l'air resserré, coupaient le sang et arrêtaient l'haleine de l'homme. Une déplorable mort s'avance à tout moment par degrés ; les os n'ont plus de vie ; le sang, jusqu'alors si bouillant, a cessé de circuler. Quel spectacle ! Une armée ossifiée, immobile, est debout, réunie en pelotons épais, au centre de déserts inconnus. Tout auprès, l'aspect effrayant des chevaux mis en pièces, des canons renversés, des armes brisées. Dans les ténèbres de la nuit, quand tout bruit a cessé, le sang de l'homme se montre plus rouge dans les amas de neige. Où sont ces foules de tant de nations qui ont été ici appelées ? Un million d'hommes a péri pour l'orgueil d'un seul homme. A quels sanglants désastres, à quelles dures positions, l'orgueil de ceux qui gouvernent livre les malheureuses nations ! »

Après cette scène d'expiation qui semble annoncer de loin les vers autrement sonores de Victor Hugo, écoutons encore l'épilogue du poème, le triste memento du noble vieillard, témoin de tant de gloire et de tant de calamités.

« Les peuples ont soif de liberté, son aurore déjà se montre. Mais nous, ami, au soir de nos jours, nous ne la verrons pas ; le monde se ferme déjà pour nous ; le reste de ceux que nous avons connus disparaît déjà. Où sont ces jeunes compagnons de notre enfance ? [...] Il n'en reste presque aucun, ils ont tous disparu ; à peine quelqu'un d'entre eux a-t-il atteint nos cheveux blancs. Combien sont tombés en défendant leur patrie ! celui-ci au midi de ses ans, celui-là à leur matin ; une tombe inconnue cache cet autre sur le Caucase. Ils ont disparu, les visages que nous connaissions ; c'est un autre monde, ce sont d'autres usages ; nous ne connaissons personne, personne ne nous reconnaît [...] Il est temps de partir... »

Et voici, une fois encore, la traduction en vers due à la plume d'Ostrowski, du même passage :

« Ami, voici l'aurore : où donc est le soleil ?
Nous-mêmes, déjà vieux, altérés de sommeil,
Nous ne le verrons plus, et mon cœur me l'atteste.
De nos amis communs, j'ai vu périr le reste.
Où sont des anciens jours les compagnons chéris ?
.....
Peu d'entre eux ont connu la vieillesse glacée.
Oh ! combien ont péri dans la longue Odyssée,
Succombant sous le poids d'un morne repentir !
Combien sont couronnés des palmes du martyr !
L'un dédaigne la vie à sa première phase,
Un autre eut pour tombeau les mines du Caucase,
Nous sommes restés seuls : nos jours sont révolus,
Etrangers à ce monde on ne nous connaît plus.
... Il est temps de partir ... »

5

Au terme de ces remarques faites en marge d'une traduction oubliée, on ne saurait passer sous silence un petit problème de littérature comparée, concernant cette fois l'œuvre même de Niemcewicz. Prenons la liberté de l'offrir en modeste hommage à l'auteur de l'*Eptre à Kniaziewicz* pour le deuxième centenaire de sa naissance.

La larme que Washington versa sur la destruction de la Pologne et qui avait si vivement ému le solitaire de Toulouse, Adam Klewański, se rattache à une tradition littéraire bien vivante dans la France de l'époque. En effet, nous avons affaire ici à une larme précieuse, versée par un personnage remarquable, s'apitoyant sur les malheurs d'autrui. Or, dès 1824, dans son poème *Eloa*, Alfred de Vigny avait, le premier, évoqué une larme pareille : celle de Jésus-Christ pleurant sur la tombe de Lazare :

« Et Lui-même en voyant le linceul et le mort
Il pleura. Larme sainte à l'amitié donnée,
Oh ! vous ne fûtes point aux vents abandonnée !
Des Séraphins penchés l'urne de diamant,
Invisible aux mortels, vous reçut mollement,
Et comme une merveille, au Ciel même étonnante
Aux pieds de l'Eternel vous porta rayonnante. »

Dans le poème de Vigny, les anges avaient recueilli la larme de miséricorde divine dans un vase de cristal, geste que dans son poème de 1834, Niemcewicz aurait désiré faire pour la larme de Washington. Il est peu probable que, vivant en France à partir de 1833, après deux années passées en Angleterre, le poète polonais n'ait pas lu *Eloa*.

Pourtant, en dépit du culte presque divin que l'émigré polonais vouait au héros de l'Amérique, culte qui lui faisait ainsi remplacer Jésus Christ par Washington, la conception de Vigny subit encore une autre retouche chez Niemcewicz. Dans *Eloa* en effet, la larme divine est tombée sur un seul disparu, sur la tombe de Lazare. La larme de Washington, elle, a

coulé sur toute une nation. Et c'est là, dans le modeste poème de l'exilé, une variante que nous pourrions qualifier de polonaise. Elle a été reprise quatre ans plus tard — et certainement sans qu'une filiation de Słowacki à Niemcewicz eût été nécessaire — par l'auteur du poème *Anhelli* (1838). On connaît assez la genèse de la femme-ange Eloé, puisque le grand romantique polonais a reconnu sur ce point sa dette envers Alfred de Vigny dans une lettre à Gaszyński. (10).

Tout comme l'Eloa de Vigny, l'Eloé de Słowacki naquit d'une larme du Christ, mais d'une larme versée au mont Golgotha par le Sauveur, pris de pitié pour les nations. Ainsi l'*Épître à Kniaziewicz* constitue un trait d'union entre le motif du vase de cristal, emprunté sans doute à Vigny, et celui de Słowacki, motif évoquant la pitié pour les nations, et apparemment commun à tous nos exilés, puisque Niemcewicz l'avait introduit dans son *Épître* quatre ans avant le chef-d'œuvre de Słowacki.

NOTES

(1) *Kronika Emigracji Polskiej*, t. II, Paris, A. Pinard 1834, p. 146 ss. — On y trouve un compte rendu détaillé de la Séance consacrée au quatrième anniversaire du 29 Novembre.

(2) Il est vrai que la note de la *Chronique* citée plus haut parle d'une publication antérieure : « posiedzenie zamknięte zostało odczytaniem poezji ogłoszonej niedawno pod tytułem *List J.U. Niemcewicza do Jenerała Kniaziewiczza* », toutefois le doute serait permis si une édition quelconque imprimée de l'*Épître* avait existé avant la Séance de Novembre 1834. D'abord, on ne trouve partout que les exemplaires de l'édition Jelowicki, marquée « seconde ». Ensuite, la même *Chronique* explique l'origine de l'édition Jelowicki par le désir de fournir des exemplaires de l'*Épître* aux émigrés polonais : « Towarzystwo [Literackie Polskie] jednomyślnie wyraziło życzenie, żeby List ten mógł znajdować się w ręku wszystkich wychodźców polskich ». — Celui qui promet de satisfaire ce désir, et qui publia, en effet, la belle édition — dont nous avons profité pour la présente étude, Alexandre Jelowicki (1804-1877) venait de fonder, en 1835, une imprimerie et une librairie polonaise à Paris, rue des Marais St. Germain, au N° 17 bis. Ordonné prêtre, il se retira en 1842 à Rome. Il est connu entre autres par ses relations avec Mickiewicz.

(3) Il publia un opuscule sur l'apiculture (Berdyeczów, 1807, 2 vol.).

(4) Le périodique « *Lamus* » n'en connaît qu'une seule, celle de Ostrowski.

(5) Krystyan Ostrowski (1811-1882), après des études poursuivies à Varsovie et à Paris, prit part à l'Insurrection de 1831 et émigra ensuite en France. Il a laissé des ouvrages polonais et français, entre autres beaucoup d'excellentes traductions : il a traduit en français les écrits de Mickiewicz, en polonais — Delavigne, Moore, Shakespeare, et d'autres poètes.

(6) C'est pourquoi je m'en sers dans mes citations du texte, comme réplique littérale du poème polonais.

(7) Il s'agit de la *Kronika Emigracji Polskiej* citée aux notes (1) et (2).

(8) Détail intéressant, dans ses souvenirs sur Washington, Chateaubriand avait souligné également ce trait de la « simplicité romaine ».

(9) C'est précisément à cet endroit que se trouve le distique concernant le jardinage, omis par les deux traducteurs du poème.

(10) Cf. Władysław Folkierski, *Alfred de Vigny et Słowacki — Eloa et Eloé, Revue litt. comparée*, avril-juin 1934, et, du même : *Od Chateaubrianda do Anhellego*, Cracovie 1934, p. 136-147.

STANISŁAW WĘDKIEWICZ

DEUX NOTES SUR TOULOUSE

TOULOUSE 1789—1848

1

Le long séjour qu'Adam Klewański fit dans la capitale du Languedoc d'une part, de l'autre l'arrivée à Toulouse d'un certain nombre d'exilés polonais, soldats de la guerre polono-russe de 1830-31, attirent notre attention sur l'histoire de cette ville dans la première moitié du XIX^{me} siècle. Cette histoire n'est ni négligeable ni monotone : en effet, nonobstant les décrets des autorités, — d'abord révolutionnaires et consulaires, ensuite impériales — tendant à centraliser systématiquement les pouvoirs (administratifs, économiques, scolaires, voire artistiques), les provinces françaises furent — pour environ un demi-siècle encore — préservées des funestes conséquences d'une inféodation totale à Paris. L'une des principales raisons de ce fait était l'éloignement des vieilles cités provinciales, beaucoup plus sensible avant la construction du réseau ferré. Se fondant sur les renseignements fournis par l'*Almanach Impérial de 1812*, Louis Madelin, dans *La Nation sous l'Empereur* (1948, p. 112-113) constate ce qui suit :

Pour aller de Paris à Bordeaux, la diligence mettait cinq jours, et huit pour aller à Toulouse ; le voyage de Lyon durait de quatre à cinq jours et, de Lyon, pour gagner Marseille, on prenait le coche d'eau qui, sur les flots rapides du Rhône, transportait en deux jours les passagers. Un voyage à Nantes prenait quatre jours, à Rennes quatre jours, à Lille cinq jours, à Strasbourg huit jours, à Clermont quatre jours, à Besançon cinq jours. Mais la diligence ne partait que tous les deux jours de l'entrepôt des Messageries, rue Notre-Dame-des-Victoires.

Et l'auteur ajoute que la plupart des auberges étaient sans confort — sauf la table, en général fort bonne —, les routes mal entretenues, raboteuses, coupées de profondes ornières, et la sécurité des voyageurs parfois menacée par les bandes armées qui se risquaient jusque sur les routes les plus fréquentées.

Petit à petit, certes, les conditions des voyages en France, telles qu'elles s'établirent sous la Restauration et la Monarchie de Juillet, devenaient meilleures. Cependant — pour citer Jean Fourcassié, *Toulouse* (1953, p. 4-6) — vers 1830 encore, la durée des voyages, aussi accélérés qu'ils fussent, demeura bien fatigante : ainsi, le trajet Paris-Toulouse exigeait toujours quatre jours et demi et, même vers 1840, les attaques des diligences par les voleurs de grands chemins, bien qu'assez rares, étaient toujours à craindre.

Etant donné ces conditions, beaucoup de gens hésitaient encore à se fier à la malle-poste ; et, de fait, on voyageait peu. La notable distance qui séparait Paris des régions éloignées, si elle empêchait l'expédition rapide des affaires administratives, s'affirmait pourtant fructueuse en maintenant le développement autonome des agglomérations provinciales.

2

Le bel essor qu'à partir du temps de la conquête romaine Toulouse connut pendant de longs siècles s'explique par des éléments divers, sa situation géographique n'étant que l'un d'eux, sans doute important mais nullement décisif. On trouvera à ce propos des aperçus suggestifs et nouveaux dans l'étude de géographie urbaine, intitulée *Toulouse*, de Jean Coppelani (Toulouse, Privat-Didier, 1954) qui s'était déjà occupé des mêmes problèmes dans son essai *Capitales pyrénéennes* (Toulouse, Perpignan, Pau), publié dans *France méridionale et Pays ibériques*, volume offert en 1948 par un groupe de chercheurs au prof. Daniel Faucher.

Géographe d'élite, le doyen Faucher avait inspiré à plusieurs de ses élèves l'idée d'étudier de près la capitale du Languedoc ; parmi eux une Polonaise, Wanda Rewienska, présenta en 1937 *Quelques remarques sur la physionomie de la ville de Toulouse* aux lecteurs de la *Revue géographique des Pyrénées et du Sud-Ouest* (VIII, 73-88).

L'animateur de ce groupe, le prof. Faucher lui-même, nous a régalez d'une fort remarquable étude sur *Toulouse, — capitale régionale*, d'abord conférence faite à Varsovie en 1934 au Congrès International de Géographie, puis imprimée dans les *Comptes rendus* (III 190-97) dudit Congrès. En voici quelques passages marquants :

L'existence et la prospérité d'une grande ville est un phénomène complexe et fragile. Les seules circonstances géographiques ne l'expliquent pas ; c'est la conjonction des événements de l'histoire, de l'effort des hommes, des possibilités virtuelles incluses en certaines dispositions physiques, qui seule permet à un grand organisme urbain de prendre vie et puissance de rayonnement. Ainsi en est-il de Toulouse [...] Sa situation ne semble pas particulièrement favorable à ce rôle de capitale que la ville devait être appelée à jouer. Les pays de son environnement immédiat n'étaient même pas orientés de nécessité vers elle [...] Tout un réseau de petites villes s'était noué maille à maille sur l'ouest du Bassin d'Auvergne [...], peu de place semblait donc rester à un grand organisme urbain, dans une région dont l'organisation entraînait comme ici la construction de nombreux centres secondaires [...].

Toulouse n'a pas eu, à ces divers points de vue de véritable primauté (situation géographique, industrie, artisanat, activité agricole) tant que, aux éléments géographiques naturels, ne s'en sont pas ajoutés d'autres. Sa naissance a été aussi modeste que celle de n'importe quelle autre cité de l'Ouest aquitain [...] La prédominance décisive du site garonnais est due en partie à des événements historiques [...] Cité secondaire et subordonnée, elle devient pourtant capitale du royaume Wisigoth, lorsque, en 419, celui-ci se constitue entre les Pyrénées.

Faucher cite et analyse à leur tour les autres raisons du rapide développement de la ville : ce furent, selon lui, durant le Moyen Age la grande

renommée du sanctuaire Saint-Sernin (Saint-Saturnin), lieu de fréquents pèlerinages de toute la population aquitaine, la création de l'Université en 1229 et la fondation du Parlement en 1443 ; plus tard, de 1667 à 1681, la construction et la mise en marche du Canal du Midi et l'installation d'une importante administration de la province, quand, à Toulouse, les rois de France se firent représenter par des seigneurs de haut parage qui s'y comportaient en véritables vice-rois.

A la veille de la Révolution, la ville ne comptait pas encore 50.000 habitants. A dater de 1789, dans le département comme partout ailleurs en France, le recensement des populations avait lieu tous les cinq ans, dans l'année se terminant par 1 ou par 6. Dans sa *Population à Toulouse de 1801 à 1943* (Toulouse, 1943), Louis Vigé présente les résultats complets de ces dénombrements dont nous ne citons que quelques-uns :

en 1801	—	50.171 habitants	
en 1821	—	52.328	—
en 1831	—	59.630	—
en 1836	—	77.372	—
en 1841	—	90.368	—
en 1851	—	93.379	—

Le chiffre de 100.000 habitants se trouve dépassé seulement au début de la seconde moitié du XIX^{me} siècle, en 1856.

Rappelons qu'aujourd'hui, Toulouse compte à peu près 300.000 habitants, étant — après Paris, Marseille et Lyon — la quatrième ville de France.

Avant l'année 1830, la population des environs de Toulouse, où se trouvaient en grand nombre propriétés foncières et demeures seigneuriales, se vouait exclusivement à l'agriculture ; avant cette date la ville même manquait, en principe, de toute manufacture ou usine de quelque importance. Silencieusement, le Languedoc résistait à l'industrie, fait constaté entre autres par un article inséré dans le *Temps* parisien (4.IX.1833) où nous pouvons lire (cf. Fourcassié, *op. cit.* p. 85) :

La vie est trop facile à Toulouse pour que le peuple se sente poussé à faire quelque chose [...] Le génie industriel ne manque pas dans ce pays, mais il y naît isolé et ne trouve aucun secours pour se développer : ni les méthodes, qui sont totalement inconnues ; ni les instruments, le peuple ne recevant pas d'éducation spéciale ; ni les capitaux, qui sont absorbés par l'exploitation de la terre ; ni l'esprit d'association, qui est là purement religieux [...] La main-d'œuvre est presque partout à vil prix ; la Garonne et le canal fournissent de magnifiques chutes d'eau [...] Cependant, aucune industrie ne se forme et presque toutes les tentatives de ce genre ont avorté.

3

Volumineux ou succincts, nous ne manquons certes pas de livres entièrement consacrés à la riche histoire de la capitale du Languedoc. Après le premier ouvrage — respectable bien qu'un peu touffu de J.B. d'Aldéguier : *Histoire de la ville de Toulouse depuis la conquête des Romains jusqu'à nos jours* (Toulouse, 1834-35, 4 vol.), nous avons sur le même sujet d'autres publications de synthèse. Citons parmi les principales : Cayla

et Perrin-Paviot, *Histoire de la ville de Toulouse depuis sa fondation jusqu'à nos jours* (Toulouse, 1839, 560 pages); A. Du Mège, *Histoire des institutions religieuses, politiques, judiciaires et littéraires de la ville de Toulouse* (Toulouse, 1844-46, 4 vol.); L. Ariste et L. Brand, *Histoire populaire de Toulouse* (Toulouse 1898, 934 pages), livre vibrant de passion politique, inscrit de ce fait « deux fois à l'index avant sa parution par l'Eglise et le Préfet », comme nous l'apprend la préface; *Histoire de Toulouse* (Toulouse, 1935, 922 pages), ouvrage instructif, solidement documenté de Henri Ramet, premier président de la Cour d'appel de la ville; enfin, la dernière parue, l'*Histoire de Toulouse* de Philippe Wolff, prof. à la Faculté des Lettres de cette ville — publiée en 1958 par l'éditeur toulousain Edouard Privat — qui offre au grand public une synthèse de choix, agrémentée d'une riche documentation iconographique (gravures et photos): en 418 pages, l'auteur nous fait connaître les péripéties aussi dramatiques que variées de l'histoire de la capitale du Languedoc, et, grand spécialiste du Moyen-Age, il consacre à son époque préférée des chapitres particulièrement réussis; très précieuses se révèlent, en outre, les indications bibliographiques, rédigées par un historien de métier qui sait parfaitement distinguer les ouvrages fondés sur des sources sûres des publications médiocres, sinon franchement manquées.

Notons toutefois que, pour l'époque qui nous retient, et en général pour les XIX^{me} et XX^{me} siècles, il ne suffit point de se fonder sur les monographies que nous venons de mentionner: pour différentes raisons, leurs auteurs ne tracent des temps récents que des images fort incomplètes. C'est ainsi que Cayla-Paviot par exemple ne consacrait aux « temps modernes » — ceux-ci, commençant, à les en croire, à la mort de Henri IV — que quarante pages; le président Ramet, lui, consacre 200 pages à la période allant de 1789 à l'avènement de Napoléon (p. 635-821) et 30 pages seulement à la période que clôt l'année 1848, nous déclarant sans ambages (p. 854) qu'il n'entre pas dans son plan d'écrire une histoire de la vie de Toulouse au XIX^{me} siècle...»; de même, les XIX^{me} et XX^{me} siècles bénéficient, dans l'ouvrage du prof. Wolff, d'un résumé très succinct, en tout 60 pages.

Force nous est donc de compulsier différents recueils, divers livres et articles — ils sont d'ailleurs fort nombreux et documentés — qui s'attachent à éclairer d'une manière détaillée les divers aspects — politiques, religieux, culturels et autres — de la vie toulousaine au cours de la période qui va de 1789 à 1848. De plus, nous possédons, publié tout récemment, un volume certes mince, mais inappréciable pour le lecteur souhaitant se renseigner sur ce que, entre 1820 et 1850, représentait Toulouse, « ville qui — nous déclare l'auteur, le regretté Fourcassié — s'enorgueillit alors d'être, après Paris, une des capitales de la France: son passé, ses trésors artistiques, sa situation géographique font d'elle la vraie capitale du Midi... ». Nous venons de citer *Une Ville à l'époque romantique: Toulouse* (éd. Plon, 1953, 310 p.), ouvrage qui a le grand mérite de se pencher sur tous les domaines de l'activité des Toulousains de l'époque. « Toulousain de Toulouse », né en 1886, Fourcassié occupa la chaire de littérature française à l'Université de sa ville natale, fut élu « mainteneur » de l'Académie des Jeux Floraux en 1947, et est décédé en 1955. Erudit consommé, il a publié de remarquables études touchant Toulouse et, d'une manière plus générale, le terri-

toire pyrénéen au temps du romantisme. En ce qui concerne les sources utilisées pour le volume que nous citons, Fourcassié ne s'est point contenté de consulter les ouvrages dûment publiés, mais il a dépouillé les collections des journaux locaux de l'époque, les documents conservés aux Archives départementales autant que municipales, et celles concernant l'Académie des Jeux Floraux. On consultera sur ce beau livre le compte rendu de M. Crouzet (*Revue d'histoire littéraire de la France*, 1955, p. 397-99), et sur les activités scientifiques du regretté savant, le compte rendu de l'Académie précitée relatant sa séance publique du 12 janvier 1947.

4

Voici quelques observations sur les événements politiques survenus à Toulouse et dans la Haute-Garonne lors du séjour de Klewański dans la capitale du Languedoc.

Le Polonais arrive et s'établit dans le Midi de la France pendant une période extrêmement troublée, souvent sanglante. Le bilan des vicissitudes de la Grande Révolution et du Directoire à Toulouse, qu'ont dressé divers auteurs dans leurs *Histoires de Toulouse* respectives, a fait l'objet d'une solide étude publiée par E. Connac dans la *Revue des Pyrénées* (v. XI-XIII, 1899 à suiv.). Mais on lira surtout la thèse présentée par Madeleine Albert à la Faculté des Lettres d'Aix-en-Provence : *Le Fédéralisme dans la Haute-Garonne* (Paris, 1931) ; nous tenons à en citer les conclusions et le caractère même des chemins pyrénéens — le plus souvent empruntés étant celui de la vallée d'Aran. Cependant, à la différence de provinces comme la Bretagne et la Vendée, de villes comme Lyon et Toulon, l'exécution du roi Louis XVI ne fomenta pas de troubles sérieux sur les bords de la Garonne, où le Club des Jacobins, affilié à celui de Paris, gagnait rapidement du terrain. Ainsi peut-on expliquer que la crise fédéraliste, qui menaçait gravement l'œuvre de la Révolution et risquait de soustraire les départements du Sud-Ouest à l'unité nationale, fit long feu dans la capitale du Languedoc. Réuni en séance le 25 juin 1793, le Conseil général du département de la Haute-Garonne refusa d'accepter et même de discuter le projet fédéraliste ; bien que l'élément girondin y fût influent, ce sont finalement les conceptions de la Montagne prônant la centralisation qui triomphèrent à Toulouse.

Dans la capitale languedocienne, la Terreur ne fit pas un nombre excessif de victimes. Dans son ouvrage sur *Le Tribunal révolutionnaire de Toulouse en 1794* (Toulouse, 1894), Axel Dubouil produit les chiffres suivants : le Tribunal jacobin qui y fonctionna du 14 janvier au 22 avril 1794, c'est-à-

dire 99 jours, tint 72 audiences et y examina 79 cas. Furent cités à la barre 95 accusés, dont 31 se virent condamnés à la peine capitale (parmi eux quatre nobles seulement et cinq prêtres). C'est la classe ouvrière qui fournit à la guillotine son plus fort contingent. Sur les six femmes prévenues, une seule dut monter à l'échafaud. Pendant sept ans, jusqu'au début du Consulat, en 1800, les Jacobins restèrent maîtres des postes-clés à Toulouse.

Napoléon Bonaparte ne fut pas populaire en Languedoc ; les royalistes, toujours nombreux, surtout après le retour d'exil de ceux qui avaient émigré, le regardaient comme un « usurpateur » et un parvenu. Cependant, lorsque faisant route vers l'Espagne, l'Empereur s'arrêta à Toulouse du 25 au 28 juillet 1808, on lui réserva un accueil cordial, assorti de grandes fêtes publiques, de discours flatteurs et de réceptions d'odes et dithyrambes panégyriques (cf. d'Aldéguier, *op. cit.*, IV 599 600 ; Ramet, *op. cit.*, 842 ; Junius Mémor — scil. Desazars de Montgailhard — *Napoléon à Toulouse*, 1888).

L'invasion de la France par les Alliés ébranla le pouvoir impérial dans tout le pays. Fort éloignée de Paris, la ville n'éprouva le changement de régime qu'avec un certain retard. Les prodromes de la Restauration prochaine se firent sentir sur la Garonne dès le mois de février 1814 : en effet, le 2 février, le pape Pie VII libéré de son exil de Fontainebleau, et rentrant à Rome, fait à Toulouse une entrée solennelle, salué avec enthousiasme par les habitants qui font la haie depuis la porte des Minimes jusqu'à la porte Saint-Michel. Le 17 mars 1814, les royalistes de Toulouse eurent l'occasion de saluer le roi d'Espagne, Ferdinand VII, et sa famille qui rentraient à Madrid après un long exil à Valençay.

Le 10 avril 1814 reste une date mémorable, marquée par la célèbre « bataille de Toulouse » : ayant réussi non sans peine à vaincre les troupes du maréchal Soult, le duc de Wellington entra dans la ville où la servilité que lui manifestèrent les édiles ne laissa pas de le dégoûter profondément. Contemporain de ces événements, d'Aldéguier (*op. cit.*, p. 624) fait observer que « l'entrée de Wellington dans Toulouse fut un spectacle déplorable pour tous ceux à qui il restait dans l'âme quelque sentiment d'amour pour la patrie ou de respect pour les convenances... » ; plus tard, dans son ouvrage sur *Deux siècles de l'Académie des Jeux Floraux* (II, 237), A. Duboul désignera l'accueil du général anglais par Toulouse comme « scandaleusement triomphal ».

Durant le séjour de Napoléon à l'île d'Elbe, les partisans des Bourbons accèdent de nouveau à Toulouse au pouvoir. Néanmoins, la première Restauration, sur les bords de la Garonne aussi bien que dans toute l'Aquitaine, présente un tableau indécis et plein de contradictions. La noblesse et le clergé n'arrivent pas, à cette époque, à ranimer leur ancienne popularité chez la bourgeoisie et le peuple ; leur influence dans l'armée est modeste. La disette persistant, le malaise s'accroît. L'entrée solennelle dans « sa bonne ville » du duc d'Angoulême, fils du futur roi Charles X, ne parvient pas à rendre les Toulousains plus confiants dans la durée de la monarchie. Aussi le baron Vitrolles, délégué comme lieutenant par le roi Louis XVIII à Toulouse, semble s'être fait beaucoup d'illusions en notant (cf. *Mémoires*, éd. de 1951, II 138) que « la fidélité et le zèle des populations étaient admi-

rables, et la pensée du retour de Bonaparte leur était odieuse...». Passées du côté de l'Empereur revenant de l'île d'Elbe, les troupes s'emparent de la ville le 4 avril 1815, arrêtent Vitrolles mettant ainsi fin à la I^{re} Restauration sans opposition sérieuse de la part des Toulousains.

Sur cette période trouble nous avons le livre de Madeleine Albert : *La Première Restauration dans la Haute-Garonne* (1932) et les remarquables chapitres que dans sa monographie sur *Le Comte Ferdinand de Bertier* (1948, 101-170), lui consacre G. de Bertier de Sauvigny.

Après Waterloo, la Terreur blanche, instaurée dans tout le pays, se signale dans le Midi de la France par des excès particulièrement odieux, à Nîmes et à Toulouse surtout, où les sévices des miliciens du roi, surnommés les « Verdets », aboutissent à l'assassinat du général Ramel, commandant de la place, dont le seul crime consistait à veiller au maintien de l'ordre.

Sous la Seconde Restauration, la politique — à Toulouse comme ailleurs — était entièrement jugulée par le système électoral à base censitaire. Ainsi dans la Haute-Garonne, le droit de vote demeurait le privilège — sur 390.000 habitants — d'un groupe de quinze cents citoyens que seule leur fortune désignait d'elle-même comme électeurs. Comment s'étonner que Toulouse, sous le règne des deux derniers Bourbons de la branche aînée, soit restée fidèle à son renom de citadelle du conservatisme le plus réactionnaire ? L'homme d'Etat de loin le plus influent sur les rives de la Garonne était — de 1815 à 1828 tout au moins — le comte Joseph de Villèle (né et mort à Toulouse, 1773-1854), membre d'une vieille famille terrienne et propriétaire d'un beau domaine de 400 hectares à Mourvilles-Basses. Elu dès juillet 1815 maire de la ville, puis député de la Haute-Garonne et comptant parmi les plus influents ultras de la Chambre « introuvable », il fut porté le 14 décembre 1821 à la présidence du Conseil des ministres, poste qu'il garda jusqu'au début de l'année 1828. La vie politique de Villèle reste intimement liée à celle de sa ville natale et de la Haute-Garonne, fait brillamment démontré par Jean Fourcassié dans son ouvrage sur *Villèle* (Fayard, 1954).

Pendant la brève durée du ministère Polignac, à la veille des « Trois Glorieuses », les 1.500 censitaires de Toulouse demeurent d'inébranlables réactionnaires. Quant à l'opinion des autres citoyens, privés de leur droit de vote — c'était alors l'écrasante majorité —, elle est malaisée à définir ou à contrôler.

L'avènement de Louis-Philippe n'y change pas grand'chose, car les « Henryquinquistes », parti des légitimistes pur sang, s'y taillent de fort beaux succès dont le plus connu est l'élection comme député de Toulouse d'Antoine Berryer, l'illustre défenseur de la duchesse de Berry. Mais petit à petit, l'opposition libérale gagne du terrain, les étudiants de l'Ecole Vétérinaire ont l'audace de manifester en faveur de la République. Loin d'être enterré, le bonapartisme renaît, et la renommée de Béranger est aussi grande sur la Garonne qu'à Paris. On fait une quête publique pour ériger un obélisque dédié aux troupes de l'Empereur que Wellington avait écrasées près de Toulouse au mois d'avril de 1814.

S'il s'agit des mouvements d'extrême-gauche, ils continuent à recruter un nombre toujours croissant d'adhérents, tels les partisans de Saint-

Simon (cf. Fourcassié, *Toulouse*, p. 149-56), et plus tard les « icariens », suivant la doctrine d'Etienne Cabet. Il en fut certes beaucoup question durant les ultimes années de la vie d'Adam Klewański, mais c'est déjà après sa mort que se déroulera le fameux procès dit « du complot communiste » qui se terminera, le 31 août 1843, par l'acquiescement de tous les prévenus (cf. Etienne Cabet, *Procès du Communisme à Toulouse*, Paris 1843, ouvrage qui, à côté d'une riche documentation, réunit les portraits des douze accusés gravés par L. Soulié; Gabriel Marty, *Etienne Cabet et le procès des communistes en 1843*, Toulouse, 1928). (1).

D'une manière générale, dans les régions du Midi tout comme à Paris, la Monarchie de Juillet eut à combattre divers courants puissants, hostiles par principe à la Maison d'Orléans. Les troubles éclataient souvent, la rébellion était dans l'air et, lorsque le ministre Humann ordonna le recensement des fortunes, il se heurta immédiatement à une opposition menaçante. A Toulouse, elle se manifesta de façon tragique : barricades, le 9 juillet 1841, dans les rues, troupes occupant certains quartiers, un mort et des blessés parmi les manifestants arrêtés.

Un an auparavant, en 1840, on avait déclenché sur la Garonne la fameuse « campagne des banquets réformistes ». Mais en 1848, au rebours des événements qui ensanglantèrent par exemple Bordeaux, la Révolution de février ne provoqua pas de troubles graves à Toulouse où le triomphe remporté par le parti républicain aux dernières élections se révéla écrasant. Il n'empêcha toutefois, au référendum destiné à élire le Président de la II^me République, la victoire de Louis-Napoléon : à Toulouse, le prince obtenait 15.554 voix, Ledru-Rollin 7.029 voix, et Lamartine, seulement 121 voix, et cela dans tout le département. Ouvrant ainsi carrément la voie à un Bonaparte, le pays renonçait par avance aux libertés si chèrement acquises et préparait le régime du Second Empire.

Sur les années précédant 1848, ainsi que sur la Révolution de février elle-même, nous avons la chance d'être amplement renseignés grâce au volume collectif publié sous la direction de Jacques Godechot : *La Révolution de 1848 à Toulouse et dans la Haute-Garonne* (Toulouse, 1948).

5

Le tableau de l'histoire politique de Toulouse serait bien incomplet, si l'on négligeait d'évoquer le rôle exceptionnel qu'y joua au long des siècles l'Eglise catholique, représentée par son clergé séculier autant que régulier. « La Cité rouge », « la Ville rouge », tel est le surnom par lequel la *vox populi* condamnait en quelque sorte la rigueur fanatique qui, de siècle en siècle, fit régulièrement extirper sur le territoire pyrénéen toute hérésie, voire tout soupçon de croyance hétérodoxe. Présentant en 1931 son *Histoire albigeoise du XIII^me siècle*, Maurice Magre n'a pas manqué de souligner son opinion à ce sujet par le sous-titre éloquent *Le Sang de Toulouse*, et de s'écrier dès le début :

Gloire à Toulouse, la ville aux vingt-neuf portes, la ville bâtie en pierres rouges, en pierres inébranlables comme le cœur des hérétiques !

C'est à Toulouse qu'a eu lieu l'un des derniers autodafés qui illumina l'Europe : accusé d'athéisme, le philosophe italien Lucilio Vanini fut

condamné à mort par le Parlement de la ville, et brûlé vif comme une simple sorcière en 1619. C'est à Toulouse également, 150 années plus tard, que le négociant Jean Calas, accusé d'avoir tué son fils pour l'empêcher d'abjurer le protestantisme, fut roué vif en 1762. Cette triste affaire, rendue célèbre par le plaidoyer et la réhabilitation posthume obtenue dès 1765 par Voltaire, n'a pas encore été entièrement tirée au clair (cf. M. Chassigne, *L'Affaire Calas*, 1929, et H. Jacobet, *Variétés d'histoire littéraire*, 1935, 167-206). Elle a cependant confirmé la notoriété de la capitale languedocienne comme citadelle de la plus intransigeante orthodoxie, farouchement hostile à toute sorte de tolérance confessionnelle.

La multitude d'églises, de chapelles et de couvents, le culte fervent des reliques des saints, gardées pieusement, en particulier dans l'ancienne basilique Saint-Sernin, enfin la fréquence et l'éclat des processions publiques — dont la plus spectaculaire était, au début de l'été, celle de la Fête-Dieu — tous ces témoignages ostentatoires de dévotion n'ont pas manqué de retenir l'attention des mémorialistes et des globe-trotters : d'une part ceux qui se réclamaient d'idées libérales, de l'autre, ceux qui appartenaient à d'autres confessions. Parmi de nombreux textes, nous choisirons ici trois exemples.

En 1901, dans les *Mémoires* de l'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles Lettres de Toulouse, Desazars de Montgailhard a inséré une étude qui présentait les *Mémoires* de Jean-Pierre Picqué, conservés aujourd'hui encore en manuscrit à la Bibliothèque municipale de Bagnères-de-Bigorre. Descendant d'une famille toulousaine, Picqué (né à Lourdes en 1748) exerçait, à la suite de son père, la profession de médecin. Maire de Lourdes, il fut délégué en 1792 à la Convention Nationale par le département des Hautes-Pyrénées. Libre penseur et même libertin, d'un caractère fort impulsif, il dénonça, critiqua et combattit tout au cours de sa longue vie la forte pression exercée par le clergé sur la vie publique des habitants. Il a d'ailleurs donné libre cours à ce fougueux anticléricalisme en rédigeant sur le tard, avant d'atteindre ses 80 ans, les volumineux cahiers des *Mémoires* de son temps. Picqué nous brosse d'abord un pittoresque tableau de la Cité palladienne en 1764, date où il débuta comme étudiant à la faculté de médecine. S'il fait l'éloge sincère de « cette grande ville que le soleil regarde avec tant d'amour », de son « climat voluptueux, favorable aux talents, à la culture des arts et au bonheur », en revanche « le régime des prêtres, la domination monastique[...], le fanatisme des confréries de pénitents, les superstitions du peuple » s'y trouvent dénoncés et flétris avec véhémence ; partout l'auteur condamne « le mélange de sensibilité et de pratiques religieuses » ainsi que « l'oppression du jésuitisme ».

Protestante convaincue, rien d'étonnant qu'une lady britannique visitant l'Europe pour son plaisir ait été fortement frappée par le faste des cérémonies religieuses auxquelles elle assista à Toulouse, et par la quantité de ses églises et de ses couvents. Il s'agit de Mrs Cradock dont le *Journal* (ses séjours en France se situent dans les années 1783-86) contient des pages où l'auteur évoque non sans étonnement la ferveur d'une foi catholique teintée de fanatisme qui animait la société toulousaine de l'Ancien Régime ; cette société, elle avait pu la connaître pendant les neuf jours (fin mai-début juin 1785) que dura son séjour sur la Garonne, où

elle descendit au fameux hôtel du Grand-Soleil. Le *Journal* de la lady voyageuse a été traduit en français et publié chez Perrin en 1896 ; un peu plus tard, Henri Rouzaud a fait paraître dans la *Revue des Pyrénées* (XXIII, 1911, p. 275-304) un article sur *Le Séjour de Mm^e Cradock à Toulouse en 1785*.

Une autre dame protestante, Hollandaise de naissance, visita le Languedoc en juin 1819 : rédigé en français, le *Journal* de Henriette Rees van Tets a été retrouvé chez un antiquaire de La Haye par Maurice Garçon qui en a publié tout récemment de larges extraits dans ses *Histoires curieuses* (Fayard, 1959, p. 227-256). Dès son arrivée dans la « Cité rouge », Mme van Tets manifeste une prévention très marquée : « je ne voudrais pas demeurer ici : Toulouse présente des faits lugubres à l'imagination... ». Ayant contemplé de la fenêtre de son hôtel la procession de la Fête-Dieu dans toute sa splendeur, elle trouve le faste de la cérémonie trop spectaculaire, les attitudes des assistants exagérées, voire comiques, et surtout, conclut-elle, « on ne voyait nul signe de dévotion ; personne ne priait, on riait, on causait, et le tout avait un air de fête mondaine... ». De plus, notre Hollandaise a pu constater chez les Toulousains d'origine modeste la fâcheuse persistance d'un fanatisme religieux à peine croyable. Elle reproduit entre autres l'entretien qu'elle a eu avec l'un des domestiques de son hôtel : voici les propos de ce vieillard, — d'ailleurs « encore intimement persuadé que Calas avait réellement assassiné son fils parce qu'il avait voulu changer de religion » :

Ah ! les temps ont bien changé. Je me rappelle l'époque où ces maudits hérétiques ne pouvaient posséder ni feu ni lieu. Quand ils mouraient, on les jetait à la voirie comme des chiens morts. Maintenant, on les enterre en cérémonie comme des chrétiens, mais cela ne durera guère... non, cela ne peut durer sous un roi Bourbon...

6

L'influence que, par les représentants de son clergé, l'Eglise a exercé au long des siècles sur la vie des fidèles intéresse des domaines tellement nombreux et variés qu'il nous est impossible d'en dresser ici un inventaire suffisamment documenté. Aussi renvoyons-nous le lecteur à des monographies particulièrement instructives et, soulignons-le, rédigées dans un esprit d'impartialité digne d'éloge. C'est d'abord Pierre Genevray qui, dans son important ouvrage sur *L'Administration et la vie ecclésiastique dans le grand diocèse de Toulouse* (1941, 723 pages), consacre la plupart des chapitres à un personnage haut en couleur, célèbre par l'intransigeance de son caractère : Mgr Anne-Antoine-Jules de Clermont-Tonnerre (1749-1830), cardinal, archevêque de Toulouse, administrateur du diocèse de 1820 à 1830, qui, fidèle à sa devise : *etiamsi omnes, ego non* — condamnait avec la dernière énergie les courants libéraux de l'époque tels que le gallicanisme, le mouvement libre-penseur, l'essai de réforme de Lamennais et de son groupe, et s'occupait activement d'organiser l'enseignement des jeunes (ses *Pastorales de Toulouse* sur la suprématie papale sont mentionnées par P.-L. Courier dans son *Pamphlet des Pamphlets*, cf. éd. de la Pléiade, p. 211). C'est l'abbé Paul Droulers S.J. qui, dans *Action pastorale et problèmes sociaux sous la monarchie de Juillet chez Mgr d'Astros* (Vrin, 1954, avec

une préface du cardinal Salièges) dresse un tableau complet des activités du grand prélat qui succéda à Mgr de Clermont-Tonnerre sur le trône épiscopal de Toulouse. Toute cette période de la première moitié du XIX^{me} siècle a trouvé un chroniqueur avisé en G. de Bertier de Sauvigny, relatant la vie de son a'eul dans *Le Comte Ferdinand de Bertier, 1782-1864* (1948), ouvrage dont le sous-titre : *L'Enigme de la Congrégation* suffit à retenir l'intérêt des fervents de Stendhal et, en général, de tous ceux qui souhaitent se documenter sur le rôle joué en France par cette mystérieuse organisation.

A consulter les ouvrages précités, on est bien obligé de constater que, décisive sous Louis XVIII et Charles X, l'intervention du clergé dans la vie publique des Toulousains se révélait toujours considérable sous Louis-Philippe. Primaire ou secondaire, l'enseignement se trouvait presque intégralement placé entre les mains du clergé catholique (cf. Fourcassié, *Toulouse*, p. 275-80), le rôle des autres religions étant sans aucune portée : le nombre des protestants s'élevait à 4.000 fidèles et, quant aux familles juives, elles comptaient à peine vingt-trois foyers.

Sous la houlette de Mgrs. de Clermont-Tonnerre et d'Astros, la ville était considérée comme un bastion de l'ultramontanisme, du « jésuitisme » et des sociétés religieuses qu'on appelait, parfois trop sommairement, « la Congrégation ». La branche aînée des Bourbons comptait parmi le haut clergé nombre de partisans qui ne cachaient nullement leur réserve à l'endroit de la monarchie de Juillet. Une association à part s'occupait de promouvoir les fameuses « Missions » (1a) dont les zéloteurs ne reculaient point devant des procédés soit violents, soit non exempts du pire des mauvais goûts (Fourcassié, *op. cit.* p. 297).

Ce qui provoquait la plus vive indignation des libéraux du Sud-Ouest était certainement l'activité des sociétés catholiques plus ou moins clandestines que les mémorialistes, voire les historiens eux-mêmes ont cru quelquefois pouvoir identifier d'une part avec la célèbre Congrégation et de l'autre avec la Compagnie de Jésus ; rappelons Stendhal qui distinguait les jésuites-prêtres et les « jésuites de robe courte », c'est-à-dire des laïques ayant pour tâche d'exécuter dans le siècle les consignes de la Société de Loyola.

Ces temps derniers, et précisément à propos de Toulouse, on a publié plusieurs livres traitant d'une société secrète : les *Aa*, ou *Aatistes*, cf. Mgr Clément Tournier, *Vie abrégée du chanoine Maurice Garrigou, 1766-1852* (Toulouse, 1947, p. 10 ss.), Paul Droulers, *op. cit.*, p. 190-96. Bertier de Sauvigny, dans sa magistrale monographie déjà citée, s'occupe également de ce mouvement clandestin, pour conclure (p. 61) :

Toulouse, la ville aux cent églises, où les passions politiques comme en Espagne toute proche, colorent trop souvent de fanatisme le sentiment religieux, Toulouse [...] avec son clergé travaillé par les *Aa*, ses congrégations et ses confréries plus ou moins secrètes, Toulouse offrait un terrain d'élection à l'implantation de la chevalerie secrète : les Chevaliers de la Foi.

Réaction normale et nécessaire, ce même terrain vit naître les organisations secrètes d'obédience laïque et libérale destinées à combattre la

Congrégation. Sans citer celles plus récemment créées, comme les Saint-Simoniens et les « Icaréens », il existait dans la « cité rouge », et depuis le XVIII^{me} siècle, des sociétés de francs-maçons qui se groupaient en plusieurs loges : Les Cœurs Réunis, La Sagesse, L'Encyclopédique, La Parfaite Harmonie, pour citer les principales (Fourcassié, *op. cit.* p. 158-59) ; à ces loges viendront s'ajouter, surtout après 1830, des cellules d'un genre nouveau : les carbonari. Nous nous bornerons à citer ici l'ouvrage de L. Tourte, *Historique du Souverain Chapitre Encyclopédique de Toulouse* (éd. Bibl. Maçonnique Toulousaine, 1913, avec préface d'un membre du Grand Orient de France) : l'auteur donne un aperçu de l'histoire de cette loge centenaire à partir de 1813. Rappelons par ailleurs qu'un arrêté préfectoral datant de 1837 autorisait l'activité de loges franc-maçonnnes en Haute-Garonne.

On peut supposer qu'Adam Klewański, au cours du demi-siècle qu'il vécut à Toulouse, fit partie d'une des loges maçonniques qui y existaient, ne faisant ainsi que suivre l'exemple de ses proches et de nombre de ses compatriotes. En effet, dès le règne d'Auguste III et ensuite sous le règne du dernier roi de Pologne, Stanislas-Auguste (cf. Jean Fabre, *St.-A. Poniatowski et l'Europe des lumières*, 1952, p. 95 ss. et 592), les nobles et une partie de la bourgeoisie éclairée commencèrent à s'inscrire dans les diverses sociétés maçonniques, fondées en Pologne, et cette coutume fut encore en vigueur non seulement durant l'époque du Premier Empire, mais aussi plus tard, pendant celle du Royaume du Congrès.

7

A l'instar de Perpignan, Pau, Bayonne et Bordeaux, — Toulouse a entretenu, depuis ses origines, des rapports très suivis avec les régions limitrophes : la Catalogne, la Navarre, l'Aragon, les provinces basques, — pays situés sur l'autre versant des Pyrénées. Tout au long des siècles, des liens commerciaux, intellectuels et artistiques ont uni Toulouse à des centres tels que Barcelone, Saragosse et Madrid. Aussi la suggestion de Stendhal (*Vie de Rossini*, 1823) disant que « par ses chants, par ses idées religieuses, par je ne sais quelle couleur sombre, [Toulouse] rappelle toujours une ville de l'Etat du pape » nous semble-t-elle moins juste que les jugements d'autres écrivains de l'époque, plus sensibles à la couleur locale ibérique dont se teintait la Cité palladienne. Dans *Les Misérables* (livre III, ch. 4), Victor Hugo nous présente le séducteur de Fantine, « le toulousain Tholomyès, quelque peu espagnol » qui chantait, sur l'air d'une mélodie mélancolique, la vieille chanson *gallega* : « Soy de Badajoz, Amor mi llama... ». Champfleury, lui, évoque au début de son roman toulousain, *La Comédie académique* (1867), les « profils de constructions civiles et religieuses de Toulouse, plus espagnoles que françaises ».

En effet, les ornements sculptés dont se parent les façades de plusieurs hôtels de la ville — tels l'hôtel Bernuy, Felzins ou d'Assézat — présentent des caractères communs avec les œuvres plateresques de nombreux hôtels de Burgos, de Tolède et surtout de Saragosse, qui, « de toutes les villes espagnoles, est, d'aspect, la plus proche de Toulouse », — constate Clémence-Paul Duprat dans *L'Influence espagnole sur le décor sculpté des hôtels toulousains de la Renaissance* (*Annales du Midi*, t. 66, 1954, p. 129 ss).

Au cours des siècles, l'émigration de la main-d'œuvre languedocienne vers la Navarre et l'Aragon est un phénomène constant. Dès 1566, Jean Bodin constatait que, dans ces provinces ibériques, « presque tous les vigneron, laboureurs, charpentiers, maçons, menuisiers, tailleurs de pierre, charrons, cordiers, selliers, étaient Français » (cf. Duprat, *loc. cit.*, p. 141). De son côté, Toulouse a toujours bien reçu hommes et idées venant d'outre-Pyrénées. Rappelons, entre autres, l'activité sur la Garonne du célèbre philosophe Francisco Sanchez, « l'un des précurseurs, dira Menendez y Pelayo, d'Emmanuel Kant ». Ce penseur — *Hispanus* d'après les uns, *Lusitanus* suivant d'autres, dont le prof. W. Tatarkiewicz qui, dans sa *Historia filozofii* (Warszawa, 1958, II 22) le considère comme Portugais — se fixa à Toulouse vers 1575, y professa la médecine et y mourut en 1622. (2).

Le haut niveau de l'enseignement dispensé aux Facultés de Droit et de Médecine attirait à Toulouse, dès le XVI^{me} siècle, des étudiants espagnols ; ils étaient toujours nombreux au XVIII^{me} siècle, comme le constate Jean Sarrailh, *L'Espagne éclairée de la seconde moitié du XVIII^{me} siècle* (1954, p. 353).

Sur le plan politique, Toulouse peut tirer orgueil d'avoir hébergé au cours de son histoire les citoyens ibériques fuyant les persécutions. Les Juifs chassés de la Péninsule évitaient Toulouse — « forteresse de la tyrannie inquisitoriale », — cherchant plutôt asile à Bordeaux ou à Bayonne, cités beaucoup plus tolérantes. Cependant, dès le début du XIX^{me} siècle, les réfugiés espagnols affluèrent sur la Garonne, tels ceux qui, en 1813, fuyaient les excès de la Terreur blanche : la droite française s'en inquiétait sérieusement et, en 1817, le député Clausel de Coussergue prononça à la Chambre un long discours contre le droit d'asile accordé aux Espagnols infidèles à leur monarchie. Nouvelle vague d'émigrés en 1820, où ce fut la révolution des « constitutionnels » qui obligea des réactionnaires espagnols à fuir la vindicte des libéraux, révolution qui provoqua d'ailleurs, en Languedoc et à Toulouse même, un large mouvement de sympathie de la part des libéraux français en faveur de leurs frères combattant outre-Pyrénées. Le gouvernement de Louis XVIII réagit aussitôt en chargeant la Commission de censure d'arrêter et de contrôler toutes les nouvelles arrivant d'Espagne (cf. Albert Crémieux, *La Censure en 1820 et 1821*, 1912, p. 114-120).

En 1831, le nombre de réfugiés espagnols s'éleva à 2867, aussi le *Moniteur Universel* du 1^{er} octobre, dans son compte rendu de la séance tenue la veille à la Chambre des députés, relatait les violents discours qui opposèrent adversaires et défenseurs des Espagnols hébergés en France (cf. dans *Hommage à Ernest Martinenche*, p. 52-57, l'article de G. Boussagol sur *Les Réfugiés espagnols en France*). Ces débats publics ont, rappelons-le, précédé de peu l'arrivée des émigrés polonais de l'insurrection de Novembre qui furent bientôt l'objet des mêmes décrets du gouvernement de Louis-Philippe. Le malheur et les destinées communes ont certainement dû rendre solidaires Polonais et Ibériques assignés à résidence dans les régions du Sud-Ouest. Ce problème de sociologie et d'histoire comparées nécessiterait des recherches détaillées dans les archives, départementales et municipales, des provinces considérées, celles en premier lieu de Bordeaux, de Bayonne et de Toulouse.

Amateur éclairé des antiquités gréco-romaines, Adam Klewański s'est certainement livré non sans zèle ni plaisir à des recherches concernant le passé de la cité qu'il avait choisie comme lieu de résidence. Ses monuments, ses églises, ses vieux hôtels particuliers l'intéressaient sans doute vivement, ainsi que le surnom donné — par Martial, par Ausone et Sidoine Apollinaire — à la capitale du Languedoc : « la ville de Pallas-Athéné », « la cité palladienne ». Avec ses collègues du Lycée (Athéné) toulousain, le Polonais s'est penché peut-être sur différentes traditions et légendes nées dans le Midi de la France, enregistrées par les chroniqueurs du XVI^me siècle, tels Nicolas Bertrand et Antoine Noguier : l'une d'elles qui faisait séjourner sur les bords de la Garonne l'illustre poète de l'*Enéide*, était simplement fondée sur l'homonymie qu'offrait avec Virgile — Virgilius Maro Tolosanus, grammairien d'origine gauloise vivant au VI^me siècle (cf. Desazars de Montgailhard, *La Légende de Virgile à Toulouse : le vrai Virgile toulousain* dans la *Revue des Pyrénées*, t. 14, 1902, p. 1-22 et 144-160) (3).

Toulouse cependant n'a nul besoin de revendiquer pour sa gloire des poètes ou des savants issus de conjectures fantaisistes : en ce qui concerne la science, elle tire gloire d'avoir permis au grand jurisconsulte Jacques Cujas, né dans ses murs en 1522, d'ouvrir son premier cours de droit romain, et d'autre part, d'avoir élu conseiller de son Parlement l'illustre mathématicien Pierre de Fermat (1601-1665). La cité palladienne est particulièrement fière de son Université, l'une des plus anciennes d'Europe puisque créée en 1229 (4). Rappelons à ce propos les cérémonies organisées à l'occasion du VII^me centenaire de l'Alma Mater de Toulouse du 8 au 10 juin 1929 en citant, d'après le *Livre d'or* publié en 1931, quelques passages extraits des adresses que les hautes écoles de Pologne avaient fait fraternellement parvenir au Studium Tolosanum. L'Alma Mater de Cracovie rendit alors hommage à

Tolosa quae caeteris tum eloquentia clarissimis Galliae urbibus
veluti Augustoduno et Burdigalae lucis instar praefulserat...

tandis que le Sénat de l'Université de Varsovie déclarait à son tour :

Iuvat enim reminisci apud Vos primos sepultam per multa
saecula lyrae Romanae Camenam revixisse, nec revixisse solum,
sed splendida nactam incrementa ita efflourisse, ut caeterarum
Europae gentium admirationem imitationemque moveret.

C'est encore du vivant de Klewański qu'eut lieu à Toulouse, au mois de mai 1834, un Congrès Scientifique Méridional : ses travaux avaient pour but de mener à bien un inventaire des résultats obtenus par les savants originaires du Midi de la France en même temps que de dresser le plan d'une organisation rationnelle de la recherche scientifique dans les centres méridionaux que les autorités de Paris, trop zélées en matière de centralisation, avaient tendance à négliger, surtout depuis les réformes administratives de Napoléon I^{er}. Un compte rendu détaillé de cet important Congrès paraissait dès le mois de juin 1834 dans la *Revue du Midi*, éditée à Toulouse.

Dans le domaine des belles-lettres, c'est l'Académie des Jeux Floraux, la plus ancienne d'Europe puisque fondée en 1323 sous le vocable de Collège du Gay Savoir, qu'il nous faut citer en premier lieu. Sur ses origines, sur son histoire, nous sommes peut-être aussi bien renseignés que sur les destinées de l'Académie Française fondée par le cardinal de Richelieu. Si bien des pages de l'*Histoire des institutions religieuses, politiques, judiciaires et littéraires de la Ville de Toulouse*, composée par le chevalier Alexandre Du Mège (cf. sur les Jeux Floraux p. 279-357 du vol. IV, paru en 1846) nous paraissent aujourd'hui périmées, des historiens plus récents ont abordé la question disposant d'une solide méthode scientifique. Nous citerons d'abord Axel Duboul, *Les deux siècles de l'Académie des Jeux Floraux* (2 vol. environ 1.200 pages, Toulouse 1901), ouvrage éclairant la période qui va de l'année 1694 (date de l'octroi par Louis XIV des statuts de l'Académie) jusqu'à la fin du XIX^{me} siècle ; — F. de Gélis, « mainteneur des Jeux Floraux », *Histoire critique des Jeux Floraux* (Toulouse 1912, 436 pages), consacrée aux années 1323-1694 et qui contient un substantiel chapitre (p. 17-269) sur la prétendue fondatrice des Jeux, la légendaire Clémence Isaure ; — Frédéric Ségu, *L'Académie des Jeux Floraux et le Romantisme* (Les Belles-Lettres, 1935, vol. I, 157 pages ; 1936, vol. II, 283 pages) qui analyse une des plus importantes périodes — de 1818 à 1824 — dans la vie de la corporation. Enfin l'amusant volume d'Armand Praviel, *Histoire anecdotique des Jeux Floraux* (Toulouse 1923), écrit d'une plume moins austère, rappelle par son goût du détail vécu et des on-dit, la série des cinq plaquettes de René Peter, *Vie secrète de l'Académie Française* (Libr. des Champs-Élysées, 1935-1940).

Nous avons évoqué plus haut la liquidation des Jeux par la Révolution, le bref intermède du Lycée et de l'Athénée de Toulouse, puis la réouverture par Napoléon de l'Académie traditionnelle (cf. Praviel, *La Réorganisation des Jeux Floraux en 1806*, dans *Revue des Pyrénées*, t. 18, 1906, 204-30). A dater de 1806, les vénérables traditions sont reprises dans tout leur éclat.(5). Le 3 mai de chaque année, on inaugure au Capitole de Toulouse la célèbre Fête des Fleurs, d'où le cortège passe à la basilique de la Daurade ; là on dépose les « fleurs » sur le maître-autel, puis, devant l'Hôtel d'Assézat, on s'incline devant la statue, certainement apocryphe, de Clémence Isaure. Loin d'être des bijoux en simili, les célèbres « fleurs » — la primevère, la violette, le lys, l'amarante, le souci et l'églantine — étaient de véritables bijoux en or, argent ou vermeil que les mainteneurs de l'Académie offraient aux poètes lauréats de l'année. Ses distinctions étaient hautement appréciées ; qu'il suffise de citer comme preuve le grand nombre et la qualité de concurrents entrant en lice. Célèbre avant tout par sa gracieuse chanson : *Il pleut, il pleut, bergère*, le poète et conventionnel Philippe Fabre (1750-94) y a puisé son pseudonyme : Fabre d'Eglantine — qui l'a rendu illustre ; on notera d'ailleurs que c'est, en réalité, un « lys d'argent » qu'il décrocha aux Jeux Floraux de 1771 pour un sonnet à la Sainte Vierge (Louis Jacob, *Fabre d'Eglantine, chef des « frippons »*, 1946, p. 16). Il y eut même d'heureux lauréats qui, en butte à des ennuis pécuniaires, préféraient — alternative sanctionnée par les statuts — recevoir, tel le jeune Victor Hugo, déjà « fleuri » en 1820 pour la troisième fois, l'équi-

valent du bijou en espèces sonnantes : on obtenait 400 francs-or pour une « amaranthe d'or » et 450 francs pour une églantine.

La monographie précitée d'Axel Duboul contient une Table alphabétique des auteurs dont l'Académie des Jeux Floraux distingua ou couronna les écrits, publiés ensuite dans son organe officiel, les *Recueils*. Dans leur écrasante majorité, les lauréats portent des noms parfaitement inconnus et, en tout cas, plus qu'oubliés. Ainsi, le prestige de l'Académie toulousaine était loin d'être universellement reconnu : tout comme l'Athénée, qui avait fini par succomber sous les flèches empoisonnées des *Satires toulousaines*, elle ne manqua point, durant sa longue existence, d'adversaires acharnés. En ce qui concerne la période examinée, Ségu enregistre (*op. cit.*, I 13 ss.) une poignée de jugements critiques, voire franchement hostiles aux activités de la corporation patronnée par Clémence Isaure. Ainsi, dans une *Lettre sur les pamphlets de Toulouse*, publiée sans signature en 1819, un des membres de l'ancien Athénée déclare-t-il sans ambages qu'« à l'exception d'une bien petite minorité de littérateurs, tout le reste des membres de l'Académie n'a de titre au Parnasse que la fortune, l'intrigue ou la noblesse du capitoulard » (scil. conseiller élu au Capitole de la ville) ; ainsi, dans un article publié une quinzaine d'années plus tard dans la *Revue du Midi* (mai 1835) et signé Eugène Baichère, on pouvait lire derechef : « Si nous étions appelés à plaider ici la question de l'incompétence de l'Académie des Jeux Floraux en matière de littérature, notre tâche serait facile... » Dans son ouvrage (p. 236-38), Fourcassié multiplie les exemples d'attaques dirigées contre la vénérable Compagnie, coupable aux yeux des milieux libéraux et de la jeunesse estudiantine de sacrifier non seulement à un art périmé, mais aussi et surtout à un programme politique et social nettement rétrograde. En effet, les augures du bureau des Jeux Floraux étaient pour la plupart de féroces réactionnaires, comme nous l'apprend — parmi tant d'autres — *Le Gascon*, journal local qui ne se prive pas (en 1835) de flétrir la « confrérie catholico-apostolico-romano-monarchico-litterario-perruquissimo des Jeux Floraux... » ; enfin, en 1842, un an à peine avant la mort de Klewański, un nommé H. Vivier fait paraître un libelle dont voici la conclusion pure et simple : « La ville de Toulouse donnera une couronne d'or de la valeur de 3.000 francs à l'auteur du meilleur mémoire tendant à démontrer l'inutilité des Jeux Floraux ». (6).

En dépit de tant de diatribes où la malice le dispute souvent à la violence, dirigées au long des années contre l'existence même des Jeux Floraux mais qui viennent attester somme toute leur vitalité, l'Académie toulousaine compta également des défenseurs d'élite, plus nombreux qu'on ne pourrait le croire. Louis de Fontanes, grand-maître de l'Université sous Napoléon, n'hésitait point à désigner en 1819 la Compagnie toulousaine comme l'une des plus importantes sociétés littéraires de France ; de son côté, dans un article de la *Muse Française* (1^{er} sept. 1823) Emile Deschamps tenait à souligner le rôle qu'elle jouait dans le développement des lettres vu non seulement sous l'angle provincial, relatif au Midi de la France, mais aussi sous l'aspect national et français au sens fort de l'expression.

Il ne fait aucun doute que la décade qui va de 1818 à 1827 environ s'est révélée pour le prestige des Jeux Floraux, et de la capitale du Languedoc en général, un véritable âge d'or. Lorsqu'ils se penchent sur les origines

du romantisme français, les historiens tiennent nécessairement compte des activités de la Compagnie de Clémence Isaure et trouvent à ce sujet des renseignements à peu près complets dans l'ouvrage déjà cité de Ségu qui embrasse, rappelons-le, les années 1818-1824. Ainsi, c'est à Toulouse, et dans la lice des Jeux Floraux, que Victor Hugo conquiert ses premiers lauriers poétiques (Fourcassié, *op. cit.* 226-33 ; Géraud Venzac, *Les Origines religieuses de Victor Hugo*, 1955, p. 43, 47-48). Une année après son frère Eugène, qui avait obtenu en 1818 pour son poème un souci d'argent, le jeune Victor Hugo se voit décerner par le jury des Jeux Floraux deux récompenses : comme « prix extraordinaire », un lys d'or pour son *Ode sur le rétablissement de la statue de Henri IV*, et une amarante d'or pour son poème *Les Vierges de Verdun*. Le débutant récidive en 1820, puisque son ode *Moïse sur le Nil* obtient une nouvelle amarante d'or, suivie de la promotion au grade de « maître ès Jeux Floraux ». Dans les *Recueils* de l'Académie concernant les années de 1819 à 1822 on peut lire encore d'autres pièces de Hugo. Rappelons que c'est principalement grâce aux distinctions « florales » reçues des mains du jury de Toulouse que le jeune Hugo obtint du ministre de l'Intérieur, le baron de Corbière, d'être exempté du service militaire. Citons enfin un autre signe des rapports intimes et confiants liant le poète des *Orientales* à l'Académie : celle-ci chargea Victor Hugo de remettre au grand Chateaubriand, le 30 juillet 1821, le diplôme d'honneur de « maître ès Jeux Floraux ». Rien d'étonnant donc si le futur écrivain des *Misérables* protesta à bien des reprises de l'attachement qu'il nourrissait pour ses confrères languedociens et s'il évoqua plus tard, dans *Les Feuilles d'automne* :

Toulouse la Romaine où, dans des jours meilleurs,
J'ai cueilli tout enfant la poésie en fleurs...

Ces nombreuses distinctions obtenues par le poète sur les bords de la Garonne nous permettent de comprendre pourquoi, au mois de mars 1820, le duc de Richelieu daigne l'appeler « M. Hugo de Toulouse », tandis que les gazettes de Paris le désignent comme « un poète toulousain » ou « un lyrique de Toulouse » (G. Venzac, *op. cit.*, 392 et 395). (7).

Il serait évidemment faux de vouloir considérer l'Académie de Jeux Floraux comme celle qui aida à promouvoir le courant romantique en France : c'est par leur abus de la mythologie classique, leur choix de formules traditionnelles et d'idées reçues, leur style plus ou moins ampoulé que les odes juvéniles de Hugo plurent aux jurés des Jeux Floraux, zélateurs de ce style pseudo-classique que le romantisme devait précisément condamner. Bien que la docte Compagnie eût consacré la fleur du génie littéraire de Hugo, ainsi que le talent de quelques autres romantiques mineurs, bien qu'elle eût subi, pendant une courte décennie, l'influence d'un Soumet et d'un Rességuier, elle redevint sans tarder un collège qui groupa, en l'occurrence, les adversaires du romantisme ; elle rivalisait d'ailleurs sur ce plan avec la « Société des bonnes études » qui, catholique et réactionnaire, demeurait sous l'emprise de la Congrégation (Fourcassié, *op. cit.*, 239 : F. Ségu, *op. cit.*, 92-131). On voit que la renaissance littéraire des milieux toulousains fit somme toute long feu, et son déclin — comme l'a démontré F. Ségu — ne fait plus aucun doute à partir de 1824.

**

Il n'est pas sans intérêt de signaler que c'est à Paris même où ils ont su prendre une part active à la fondation du premier Cénacle que les Toulousains se sont assurés une revanche. Grâce à Léon Séché, auteur du bel ouvrage sur *Le Cénacle de la Muse Française : 1823-1827* (1908), fondé sur nombre de documents inédits, nous sommes aujourd'hui parfaitement renseignés sur le rôle de premier plan joué par les lettrés languedociens dans le combat mené pour la poésie nouvelle ; s'inspirant d'ailleurs fréquemment d'idées catholiques et royalistes, cette campagne devait, il est vrai, être abandonnée par certains d'entre eux (par Soumet dès 1824) pour se ménager les faveurs de l'Académie Française, toujours en retard d'une école. Dans le Cénacle parisien, trois poètes issus du Midi retiennent notre attention : Alexandre Soumet, Alexandre Guiraud et Jules de Rességuier. Les deux premiers ne sont pas à proprement parler Toulousains : nés, l'un à Castelnaudary, l'autre à Limoux, localités des environs de Carcassonne, tous deux en 1788, ils rencontrent sur les bancs de l'École de Droit de Toulouse Rességuier né, lui, à Toulouse en 1788. Plus tard, Soumet ira se fixer à Paris, Guiraud à Limoux, tandis que Rességuier, après un séjour d'une vingtaine d'années sur les rives de la Seine, reviendra s'établir dans sa ville natale pour y mourir en 1862. Certes, tous les trois sont loin d'être des poètes de haut vol, et leur médiocrité même ne fait que prolonger celle de leur confrère aîné, Pierre Baour-Lormian (né à Toulouse en 1770), traducteur d'Ossian et, ajoutaient les mauvaises langues, « assassin du Tasse » (« ...deux fois, sacrilège et barbare, [il] égorga de ses mains le cygne de Ferrare »).

Élu à l'Académie Française dès 1826, Guiraud, jadis admiré pour ses élégies, a sombré dans un oubli total comme auteur de tragédies boursofflées. Élu sous la Coupole en 1834, Soumet dont la *Jeanne d'Arc*, jouée en 1825 sur les tréteaux du Capitole de Toulouse par une excellente troupe avec Mlle Georges dans le rôle de l'héroïne, fut un succès, ne se trouve aujourd'hui cité que comme critique littéraire : en 1933, ses *Réflexions sur le livre « De l'Allemagne » de Mme de Staël* ont été rééditées par les prof. E. Egli et P. Martino dans leur recueil *Le Débat romantique* (I, 215-240). Officier de la Grande Armée, Rességuier prit part à ses combats en Espagne, en Allemagne et en Pologne ; à la Restauration, il fut nommé par Louis XVIII auditeur, puis maître des requêtes au Conseil d'État. Versificateur médiocre, mais homme cultivé, plein de charme et de goût, ce lettré toulousain recevait dans son salon de Paris un groupe d'amis, parmi lesquels on comptait aussi certains émigrés polonais : ainsi peut-on expliquer sa collaboration à l'album *La Vieille Pologne*, rédigé et édité en 1836 par Charles Forster, où Rességuier publia son adaptation du chant historique de Niemcewicz glorifiant l'hétman Charles Chodkiewicz.(8).

On citera encore deux auteurs toulousains qui — à l'instar de leur compatriote, certes plus renommé, Pierre Baour-Lormian (fils d'un certain Baour, imprimeur de son état), accolèrent à leurs modestes patronymes des surnoms pompeux d'allure nobiliaire. Ce sont Latour — il devait se faire appeler Latour de Saint-Ybars — dont les tragédies, jouées sur les bords de la Garonne en 1832 et 1836, pouvaient être connues de Klewański, et Capot, (Cappot), plus tard Capot de Feuillide, avocat vers 1825 à la Cour royale de Toulouse, puis publiciste à Paris, auteur aussi prolifique que médiocre : le catalogue de la Bibliothèque Nationale de Paris comporte la longue

liste de ses ouvrages qui traitent de toutes sortes de sujets. Disparu aujourd'hui des répertoires de littérature française, le nom de Capo ne laisse pas de resurgir encore dans les livres consacrés à George Sand, notamment à propos de l'attaque délirante du Toulousain contre la morale libre de *Lélia* qui venait de paraître et de son duel burlesque avec Gustave Planche qui, au mois d'août 1833, eut pour cadre le Bois de Boulogne (cf. dernièrement Thérèse Marix-Spire, *Les Romantiques et la musique*, 1954, p. 315 et 394 ; Maurice Regard, *L'Adversaire des romantiques : Gustave Planche*, 1955, p. 119-121). Admirateur de Paul-Louis Courier, — nous rappelons les deux *Épîtres à P.-L. Courier* qu'il fit paraître en 1829-1830 — Capo a pu chercher, lors de ses séjours à Toulouse, à voir Klewański pour en tirer quelques renseignements touchant ses entretiens avec le futur pamphlétaire sur la promenade du Canal du Midi.

10

Dans son remarquable ouvrage sur Toulouse à l'époque romantique, J. Fourcassié nous a régalés de trois chapitres relatifs à la vie théâtrale qui y florissait dans la première moitié du XIX^{me} siècle. Nous sommes ainsi en mesure d'apprécier l'intensité des manifestations intéressantes dans ce domaine du spectacle : si elles ne peuvent être comparées à celles que connaît la capitale française, Toulouse ne disposant que de deux salles, celle du Capitole construite en 1736, et plus petite, celle de la rue Lafayette inaugurée en 1837, — elles nous surprennent néanmoins par leur nombre autant que par leur qualité.

En effet, le public languedocien — dont Klewański qui, on le sait par les *Satires Toulousaines*, fréquentait assidûment « le parterre » — eut à cette époque la chance de pouvoir applaudir les comédiens les plus admirés non seulement à Paris mais dans toutes les capitales d'Europe. Ainsi, y vit-on jouer Talma en 1818, Mlle Georges en 1825, Mlle Mars en 1827, Frédéric Lemaître en 1833, Bocage en 1835 et Marie Dorval en 1837. Le répertoire était riche et varié, mais les réactions du public de province différaient bien souvent de celles de Parisiens. *Antony* de Dumas père en 1832, *Lucrèce Borgia* (1833) et *Marie Tudor* (1839) de Victor Hugo furent accueillis par des rires et des sifflets, cependant que *Henri III et sa cour*, du même Dumas, connut un grand succès en 1834. Toulouse retentit en son temps des échos de la fameuse bataille d'*Hernani*, mais la pièce même, jouée au Capitole seulement en 1843, fut qualifiée d'« ennuyeuse et surannée », et même désignée comme « un vrai cadavre de drame moderne... »

Notre intention n'est point de caractériser ici-même — suivant Du Mège, Fourcassié et d'autres historiens — l'ensemble de la vie artistique à Toulouse sous le règne des derniers Bourbons et de Louis-Philippe d'Orléans, ni d'évoquer en détail les divers concerts de chaque saison (ainsi celui que donna en février 1826 Franz Liszt, enfant prodige âgé alors de 15 ans), les expositions de peintres locaux ou parisiens, la création ou l'agrandissement des musées d'art et d'archéologie (9). Nous nous bornerons à rappeler la quantité de la presse quotidienne que nous n'avons pas eu d'ailleurs le loisir d'étudier lors de nos trop brefs séjours sur la Garonne, ainsi que l'abondance inattendue des revues d'histoire et de littérature. Leur budget étant par définition modeste et leur tirage res-

treint, ces périodiques, souvent fort ambitieux, connaissaient une existence plus ou moins éphémère, et finissaient par succomber l'un après l'autre sous le poids des dures réalités matérielles. Le niveau de certaines revues de l'époque nous a semblé plus qu'honorable, et il faut regretter que les analyses des périodiques publiés en France au cours de la première moitié du XIX^{me} siècle — celle par exemple de Des Granges : *La Presse littéraire sous la Restauration : 1815-1830* (Paris, 1907) — passent pratiquement sous silence les efforts et les résultats des centres provinciaux, en l'occurrence ceux de Toulouse et du Languedoc.

Qu'il nous soit permis de citer ici en exemple la *Revue du Midi*, créée à Toulouse en janvier 1833 sur l'initiative de celui qui devint son directeur : Léonce de Lavergne, né à Bergerac en 1809, maître ès Jeux Floraux, futur publiciste de la *Revue des Deux Mondes* de Buloz, futur homme d'Etat (10). On trouve à la Bibliothèque Nationale de Paris la collection complète de la *Revue du Midi*. Voici d'ailleurs un paragraphe extrait de l'*Introduction* à son premier fascicule :

C'est une entreprise bien hardie, nous le savons, que la fondation d'une revue en province [...]. Certes, Paris sera toujours la capitale de la France, mais ce n'est déjà plus la France entière [...]. Il y a plus. La médiocrité s'est ruée sur la presse de Paris. Une foule de publications sans portée, sans talent, sans style, s'accablent à toute heure sur le pavé de notre capitale [...]. Le meilleur moyen d'y remédier, c'est de créer au plus vite dans les provinces d'autres foyers intellectuels.

Ce périodique languedocien, de tendances nettement libérales et partisan du romantisme en herbe, dut cesser de paraître en 1838. On notera que, dans la première (1833) et la deuxième édition (1852) de son *Tableau de la France*, Michélet, exaltant la « suprématie de Toulouse dans la littérature du Midi de la France », citait, entre autres preuves, la *Revue du Midi*. Il est vrai que le passage considéré disparaissait de la troisième édition du *Tableau*, datée de 1861.

11

Capitale historique du Languedoc, Toulouse appartient à cette partie Sud de la France qu'on a coutume, surtout à l'étranger, d'appeler abusivement « la Provence » (11). Cette désignation convient en effet à la région située à l'Est du pays toulousain, ayant comme centres Montpellier, Avignon, Arles, Aix, Marseille et Nice. C'est pourquoi on a blâmé à l'époque Claude Fauriel d'avoir intitulé sa précieuse monographie : *Histoire de la littérature provençale* (3 vol., 1846), puisqu'il y faisait surtout mention d'écrivains nés hors des limites de la Provence proprement dite ; rendant aussitôt compte dans la *Revue des Deux Mondes* (15 mai 1846, p. 582) de l'ouvrage de Fauriel, Honoré For'oul s'est associé aux critiques formulées par les milieux compétents de la Haute-Garonne. En réalité, le nom qui convienne le mieux à l'ensemble des provinces du Midi de la France qui ne parlent pas la langue d'oïl semble être « l'Occitanie », désignation traditionnelle, reprise dans les travaux d'érudition par Rohegude (cf. son *Parnasse occitanien*, Toulouse, 1819) et admise de nos jours par de nombreux spécialistes : p. ex. par Alfred Jeanroy (*La Poésie lyrique des trou-*

badours, I, 1934, p. 56-57, et *Histoire sommaire de la poésie occitane*, 1945), ainsi que par Charles Camproux (*Histoire de la littérature occitane*, 1953) ; cf. sur ce sujet l'article de Joseph Salvat, *Provençal ou occitan ? (Annales du Midi*, t. 66, 1954, p. 228-241).

Ainsi Toulouse a-t-elle parlé et parle-t-elle encore en un certain sens un dialecte d'oc. Assez riche, sa littérature dialectale n'est pas peu fière d'avoir inspiré le poète Pierre Goudouli (Goudelin vel Godolin, 1579-1649) et d'être représentée jusqu'au XVIII^{me} siècle par des ouvrages de valeur, tel *Le Miral moundi* (Le Miroir toulousain), vaste poème religieux en 21 livres (cf. J.B. Noulet, *Revue des langues romanes*, VII, 1875, p. 212-15 ; du même, *Essai sur l'histoire litt. des patois du Midi de la France au XVIII^{me} siècle*, 1877, p. 82-98).

Le prof. Auguste Brun, dans ses *Recherches historiques sur l'introduction du français dans les provinces du Midi* (1923), étude qui continue à faire autorité, constate l'infiltration lente, mais ininterrompue, à partir du XV^{me} siècle, du français du Nord — langue d'oïl — dans les documents officiels ; si toutefois le français parisien flatte le goût des riches propriétaires fonciers, des magistrats et des gros négociants, les paysans des environs et même la petite bourgeoisie restent fidèles au parler traditionnel. Stendhal l'a très bien vu, qui remarque dans son *Courrier anglais* (II 48) : « Je comprends parfaitement le toulousain qui ressemble infiniment plus à l'italien qu'au français : il me semble entendre un dialecte d'Italie... » ; il paraît, en revanche, ignorer le nom dont le peuple lui-même a coutume de désigner son parler, à savoir *le moundi*, *la lengo moundino*, *le parlà moundi*. L'origine de cette appellation remonte au Moyen-Age, et la tradition la fait dériver de *ramoundi*, scil. du pays des comtes de Toulouse, au prénom dynastique *R a y m o n d* ; cette étymologie est admise par Mistral autant que par les autres lexicographes (cf. J. Doujat et G. Visner, *Dictiounari moundi*, Toulouse, 1895, p. 167-68).

A l'époque qui suivit la Révolution, on aurait pu facilement considérer Toulouse comme une ville bilingue, mais il était inévitable que la symbiose permanente du français et du toulousain entraîna une contamination des deux systèmes linguistiques. Nous avons alors, comme résultat, parfois une sorte de sabir franco-occitan, mélange appelé *carroun*, c'est-à-dire *méteil*, parfois un parler occitan relativement pur, courant surtout chez la vieille génération paysanne, enfin, le plus souvent, un français compréhensible, encore que prononcé avec le fameux accent du Midi : habitudes phoniques héritées d'ancêtres qui, eux, parlaient uniquement le dialecte d'oc, habitudes qui forment un français caractérisé par la présence de substrats occitans (cf. Auguste Brun, *Parlers régionaux*, 1946, p. 137 ss. ; Jean Séguy, *Le français parlé à Toulouse*, 1950, p. 103 ss.).

Rien n'empêche d'admettre que le tableau linguistique esquissé ci-dessus présentait, entre 1800 et 1850, à peu de chose près les mêmes caractères qu'aujourd'hui, si l'on prend soin de préciser que le nombre de Toulousains employant l'occitan était alors plus important que de nos jours où l'instruction publique obligatoire contribue à diffuser largement le français littéraire.

L'emploi du patois *moundi* par les milieux éclairés du Languedoc commence à décliner rapidement au cours de la première moitié du XIX^{me}

siècle. En dépit de ses origines occitanes, l'Académie des Jeux Floraux récompense les poèmes rédigés en français littéraire. Ce n'est que plus tard, sous la double influence de l'intérêt naissant pour tout ce qui est tradition et folklore et, peu après, de la création et des activités du Félibrige rayonnant depuis la Provence voisine, que les premiers poètes occitans — Jasmin, élu maître-ès-Jeux Floraux en 1853, Mistral en 1878 — verront leurs ouvrages couronnés au concours du Capitole de Toulouse. Précisons cependant que la docte Compagnie n'a jamais cessé de promouvoir et d'encourager les recherches et les travaux d'érudition concernant la langue et les lettres occitanes.

Klewański et le petit noyau de Polonais résidant dans la Toulouse de l'époque n'ont point manqué d'occasions de s'intéresser aux manifestations dialectales du Languedoc et de la Provence proprement dite. Les ouvrages de l'Albigeois Henri Pascal de Rochegude commencent à paraître sur la Garonne en 1819, ceux de François Reynouard (né à Brignoles en 1761), dès 1816 ; quant aux cours inaugurés par Claude Fauriel à la Faculté des lettres de Paris, ils sont publiés à partir de 1832. C'est l'Académie toulousaine qui encouragera l'édition, réalisée par Gatien-Arnauld entre 1841 et 1844, des *Monuments de la littérature romane*, subventionnée en même temps par le Conseil municipal de Toulouse et le Conseil général de la Haute-Garonne. En 1841 paraîtra aussi, dans la traduction de Melchior-Louis d'Aguilar, le premier volume des célèbres *Leys d'Amor*.

Les périodiques des bords de la Garonne ne manquaient jamais d'attirer l'attention du public sur les produits de plus en plus fréquents de la Muse locale. Ainsi la *Gazette du Languedoc* fera, en 1837, ressortir « la grâce, la facilité, le sentiment vrai, la teinte religieuse et mélancolique, la couleur locale » qui distinguent les *Espigos de la lengo moundino*, recueil du botier toulousain Louis Vestrepain (cf. Ch. Camproux, *op.cit.* p. 148).

Rappelons pour conclure deux manifestations qui ont pu retenir l'intérêt des Polonais résidant à l'époque en Languedoc. Le 14 juillet 1808, Toulouse fut le théâtre d'une émouvante cérémonie : on transférait ce jour-là — du couvent des Carmes condamné à être démolí jusqu'à la basilique de la Daurade — les cendres du plus illustre des bardes occitans, Pierre Goudouli, auteur qui composa au XVII^{me} siècle de très belles poésies en dialecte *moundi*, et ce transfert donna l'occasion à des discours exaltant les glorieux siècles de la civilisation méridionale et de la littérature de langue d'oc. L'autre solennité honorait un poète vivant : le fameux coiffeur agenais, Jacques Boé, plus connu sous le nom de Jasmin (1798-1864) se rendit, au mois de juillet 1840, à l'invitation des Jeux Floraux organisant un grand banquet en son honneur. Parmi la foule d'admirateurs assistant à cette soirée, nous pouvons sans risque d'erreur supposer la présence de plusieurs Polonais, car le chantre d'Agen avait mérité leur gratitude en composant, en 1833, son poème : *As Debris de la natioun polonezo*, reprise bientôt dans le premier volume de *Las Papillotos* (Agen, 1835, p. 239-40). Et les notes du livre en question nous apprennent (p. 300) que « cette chanson vient d'être traduite fidèlement en polonais par M. Ulrich, jeune officier dont le talent égale le patriotisme » (12).

NOTES

(1) Si le procès des Icariens se déroula quelque temps après le décès de Klewański, une autre affaire, bien différente par son objet et sa portée, mais suivie de très près par la presse de Toulouse, fut jugée à Tarbes, encore du vivant du Polonais. Le 29 mars 1829, le Tribunal de Tarbes condamnait à une peine relativement légère (cinq ans de prison — verdict acclamé par une foule enthousiaste), le jeune Laffargue, ébéniste de Bagnères-de-Bigorre, qui, dans un accès de jalousie, avait étranglé sa maîtresse. Longuement commenté par le *Courrier des Tribunaux* et la *Gazette des Tribunaux*, ce crime passionnel a retenu non seulement l'attention des habitants du Languedoc, mais également celle des Parisiens, et, parmi eux, de plusieurs écrivains.

Ainsi, dans ses *Promenades dans Rome* (1829), Stendhal prit prétexte de l'affaire Laffargue pour y ajouter un long commentaire, exaltant ce qui était, à ses yeux, une preuve virile d'énergie et de passion; les passages qui s'y rapportent sont fréquemment cités, dernièrement par Claude Roy: *Stendhal par lui-même* (Le Seuil, 1953); Armand Caraccio les commente dans son édition des *Promenades dans Rome* (Champion, 1940, tome III, p. 135-47 et 432). Dans une thèse, restée inédite à notre connaissance, *L'Affaire Laffargue et « le Rouge et le Noir »* (exemplaire dactylographié de 532 pages), soutenue devant la Faculté des Lettres de Toulouse en 1949, Claude Liprandi, ayant procédé à une analyse détaillée du dossier en question, s'est efforcé de démontrer que Stendhal — lorsqu'il entreprit de retracer le sort tragique de Julien Sorel — s'est inspiré de ce « beau crime » peut-être plus profondément que du procès Berthet, jugé devant les Assises de Grenoble. Rejetée dans *Le Divan* (n° 270, 1949, p. 105) par Pierre Jourda, la conjecture de Liprandi a retenu l'intérêt d'Henri Martineau: *L'Œuvre de Stendhal* (1951 I, p. 378) et d'André Billy: *Ce cher Stendhal* (1953, p. 204). Mais Jacques Robichon, qui consacre pourtant dans son *Roman des chefs-d'œuvre* (1959, p. 7-49) tout un chapitre à la genèse de *Le Rouge et le Noir*, passe cette hypothèse entièrement sous silence.

(1a) Cf. le tout récent ouvrage de l'abbé Ernest Sevrin: *Les Missions religieuses en France sous la Restauration*, Vrin, 1959; sur les missions en Languedoc pendant la période 1815-1830, cf. tome II, 215-225 et 381-402.

(2) Sur les Portugais à Toulouse, on lira le remarquable exposé de J. Verissimo Serrao, inséré dans le volume collectif: *Présence du Portugal à Toulouse* (1956, p. 9 ss.), ainsi que la thèse de Luis de Matos: *Les Portugais en France au XVII^{me} siècle* (Coimbra, 1952, p. 328 ss.), où l'auteur fait l'histoire de l'immigration lusitanienne en Languedoc.

(3) Maksymilian Kawczyński (1842-1906), le romaniste polonais connu, a été l'un des premiers spécialistes à avoir consacré — dans son *Essai comparatif sur l'origine et l'histoire des rythmes* (Paris, 1889, p. 154), ouvrage remarquable, cité encore de nos jours — au rhéteur Virgilius Tolosanus le paragraphe que voici:

Angelo Mai (1782-1854), éditeur de Virgilius (dans le vol. V des *Classicorum veterum fragmenta*), nous a appris que ce grammairien (jusque-là, croyons-nous, complètement inconnu des savants) était un Gaulois de Toulouse. Cette ville paraît avoir été alors le centre d'une école de rhétorique dont les membres, vaniteux à l'excès à ce qui semble, prirent les noms des auteurs les plus célèbres de l'antiquité, s'appelant: Caton, Cicéron, Horace, Maeuius, Lucain, Térance, Varron, Virgile. C'est peut-être le premier exemple de l'adoption de noms littéraires, suivi plus tard par les savants de la cour de Charlemagne; seulement les rhéteurs toulousains ont poussé l'orgueil jusqu'à abandonner et oublier leurs propres noms.

On connaît un malentendu littéraire analogue, relatif également à la ville de Toulouse: l'erreur de Dante Alighieri qui, dans son *Purgatoire* (XXI 88-89), a confondu le grand poète classique Publius Papinius

Statius (Stace), né à Naples vers 43, en l'appelant un « Tofosano », avec un obscur rhéteur, Lucius Statius, toulousain en effet, qui, contemporain du précédent, a vécu sous Néron.

(4) Sur l'épanouissement de la Faculté de Droit de Toulouse au XVI^{me} s. et son rayonnement à travers les Pyrénées, jusqu'aux Universités espagnoles, rappelons un article fort instructif de Pierre Mesnard : *Jean Bodin à Toulouse (Bibl. d'hum. et renaiss., t. XII, 1950, p. 31-59)*.

(5) Les origines de la Compagnie de Clémence Isaure ont été illustrées en musique par *Les Jeux Floraux*, opéra en 3 actes, livret de J.N. Bouilly, musique de L. Aimon. L'action est située au XIV^{me} siècle ; Clémence Isaure, entourée de poètes « bachiques, héroïques et érotiques », y joue un rôle important. La première de l'opéra eut lieu le 16 novembre 1818 au Théâtre de l'Académie Royale de Musique de Paris (cf. son texte - B.N. : Y-th 9654) ; en 1822, l'ouvrage fut joué sur la scène du Capitole de Toulouse, mais la critique locale, réticente, le qualifia d'« ennuyeux ».

(6) On retrouve un écho des véhémentes critiques dont les Jeux Floraux firent l'objet au XIX^{me} siècle dans *La Comédie académique ou la Belle Paule*, roman de Jules Champfleury, publié d'abord en feuilleton dans *L'Etendard* de Paris, puis en volume (1867) chez A. Lacroix. L'action, qui a lieu en 1833 sur les bords de la Garonne, met en scène un riche négociant désireux de marier sa fille avec un « mainteneur » des Jeux Floraux. « On arrive — écrit l'auteur — à l'Académie des Jeux Floraux par la sacristie et le confessionnal : ce n'est pas avec de l'encre qu'il faut écrire, c'est avec de l'eau bénite » (p. 104). Et tout le chapitre XXI nous décrit sur le ton du persiflage une séance solennelle de la Compagnie.

(7) Dans la *Correspondance* de Victor Hugo (*Lettres à la Fiancée*, éd. nation., 1947, I 37), on peut lire, dans la lettre du 21 mars 1821, un passage où le poète recommande de libeller son adresse comme suit : « A M. V.H., de l'Académie des Jeux Floraux ». Une documentation complète sur les rapports de Hugo avec l'Académie de Toulouse a été présentée dans les commentaires des *Odes et ballades* (éd. nationale, 1912, p. 530-550).

(8) Parmi les écrivains originaires du Languedoc, Baour-Lormian ne tarda pas à être connu des Polonais. Dès le mois de février 1829, Adam Mickiewicz, dans une note rédigée en français à Saint-Petersbourg et destinée au poète russe Vassili Joukovski, caractérisait le poète pseudo-classique Ludwik Osiński, traducteur de quelques tragédies françaises, en disant : « c'est le Baour-Lormian de Pologne ; il suit le *Cours de La Harpe* ». Quant à Soumet, ses « belles poésies », en particulier *L'Ombre d'un calice*, sont recommandées par Zygmunt Krasinski à l'admiration de la C-sse Potocka (cf. *Listy do Delfiny Potockiej*, Poznań, 1930, I 239 — lettre du 6 décembre 1841).

(9) Sur la peinture toulousaine au XIX^{me} siècle, on lira Desazars de Montgailhard, *Les Artistes toulousains et l'art à Toulouse au XIX^{me} siècle* (1924) où l'auteur se penche en particulier sur les origines languedociennes de l'œuvre de Gros et d'Ingres. C'est toutefois le XVII^{me} siècle que l'on regarde aujourd'hui comme le véritable âge d'or de l'art pictural de cette province, époque où s'épanouit à l'ombre de la collégiale romane de Saint-Sernin une école de peinture digne d'admiration. Ce n'est qu'en 1947 que les chefs-d'œuvre de cette école furent présentés à Paris, grâce surtout à Robert Mesuret dont les ouvrages traitant ce sujet, publiés après 1950, sont enregistrés par Philippe Wolff (*op. cit.* p. 292).

(10) Sur Léonce de Lavergne, il faut citer la monographie succincte d'Ernest Cartier (1904), mais on lira surtout la brève biographie de cet écrivain, rédigée par Charles Dédéyan pour servir d'introduction aux neuf lettres inédites adressées à Lavergne par Chateaubriand (*Annales de Bretagne*, t. 50, 1943, p. 195 ss.). A cette occasion, qu'il soit permis de rappeler

un élément peu connu : l'intérêt que ce savant, spécialiste des questions d'économie rurale, portait à la question polonaise ; dans son numéro du 1^{er} mai 1864, la *Revue des Deux Mondes* insérait un article de Lavergne traitant de *La Pologne et les ukases du 2 mars 1864 sur la propriété territoriale* (il existe aussi un tirage à part de ce texte — B.N. : Mp 4936).

(11) Il y avait une disproportion considérable entre l'étendue de la circonscription administrative appelée *Languedoc* et celle du territoire dialectal d'où elle tirait son nom. A une époque plus ancienne, le Languedoc comprenait également des régions que, suivant les critères linguistiques, nous désignons aujourd'hui sous le nom de *Provence*, et notamment le département de l'Hérault. Sur les divers changements des frontières du Languedoc au cours des siècles, on peut se renseigner dans l'exhaustive *Histoire graphique de l'ancienne province de Languedoc* (Toulouse, 1904, 712 p.), œuvre de deux érudits Toulousains. — E. Roschach et A. Molinier.

(12) On citera à ce propos les souvenirs de Jan Nepomucen Janowski, l'un des chefs de nos émigrés en France après 1831 : dans ses *Notatki autobiograficzne* (Wroclaw, 1950, p. 546), Janowski raconte que, allant en 1837 faire une cure à Barèges, il s'arrêta à Agen, où, dit-il,

j'allai me faire raser par le fameux barbier nommé Jasmin, célèbre moins par son métier que par ses titres de poète gascon inspiré. Dans son dialecte natal, il composa — ce fut en 1833 ou 1834 — un poème pour la commémoration du 29 novembre 1830 [journée anniversaire de l'Insurrection] ; cette pièce fut interprétée en polonais par Leon Ulrich, traducteur des drames de Shakespeare, et publiée dans une plaquette qui parut en mémoire dudit anniversaire...

Quant aux poèmes que le chanteur gascon consacra alors à la Pologne, il y en a en réalité deux : a) *Aux débris de la nation polonaise*, ode « messénienne » que nous venons d'évoquer et b) *Les Oiseaux Voyageurs* ou *Les Polonais en France* (Lous Aouzels bouyatjurs, ou lous Polones en François), pièce plus brève et à notre avis mieux inspirée. Absent de la première édition de *Las Papillotos* (Agen, 1835), ce dernier poème a paru dans la II^{me} édition (1) bilingue, avec texte en gascon et en français du recueil (Agen, 1843, I 224-229). Par ailleurs, on retrouve *Les Oiseaux Voyageurs* dans les *Extraits des œuvres* de Jasmin Agen, 1870 ; Paris, 1872) et, beaucoup plus tard, également en texte bilingue, dans le *Bulletin Polonais* de Paris (n° 88, 15 novembre 1895, p. 255-256).

Le jeune officier qui venait de traduire Jasmin était le poète Léon Ulrich, né en 1811. En 1830-1831, il fit la guerre contre les Russes, émigra en France où il publia en 1834, précisément à Agen (J. Quillot, imprimeur) une plaquette contenant un « tableau dramatique » en vers : *Powstańcy polscy w 1833 r.* Il y rend hommage au deux chefs d'une insurrection locale qui tourna en catastrophe : Józef Zaliwski (mort en 1855) et Artur Zawisza (fusillé à Varsovie, en 1833) ; la plaquette se termine par un poème polonais de Konstanty Gaszyński, dédié à la mémoire de Artur Zawisza : ce même héros, rappelons-le, se trouve mentionné par Chateaubriand dans les *Mémoires d'Outre-Tombe* (III, livre VI, édition Levaillant, 1948, III, 354) où son nom se lit *Zawiska* (cf. notre Bulletin, n 10, 1952, p. 81).

Leon Ulrich a pourvu son essai dramatique de notes où Shakespeare, son poète préféré, se trouve cité à deux reprises en anglais (*Henry IV* ; *Richard II*). Déjà pendant son séjour en France, à Lunel, le jeune émigré entreprit de traduire le théâtre du poète élisabéthain ; de retour en Pologne, il mena sa tâche à bon terme en publiant en vers polonais la plupart des œuvres de Shakespeare. Ulrich, qui mourut en 1885, a également laissé des traductions en polonais des œuvres d'Aristophane et de Plutarque.

TOULOUSE JUGÉE
PAR QUELQUES ECRIVAINS FRANÇAIS

1800 — 1850

1.

Au cours des siècles, l'importance politique et le rayonnement culturel de Toulouse ont été maintes fois exaltés par les chroniqueurs et les historiens dont les éloges versent quelquefois dans le genre panégyrique. Loin de naître sous la seule plume d'écrivains languedociens, ces hommages ont également vu le jour dans d'autres provinces françaises. Ainsi Germain de La Faille (1616-1711), dans la préface de ses *Annales de la Ville de Toulouse* (1687), rapporte à ce propos une opinion du célèbre épistolier Jean-Louis Guez de Balzac, né et mort à Angoulême (1595-1654) :

Un de nos plus fameux écrivains, et qui a été de son temps comme l'oracle de la France, Guez de Balzac, après avoir dit qu'il y a certaines villes fatales où la religion, la vertu et la doctrine aiment à faire leur demeure, ajoute ces paroles : « Toulouse est une de ces villes privilégiées et choisies du Ciel : elle produira toujours des lumières à la France, des Catons, des Sulpices et des Cicérons français, elle sera juste et catholique, savante et Palladienne jusqu'à la fin du monde. »

Ces éloges, aussi fréquents que pleins d'exagération, n'ont pas laissé de susciter des réactions tout aussi exagérées, s'exprimant dans les jugements sévères que formulaient les adversaires — ou simplement les victimes — d'une ville où l'esprit de liberté se voyait souvent persécuté. Faisant route vers Montpellier, Rabelais qui passa par la Cité rouge en 1529 (cf. Santi, *Rabelais à Toulouse, Revue du XVI^e Siècle*, VIII, 1921, p. 42-62) n'a manqué pas de glisser dans son *Pantagruel* (éd. de La Pléiade, p. 210) une violente invective contre cette ville, en effet, son héros.

vint à Thoulouse [...], mais il n'y demoura guères quand il vit qu'ils faisoient brusler leurs régens tous vizf comme harans soretz...

Etienne Dolet, humaniste et typographe (né en 1509, brûlé à Paris, place Maubert, le 3 août 1546), qui, ayant fait ses études de droit (de 1532 à 1534) sur les rives de la Garonne, a sévèrement jugé l'attitude des habitants de Toulouse, coupables d'après lui à la fois d'orgueil et de cruauté. Dans deux pamphlets latins — imprimés à Lyon, en 1533 — *Orationes duae in Tholosam*, Dolet exhala un ressentiment qui s'égrène en une sorte de litanie vengeresse :

...Tholosae — asperitas, rusticitas, barbaries, ineptiae [...] Tholosa — dura, agrestis aspera barabraque [...] Tholosae in doctos odium, Tholosae in plerosque crudelitas, Tholosae doli, Tholosae calumniae...

Emprunté aux mêmes *Orationes*, voici un autre passage (nous le citons dans la traduction de Casimir Stryjeński tiré de la monographie consacrée à Etienne Dolet (Paris, 1886) par l'Anglais Richard Copley Christie :

D'où vient que la cruauté fait les délices de Toulouse ? D'où vient que cette ville est imbue de goûts sauvages au point de ne prendre aucun plaisir si ce n'est à tout ce qui est contraire à l'humanité et ne peut se concilier avec la justice ?

Toulouse en est encore aux plus informes rudiments du culte chrétien, et elle est adonnée à des superstitions dignes des Turcs seulement [...] On a toujours à Toulouse la même haine des lettres et le même amour des sottises...

Il serait facile de multiplier ici les exemples d'attaques de ce genre : plus limité, notre propos est de présenter ici un choix de jugements sur Toulouse et les Toulousains formulés par quelques auteurs français de la première moitié du XIX^e siècle. Il s'agira uniquement d'écrivains venus dans la ville de Clémence Isaure en touristes et que ni leur origine, ni leurs activités ne rattachaient au Languedoc ou à sa capitale d'une manière directe.

2.

« Une contrefaçon du *Génie du christianisme*, à Avignon, m'appela au mois d'octobre 1802 dans le Midi de la France », note Chateaubriand dans la deuxième partie des *Mémoires d'outre-tombe*. Ce voyage d'affaires, tendant à dépister le responsable d'une édition « piratée » fit faire en même temps au poète d'*Atala* une charmante excursion pleine de révélations inattendues :

Je ne connaissais — confesse-t-il — que ma pauvre Bretagne et les provinces du Nord [...] : j'allais voir le soleil de Provence, ce ciel qui devait me donner un avant-goût de l'Italie et de la Grèce vers lesquelles mon instinct et la Muse me poussaient...

Cependant, la relation du voyage de 1802 ne fut rédigée qu'en 1838, peu après la seconde visite de l'écrivain à Toulouse, aussi les impressions de l'homme de trente-quatre ans s'y trouvent-elles sensiblement altérées par la plume du mémorialiste qui en comptait soixante-dix.

Ayant quitté Paris le 18 octobre 1802, Chateaubriand passa environ une semaine à Lyon, séjour qui « lui fit un extrême plaisir ». Débarquant à Avignon la veille de la Toussaint, il sut « déterrer » le contrefacteur de son ouvrage, puis il consacra le reste de son temps à visiter les lieux que le chantre de Laure avait rendus immortels, Marseille, cette « émule d'Athènes », l'éblouit ; en revanche les Arènes et la Maison-Carrée n'étant pas encore mises entièrement au jour, Nîmes ne lui révéla qu'une partie

de ses beautés ! il aperçut à Narbonne le Canal des Deux-Mers pour arriver enfin à Toulouse. Ce bref séjour de 1802 semble avoir été effacé de sa mémoire par tout ce qu'il vécut sur les bords de la Garonne trente-six ans après, au point que la description de son premier voyage est surchargée par une foule de détails qui se rapportent à ce second séjour (en 1838). La relation abonde en détails historiques tirés, comme l'a indiqué Fernand Letessier, de la *Biographie universelle* des frères Michaud, mais présentés sous forme de brefs paragraphes d'un style aisé ; si l'on y ajoute une phrase sur la collégiale « abandonnée » de Saint-Sernin, et quelques réminiscences historiques, on aura épuisé les passages sur Toulouse où Chateaubriand a résumé pour ses lecteurs sa première excursion dans le Midi de la France.

Il ne traversa pas non plus Toulouse en été 1829, lors de son voyage aux Pyrénées. Ayant quitté Paris le 18 juillet, il fit route par Limoges, Périgueux, Bergerac, Auch et Tarbes pour débarquer le 28 à Cauterets et y poursuivre sa cure jusqu'au 19 août. Ce séjour lui fit rencontrer enfin la fameuse « Occitanienne » avec qui, sans la connaître personnellement, il était en commerce épistolaire depuis novembre 1827.

L'idylle ainsi nouée sur le gave et dans les « sapinières » de la célèbre ville d'eau avec la belle « naïade du torrent », la « nouvelle Clémence Isaure » comme il la surnomme dans ses *Mémoires*, réveilla dans l'esprit de René les lointains échos de la visite faite à Toulouse vingt-cinq ans plus tôt. Léontine de Villeneuve qui, née à Toulouse le 31 janvier 1803, y mourut le 5 avril 1897, était une Toulousaine de souche, bien qu'elle eût passé ses jeunes années à Hauterive, manoir situé à cinq km de Castres.

L'illustre écrivain revint, on l'a vu, à Toulouse en 1838. Il avait, depuis longtemps déjà, promis de rendre visite à l'Académie des Jeux Floraux qui l'avait élu, dès 1821, « maître-ès-Jeux » ; de plus, il n'avait garde d'oublier que, candidat en 1834 aux élections législatives, il avait recueilli, sur 555 votants, 151 voix légitimistes ; enfin, l'amitié de Léonce de Lavergne, l'énergique collaborateur du *Journal de Toulouse* ainsi que de la *Revue du Midi*, l'attirait sans nul doute, ainsi que le beau souvenir des promenades faites huit ans auparavant aux bords du gave pyrénéen aux côtés de la jeune Toulousaine, épouse maintenant du comte de Castelbajac.

Chateaubriand quitta Paris le 10 juillet 1838 pour débarquer le 13 à Clermont-Ferrand où les légitimistes ultra, « les Henriquinistes », les reçurent avec force ovations. Il passa à Rodez le 17, s'arrêta un couple d'heures à Albi et fit son entrée à Toulouse dans l'après-midi du 18 juillet. Logé place Saint-Etienne, à l'hôtel de Cambon dont le comte et la comtesse de Castelbajac occupaient une aile, l'écrivain se reposa sur les bords de la Garonne pendant trois jours et demi. Fut-ce là pour lui réellement un séjour de repos ? Disons plutôt une interminable suite de réceptions, de banquets et de concerts, ces derniers illustrés par la belle voix de Mlle Honorine Gasc, « Malibran future » comme le lui prédisait le poète dans les *Mémoires*. Ayant assisté, le 20 juillet, à la séance des Jeux Floraux, il quitta Toulouse le 22 et, faisant chemin par Montpellier, Lunel, Aigues-Mortes, Nîmes, Marseille et Toulon, il arriva le 28 juillet à Cannes, terme de son voyage.

Ce dernier séjour de Chateaubriand sur la Garonne l'a-t-il pleinement satisfait ? « Caprice d'une fleur », l'idylle de Cauterets gardai-elle encore pour ses yeux fatigués le charme et l'éclat de jadis ? En tout cas, l'échange de messages entre René et la comtesse Léontine se poursuivit jusqu'au mois de septembre 1847, lorsque la jeune femme, de passage avec son mari à Paris, alla pour la dernière fois rendre visite à son vénérable ami octogénaire.

3

Les livres de voyage s'affirment en France comme un genre littéraire riche et varié, abondant en ouvrages d'érudition, parfois assez volumineux, — genre qui embrasse autant les guides à travers les contrées étrangères que les descriptions des provinces françaises ou de Paris.

S'il s'agit des régions occitanes, on citera ici tout d'abord le *Voyage dans les départements du Midi de la France* d'Aubin-Louis Millin, ouvrage publié de 1807 à 1811 en quatre volumes, les trois premiers ayant chacun plus de 500 pages, le dernier en comptant presque mille. L'ouvrage est assorti d'un *Atlas pour servir au Voyage* en trois parties, chacune imprimée in-quarto et ornée de belles gravures illustrant les monuments analysés dans le texte. Polygraphe infatigable, Millin (1759-1818) fit ses débuts d'écrivain en éditant les six volumes de *Mélanges de littérature étrangère*, consacrés à des traductions d'auteurs allemands et anglais. Puis, changeant de domaine scientifique, notre chercheur publia en pleine Révolution ses *Éléments d'histoire naturelle* (1794; II et III éd. 1797 et 1802) qui connurent une vogue extraordinaire et furent dès 1798 traduits en italien. Ni les lettres pourtant, ni la physique ne purent longtemps retenir Millin; sa véritable vocation était l'archéologie. Durant toute sa vie ou presque, il fit, en France autant qu'en Italie, la chasse aux monuments et aux inscriptions anciens et publia divers répertoires qui, pour être parfois incorrects, n'en rendirent pas moins de grands services aux épigraphistes et archéologues du temps. Aussi toute une pluie de médailles et de distinctions diverses illustrèrent — pour un temps assez bref il est vrai — le nom de Millin dans sa patrie et même dans l'Europe entière; pour s'en convaincre, il suffit de parcourir la litanie de titres qui suivent le nom de l'auteur sur la page de garde du *Voyage* en question (1a).

L'ouvrage qui nous intéresse n'est pas sans mérites et prouve en tout cas l'assiduité bénévole et la vaste érudition de Millin. L'archéologue nous décrit en particulier des édifices et des tombeaux, et recopie une quantité d'inscriptions antiques; ses observations consacrées aux us et coutumes des habitants, bien que rédigées dans un style pour la plupart dépourvu de charme, sont certainement exactes et pleines d'intérêt. Au IV^e volume du *Voyage*, les chapitres 121 et 122, dédiés à Toulouse, comportent une foule de noms et de détails historiques relevés avec soin, mais bien trop peu de commentaires dignes d'attention. Cédons la parole à l'auteur en train de décrire la capitale du Languedoc :

Les bâtiments de cette ville célèbre n'annoncent point son ancienne splendeur : ses rues sont étroites et tordueuses, les maisons sont bâties en briques, on n'a guère employé la pierre que pour y fixer les gonds des portes. Il y a peu d'édifices qui aient une belle apparence; les places manquent de régularité.

Le peu de sympathie que notre guide éprouve à l'égard de la Cité des violettes saute aux yeux dès l'abord, si l'on compare les 30 pages qu'il veut bien lui dédier avec le nombre de celles consacrées aux autres cités, et notamment 50 pages à Bordeaux, 150 à Arles et pas moins de 200 à Marseille. Même désavantage pour Toulouse lorsqu'on feuillette l'*Atlas*, où elle ne bénéficie que d'un pauvre quart de planche (la 74^e) — il reproduit le buste de Clémence Isaure, un bas-relief romain et un char en bronze du Musée de la ville — tandis que les autres villes du Midi peuvent se flatter de disposer de nombreuses planches chacune.

Parmi les multiples activités de Millin, la publication du *Voyage* n'était somme toute qu'un hors-d'œuvre, résultat d'une excursion semi-curative, due à la lassitude de l'archéologue : « de longs travaux — dit-il dans sa Préface — avaient épuisé ma santé : plusieurs habiles médecins me conseillèrent de voyager dans des contrées méridionales... »

*
**

Bien différents sont les *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France*, suite de magnifiques volumes in-folio dont la valeur artistique est considérablement rehaussée par les gravures faites d'après les dessins de peintres illustres, tels que Horace Vernet, Géricault, Isabey et Ingres. Entreprise de longue haleine, cette publication monumentale fut confiée aux soins de trois spécialistes, estimés chacun dans sa partie : Charles Nodier (1780-1844), écrivain et animateur d'élite, l'un des fondateurs du Cénacle de l'Arsenal ; le baron Isidore Taylor (1789-1879) collectionneur et philanthrope bien connu ; enfin Alphonse de Cailleux (1788-1876), peintre et architecte. Le premier fascicule des *Voyages* en question vit le jour dès 1820, mais ce n'est qu'en 1833 que parut la première livraison des quatre volumes (qui ne comportent pas moins de 146 livraisons, ornées de 591 planches) consacrés au Languedoc, « grande et puissante province » de France qui — s'écrie le préfacier — fut

un royaume, et quel royaume, grand Dieu ! la première des colonies latines dans la Gaule, la fille aînée de l'antique Rome, la mère au suave langage de nos plus anciens poètes nationaux...

Cette préface est née sous la plume de Charles Nodier qui, se fondant sur les acquisitions des meilleurs érudits languedociens, tels Du Mège, de Lavergne et d'autres encore, a su étaler devant ses lecteurs « la splendeur antique de l'une des plus nobles villes de France ». Ainsi les monuments de Toulouse avaient-ils trouvé un historien enthousiaste, tandis que des graveurs d'élite contribuaient par les produits de leur ciseau à faire des quatre volumes dédiés au Languedoc une vraie performance de l'édition française (2).

4

Marseillais de naissance, Adolphe Thiers (1797-1877), n'avait guère d'illusions quant aux traits qui caractérisent ses compatriotes du Midi. Journaliste, publiant ses textes au *Constitutionnel* de Paris, il s'y fit connaître dès ses débuts par des articles en tous points remarquables.

Déclenchée en 1820, la guerre civile d'Espagne ne laissait pas de préoccuper fortement l'opinion française, aussi Thiers fut-il chargé par ses directeurs, Manuel et Laffitte, de rendre compte de l'état des esprits dans les provinces du Sud-Ouest. Ainsi, publiés d'abord en feuilleton dans le *Constitutionnel*, réunis bientôt en volume (1823), ses articles donnaient une idée de l'effervescence que suscitaient à Perpignan, à Toulouse, et dans tout le Languedoc les échos du canon tonnant outre-Pyrénées. Cet ouvrage, le premier que le futur homme d'Etat signait de son nom s'intitulait *Les Pyrénées et le Midi de la France pendant les mois de novembre et décembre 1822* (3). Les observations du journaliste politique l'emportent de loin sur les notes du simple touriste; il s'est borné à propos de Toulouse (p. 193) à libeller quelques phrases qui, ainsi que la page qui va suivre, se signalent par leur style :

Toulouse est une fort grosse ville, presque toute bâtie en briques, et largement étendue sur les belles rives de la Garonne. Un très grand pont, jeté sur cette rivière, présente un point de vue magnifique, lorsque le ciel est serein [...] On découvre un horizon vaste et profond, à l'extrémité duquel la chaîne des Pyrénées et le Pic du Midi montrent leurs lignes blanches et vaporeuses...

L'attention du jeune reporter est surtout retenue par les conséquences que la guerre civile espagnole faisait peser sur la vie quotidienne d'une cité qu'il appelle « la *pieuse* Toulouse » :

Je ne crois pas que Toulouse applaudit aujourd'hui au supplice de Calas, quoiqu'elle ait encore et son gros Capitole, et ses nombreux Pénitents, et son *Echo du Midi*, et une foule d'âmes charitables qui font des vœux pour les victoires de la régence d'Urgel; car il faut dire que les dévots de ce pays ont une foi miraculeuse en la Providence, et ne désespèrent pas que des soldats et des généraux qui ne sont déjà plus en Espagne, y gagnent encore des batailles. Cependant ces bonnes dames qui cèdent leurs maisons de plaisance pour procurer d'agréables retraites aux moines fugitifs, et font des quêtes, qu'elles n'appellent pas des emprunts, pour leur faire manger des foies d'oie, ces bonnes dames ne forment que la plus petite partie de la population, tandis que le commerce en compose la plus grande. Or, on sait que le commerce était joyeux de la paix, et que sa joie pourra cesser avec elle [...]. Les Toulousains donc, qui chargent et déchargent des ballots sur le Canal du Midi, et ce sont les plus nombreux, n'aiment pas ces moines espagnols guerroyeurs qui pourraient amener encore les jours de la guerre d'Espagne et peut-être ceux où Wellington tirait le cañon à leurs portes.

Perpignan et Bayonne ne sont pas les points où se reposent plus volontiers les féaux espagnols battus. C'est à Toulouse qu'ils viennent se ravitailler, s'entendre et reprendre courage...

5

Victor-Joseph Etienne (1764-1846), plus connu dans les lettres sous le pseudonyme d'Etienne Jouy ou de Jouy (formé d'après le nom de son lieu de naissance, Jouy-en-Josas), vécut une existence curieuse et agitée. Voici comment le caractérise Adolphe Empis qui succéda au fauteuil occupé par Jouy sous la Coupole :

Dans sa merveilleuse Odysée, on taillerait sans peine vingt romans [...] où la folie marche si près de la raison, où le burlesque coudoie si étroitement le sublime qu'en puisant au hasard dans cette mine si riche d'aventures, on forgerait lestement cinq cents volumes de mémoires historiques...

En effet c'est non sans étonnement, voire avec méfiance, qu'on parcourt la biographie de ce Français qui fut tour à tour globe-trotter, soldat, marin, romancier, chroniqueur, auteur dramatique, cultivant tous les genres scéniques (depuis le vaudeville jusqu'à la tragédie en passant par le ballet), journaliste, homme politique sinon d'Etat, et enfin bibliothécaire.

Rentré de Londres à Paris après la chute de Robespierre, Jouy se consacre entièrement au métier d'écrivain. Parmi ses succès, rappelons-en deux qui furent éclatants : son livret (nommé alors « poème lyrique ») pour le célèbre opéra *La Vestale*, musique de Spontini (1807) — certains autres livrets lui furent également commandés par des musiciens illustres tels que Méhul, Cherubini et Rossini — et sa tragédie en 5 actes, *Sylla*, présentée au Théâtre Français le 27 décembre 1821 (et jouée par la suite 80 fois) avec le grand Talma comme vedette. Le public saluait avec joie les allusions politiques dirigées contre la Restauration : « Talma représente Bonaparte dans le rôle de Sylla, que tout le monde court voir... », note Balzac dans sa lettre à Laure Surville, datée de mars 1822 (cf. *Lettres à sa famille*, 1950, p. 69).

Œuvre d'un polygraphe authentique qui parlait de *omnibus rebus et aliis*, la production littéraire de Jouy est tombée de nos jours dans un oubli quasi complet. Néanmoins, elle est loin d'être sans intérêt pour les lecteurs que préoccupe encore la trame quotidienne, les faits menus et pris sur le vif de la vie des Français de l'époque. L'on peut aujourd'hui encore compulsier avec profit les chapitres qui forment *L'Hermite de la Chaussée d'Antin*, dont le premier feuilleton parut le 17 août 1811 et le dernier le 30 avril 1814, ouvrage édité bientôt en cinq volumes et illustré de gravures d'Alexandre Desenne, suivi aussitôt d'une deuxième série de reportages, signés cette fois d'un pseudonyme « Guillaume le Franc-parleur » (2 vol., 1815), puis de *L'Hermite de la Guyane* (3 vol., 1816-1817), de *L'Hermite en province* (14 vol. 1818-1827), des *Hermites en prison* (2 vol., 1823), pour finir par *Les Hermites en liberté* (2 vol., 1824).

Complexe, il est vrai, et passablement embrouillée, la question d'identifier les noms de tous ceux qui ont prêté à Jouy leur plume pour collaborer à ces « Observations sur les mœurs et les usages français au commencement du XIX^e siècle », se trouve résolue d'une manière provisoire et toujours hypothétique dans le classique ouvrage : *Supercheries littéraires dévoilées* (2^e éd., 1870, II 266 ss.) de Joseph-Marie Quérard. Cependant, le premier *Hermite* (de 1811 à 1814) comporte — on a pu le démontrer — plusieurs fragments dus au talent de l'écrivain Jean-Toussaint Merle (1785-1852); quant aux deux dernières séries, c'est Antoine Jay (1770-1854) qui, ainsi que nous en avertit le titre, aida Jouy dans sa besogne de compilateur.

Véritables petits tableaux de genre, les feuilletons parus dans les 26 tomes des différents *Hermites* ne sont pas autre chose que le fruit des pérégrinations d'un flâneur né. Que ce soit une rue en plein vent, un café peuplé, le bureau d'un journal, l'étude d'un notaire, l'atelier d'un peintre, le salon de l'actrice, voire le boudoir de la grisette, Jouy nous fait souvent assister à de piquantes scènes de genre. Nourrissant la louable ambition d'amorcer une campagne satirique de bon aloi, tendant à dénoncer tous « les vices à la mode », tels que la corruption politique, la presse dite de chantage se déchaînant en articles pleins de calomnie, ou simplement l'hypocrisie régnant

dans les salons de Paris, notre écolier souhaitait mériter le nom et les palmes du moraliste dans le sens fort de ce terme. Bien minces se révèlent les titres qu'aurait Etienne Jouy à briguer la grande succession des La Bruyère et des Vauvenargues... Les doutes nous viennent, entre autres, de son beau-frère, un général de la Grande Armée. P.D. Thiébault (1769-1846) qui a cru devoir nous laisser, sur la valeur morale et civique de notre publiciste, un jugement très sévère (cf. les *Mémoires* de Thiébault publiés en 1893, I 397).

Anti-clérical, homme d'un seul siècle, le dix-huitième, Jouy faisait profession d'un culte unique — celui de Voltaire. « La plus faible critique de Voltaire — constate Empis — lui semblait un sacrilège », « Voltaire ne le quittait jamais... » rappelle Ernest Legouvé, si bien qu'Edmond Biré a pu intituler *Un Voltairien de 1824* ses deux études consacrées à l'auteur de *Sylla*.

Le volume VIII des *Œuvres complètes* de Jouy (primitivement c'est le tome II de la série *L'Hermite en province*) est consacré au Languedoc, et quatre chapitres (datés de janvier et février 1818, p. 375-434) s'y occupent de Toulouse. Citons tout de suite quelques passages plutôt sévères pour cette capitale :

Toulouse, une des plus grandes villes de France et des mieux situées pour le commerce, est peut-être encore aujourd'hui l'une des plus pauvres et des plus dépeuplées. Fiers de posséder dans leurs murs une Académie des Jeux Floraux, une université, un présidial, une sénéchaussée, un Hôtel des Monnaies, une généralité, un Parlement et un Capitole, les habitants de Toulouse ne voyaient rien au-dessus d'une charge de robe ou de capitoul qui donnait la noblesse, et dédaignaient l'industrie commerciale et manufacturière, où ils ne voyaient que de l'argent à gagner.

L'aménagement urbaniste de Toulouse déplaît à Jouy :

Cette ville célèbre n'a conservé aucun des grands monuments de son ancienne splendeur; les édifices manquent de noblesse, les rues y sont tortueuses et les places irrégulières...

Point n'est besoin de citer ici les longues pages que l'auteur consacre à l'histoire, à la vie religieuse (« ... la première ville du monde pour les processions »), scientifique (huit pages discutant le problème de Clémence Isaure), théâtrale (Talma sur la Garonne) enfin littéraire de Toulouse (Soumet, « plus élégant que judicieux »; Baour-Lormian, qui « n'a que très peu de rivaux dans l'art de parler la langue poétique »). Nous préférons attirer l'attention de nos lecteurs sur les passages — bien rares dans les relations de voyages rédigées dans la première moitié du XIX^e siècle — où Jouy s'efforce de dégager dans ses grandes lignes la psychologie des habitants de Toulouse (p. 395-97) :

L'amour des distinctions est le trait le plus caractéristique de la physionomie des habitants de Toulouse; cette vanité native, d'où découlent peut-être tous les défauts qu'on leur reproche, est aussi la source des qualités qui se distinguent. Les Toulousains sont en général polis, affables, affectueux même, et ce n'est pas dans les simples relations de société que l'on peut découvrir en eux un fond d'égoïsme, caché sous les dehors de la plus aimable bienveillance. Je n'ai remarqué chez aucun peuple une plus grande aptitude aux lettres et aux sciences, un esprit plus prompt, une imagination plus facile à exalter; on aurait beaucoup de peine à

concilier ces dispositions d'un caractère ardent et passionné avec un caractère souple jusqu'à la faiblesse, si l'on ne découvrait le principe de cette inconséquence dans le ressort de l'ambition, qui seul met en mouvement toutes les facultés des hommes de ce pays : capables des efforts les plus violents aussi longtemps que ce mobile détermine et soutient leur action, ils s'affaissent pour ainsi dire sur eux-mêmes et n'ont plus la moindre énergie du moment qu'il s'arrête.

La beauté déroge ici moins fréquemment qu'ailleurs ; c'est dans les classes élevées que se trouvent les femmes les plus belles ; je voudrais pouvoir ajouter qu'à d'autres égards, elles conservent tous leurs avantages, mais je suis juste et ne suis pas galant. Je dirai donc que la bonne compagnie, où se trouvent tous les éléments qui la constituent ailleurs, la beauté, l'esprit et les talents, est trop souvent, à Toulouse, le rendez-vous des prétentions et de l'ennui ; que les femmes y manquent d'abandon et de gaieté ; qu'elles y sont, plus que partout ailleurs, tourmentées de petites passions haineuses qui les isolent jusque dans leur réunion. On ne sait pas tout ce qu'une marchande de modes de Paris qui expédie à Mme de N. une toque d'un goût nouveau, que n'ont point encore Mmes de L., de B., de R., amasse de charbons ardents sur la tête de celle qui se montrera la première avec cette élégante coiffure au cercle de Mme la baronne de C. On cite ici des haines de famille aussi vigoureuses que celle de Montaigu pour les Capulets, qui n'ont pas eu de fondement plus solide.

Dans les classes inférieures, les mœurs, avec plus de facilité, ont moins de bienséance ; à population égale, aucune autre ville de France ne compte un aussi grand nombre de filles publiques. La paresse se fait une ressource de vices qu'elle engendre

L'amour du luxe et des amusements publics, quelque violent qu'il soit dans cette ville, y lutte avec désavantage contre l'esprit d'économie, qu'on peut appeler l'industrie des gens paresseux. Cette qualité, très commune parmi les habitants de Toulouse, y dégenère facilement en avarice, et trouve le moyen, à l'aide des sacrifices qu'elle commande à l'intérieur des familles, de s'allier avec une sorte d'ostentation, dans les habitudes extérieures, dont la vanité se contente plus facilement que le plaisir.

Il reste toutefois la question de savoir qui est le réel auteur de ces pages, remarquables par leur psychologie aussi fine que judicieuse. Jouy — on a su le démontrer — avait organisé à travers la France un véritable réseau de correspondants qui le tenaient dûment au courant et l'informaient autant sur les monuments et autres curiosités touristiques de la province donnée que sur les traits originaux de ses habitants. Or, si Fourcassié veut bien admettre (*op. cit.*, p. 28) le séjour effectif de Jouy dans le Midi au cours des premiers mois de 1818, Quérard, lui, attribue la paternité du volume, consacré par Jouy au Languedoc à Etienne Lamoignon-Langon, érudit de Montpellier, qui, nous l'avons déjà signalé plus haut, a vécu plusieurs années à Toulouse (4).

6

A la différence de ses aînés, Chateaubriand et Lamartine, Victor Hugo n'a jamais été un globe-trotter. Un simple coup d'œil sur la liste de ses voyages suffit à nous convaincre que ses excursions dans le Midi de la France (en 1839, la Provence avec Avignon, Marseille, Toulon, Fréjus, Cannes et Nice ; en 1843, Bordeaux, Bayonne, Pau, précédant un séjour de

deux semaines à Cauterets et Gavarnie ; enfin, en février et mars 1871, Bordeaux où, élu député de Paris, le poète siége aux séances de l'Assemblée Nationale) ne l'ont guère mené dans le Languedoc. Il semble étonnant que, couronné à maintes reprises dans sa jeunesse par l'Académie des Jeux Floraux, Hugo non seulement n'a jamais mis les pieds à Toulouse, mais paraît n'en avoir jamais témoigné l'envie. Et cependant, d'une façon qui semble involontaire, Victor Hugo a grandement contribué à placer la Cité des capitouls au centre même des violentes discussions qui, sous le règne de Louis-Philippe, ont su enfin flétrir et pallier les dommages causés en France par les exploits du vandalisme moderne.

Dès le début du XIX^e siècle, la défense des églises autant que des monuments civils du Moyen-Age français, inaugurée dans le *Génie du christianisme* par Chateaubriand, fut continuée par le groupe des « antiquaires normands », ayant à leur tête Arcisse de Caumont, Auguste Le Prévost et Charles Dubérissier de Gerville. Encouragé dans ce sens par son ami, l'écrivain Charles Nodier, le jeune Hugo avait, dès 1823, dénoncé dans une pièce d'*Odes et Ballades* les pillards de ruines et les spéculateurs de la fameuse « Bande Noire » ; il récidivait une dizaine d'années plus tard en annonçant dans la préface (datée du 20 octobre 1832) de l'édition définitive de *Notre-Dame de Paris* : « inspirer à la nation française l'amour de l'architecture nationale [est] l'un des buts principaux de ma vie et de mon livre... ». Loin de borner ce combat, mené contre les « vandales », aux ouvrages de fiction romanesque, Hugo avait déjà exposé ce sujet brûlant d'abord dans son article *De la destruction des monuments en France*, rédigé dès octobre 1825, mais publié seulement en décembre 1831 dans le *Nouveau keepsake français : souvenir de littérature contemporaine* (éd. de L. Janet, p. 320-27), puis dans sa diatribe *Guerre aux démolisseurs !*, parue le 1^{er} mars 1832 dans la *Revue des deux mondes*. Parmi les innombrables cas du vandalisme qui déshonorait cette époque, le grand romancier mentionne incidemment la capitale du Languedoc : « Un ministre de la Restauration — s'indigne-t-il — n'a-t-il pas rogné à Vincennes ses admirables tours et à Toulouse ses beaux remparts ? »

Largement diffusé, l'article de Victor Hugo devait sans délai trouver nombre d'échos et susciter une campagne où la Ville rose se trouve une des premières sur la sellette. En effet, Charles de Montalembert qui visita Toulouse et le Languedoc en automne 1832, ne tarda pas à faire paraître, dans la même *Revue des deux mondes* (1^{er} mars 1833) un article véhément, traitant *Du Vandalisme en France* et sous-titré : *Lettre à M. Victor Hugo*. Voici quelques extraits de cette prose indignée :

Toulouse m'a paru être la métropole et comme la patrie du vandalisme ; du moins n'en ai-je jamais vu tant d'exemples resserrés dans un si petit espace. D'abord le vandalisme destructeur de la Révolution y a laissé des traces plus durables de son passage que partout ailleurs [...]. A Toulouse, on a laissé debout, grandes, belles, presque intactes au dehors, les basiliques qu'on a outragées, comme pour perpétuer le sacrifice du sacrilège. On peut être presque sûr quand on voit de loin quelque construction grandiose du moyen âge, qu'elle n'offre de près qu'un spectacle de dévastation et de honte. Au premier abord, Toulouse présente l'aspect d'une de ces villes des paysages du XV^e siècle, dominées par une foule de clochers pyramidaux et d'immenses nefs, hautes et larges comme des tentes plantées par une race de géants pour abriter

leurs descendants affaiblis. On approche, on ne trouve qu'une ignoble écurie, un grenier à foin, un prétendu musée d'où vous écarte en criant quelque grossier soldat.

Toulouse n'en est pas moins une ville qui mérite au plus haut point l'intérêt et l'attention du voyageur, ne fût-ce qu'à cause du grand nombre de ruines qui la parent encore et qui ont conservé, au milieu de leur humiliation, tant d'imposantes traces de leur antique beauté. Mais le sentiment le plus vif et le plus fréquent que leur vue doit exciter n'en est pas moins celui d'indignation.

Rien n'a été respecté, et l'on dirait qu'on a choisi avec une sorte de recherche les plus curieux monuments pour les consacrer aux usages les plus vils...

A l'appui de ces observations d'ordre général, Montalembert produit une poignée d'exemples choisis parmi les plus révoltants :

L'Eglise des Cordeliers « a été complètement dépouillée et changée en magasins de fourrage ».

L'Eglise des Jacobins « est complètement inaccessible aujourd'hui : elle a été octroyée à l'artillerie qui a établi une écurie dans la partie inférieure, et distribué le reste en greniers et en chambres ».

L'Eglise des Augustins « a été transformée en musée [...]; les barbares transformateurs ont élevé le plancher à six pieds au-dessus de l'ancien niveau, ont substitué un plafond en plâtre à la voûte en ogive, construit une sorte de colonnade corinthienne à l'endroit du maître-autel et, enfin, défoncé la rosace de la façade ».

Dans la Basilique Saint-Sernin — « un des modèles les plus complets du style roman en France » — « le clocher et tout l'extérieur ont été victimes d'un ridicule badigeonnage [...]. Les cryptes ont été défigurées par une série de restaurations maladroites ».

« On a ridiculement regratté et badigeonné les deux belles façades de Notre-Dame de la Dalbade et de l'Eglise du Taur » [...] Les autres églises ont été hideusement modernisées et rendues complètement méconnaissables ».

Dans le Capitole, « la salle gothique a été détruite en 1808; il ne reste de l'ancien édifice qu'une sorte de donjon flanqué de tourelles ».

Le Palais de Justice « vient d'être complètement remis à neuf et abîmé; dans sa forme actuelle, cela peut être tout ce qu'on veut, caserne, hôpital, prison ».

Rappelons pour conclure que, dans le *Discours sur le vandalisme dans les travaux d'art*, qu'il prononça à la Chambre des Pairs le 26 juillet 1847, Charles de Montalembert stigmatisait, une fois de plus, les ravages que le génie militaire avait infligé, pendant qu'il l'occupait, à la magnifique église des Jacobins, joyau de la capitale du Languedoc (5).

Venant des milieux les plus divers, se faisant de jour en jour plus insistantes, les initiatives conçues en vue d'empêcher les dégradations voire les démolitions complètes des plus beaux monuments de France finirent — à force d'alerter l'opinion publique — par obtenir gain de cause. Les archéologues de Paris, de concert avec ceux de province — en premier lieu de

Normandie et de Poitou — décidèrent de coordonner leurs efforts : dès 1823, la Société des Antiquaires de Normandie, fondée et siégeant à Caen, entra en fonctions. Cette initiative était aussitôt suivie et soutenue par le gouvernement de Louis-Philippe qui assumait enfin, et de plus en plus efficacement, la sauvegarde des trésors de l'architecture française, notamment en créant des organismes officiels, tels que la Commission des Monuments historiques, le Comité historique des Arts et Monuments, le Conseil des Bâtiments civils. Quelques mois à peine après les Trois Glorieuses, le ministère Guizot faisait approuver par le nouveau souverain la création du poste d'Inspecteur général des Monuments historiques. Son premier titulaire Ludovic Vitet (-1802-1873) fut à la fois homme politique et historien de l'art, critique littéraire et même écrivain de théâtre à succès : on se rappelle surtout son triptyque dramatique sous le titre général *La Ligue : scènes historiques — 1588-1589* (cf. notre *Bulletin*, n° 11, mai 1953, p. 35-36).

Confrère et ami de Prosper Mérimée, Vitet devait lui abandonner son poste dès 1834. A dater de ce moment, le futur auteur de *Carmen* allait déployer sa vie durant une activité à la fois passionnée et étayée par un savoir et un goût très assurés, souvent couronnée de succès, dont un des plus connus fut la sauvegarde, avec le concours brillant de Viollet-le-Duc, de la célèbre basilique de Vézelay.

Chez Mérimée, déjà auteur d'ouvrages très cotés, l'écrivain allait sous peu éclipser l'inspecteur des monuments et l'historien de l'art ; les quatre gros volumes de ses rapports, à savoir : *Notes d'un voyage dans le Midi de la France* (1835) ; *Notes d'un voyage dans l'Ouest* (1836) ; *Notes d'un voyage en Auvergne* (1838) et *Notes d'un voyage en Corse* (1840) sont fort oubliés de nos jours, excepté peut-être ce dernier ouvrage, consulté et cité parfois par les chercheurs qui se penchent sur les origines de *Colomba*, récit paru précisément en 1840.

Le 31 juillet 1834, deux mois à peine après être entré en fonctions, Mérimée entreprend son premier voyage d'inspecteur. Il mettra trois longs mois à parcourir en détail la Provence (Avignon, Saint-Rémy, les Baux, Arles et Nîmes), arrive le 6 novembre à Montpellier et au début de décembre à Toulouse. Son séjour sur la Garonne est fort bref et, au premier volume de ses *Notes*, il ne lui consacre que douze pages, tandis que celui d'Avignon en prendra trente et celui d'Arles une vingtaine. Ce qu'il nous relate de l'état de conservation des monuments toulousains nous surprend par son laconisme : la cathédrale Saint-Etienne, ainsi que la basilique Saint-Sernin sont expédiées en quelques pages rapides, et à peine deux ou trois phrases évoquent « plusieurs maisons du XVI^e siècle, remarquables par l'élégance de leur architecture... » En revanche, il décerne — ainsi que le fera plus tard Hippolyte Taine — une série d'éloges exceptionnels au musée de la ville de Toulouse, qui, nous confie l'inspecteur, est « le musée sinon le plus riche, du moins le plus complet que l'on puisse trouver en France ».

Inspirateur du renouveau artistique en Languedoc au cours de la première moitié du XIX^e siècle, c'est à Alexandre Du Mège, déjà cité ici à plusieurs reprises, que les collections d'art toulousaines doivent en partie leur richesse. Pourtant ce mécène, qui n'écoutait que son zèle, s'est révélé plus d'une fois peu scrupuleux dans le choix des moyens qui contribuaient à

enrichir et compléter le compartiment archéologique des dites collections. Ce n'est guère ici le lieu de récapituler par le menu l'épineuse affaire des bas-reliefs de Nérac, représentant soi-disant Tetricus, un empereur des Gaules du III^e siècle après J. Ch., épisode où la bonne foi, sinon l'érudition même de Mérimée et de Vitet semblent avoir été surprises (cf. Maurice Parturier, introduction aux *Lettres de Mérimée à Vitet*, 1934, p. XLIX).

Si l'on compare le bref rapport que Mérimée consacre à Toulouse dans ses *Notes* aux observations détaillées où Montalembert, cité plus haut, a tenu à enregistrer d'une manière aussi systématique que détaillée les méfaits des Vandales modernes sur les rives de la Garonne, on ne peut que s'étonner de la parcimonie des observations issues de la plume de l'inspecteur général des monuments. On notera aussi non sans surprise que le père de *Carmen*, bien que sa visite des provinces d'Espagne ait précédé dans le temps celle, officielle, de Toulouse, n'ait pas semblé entrevoir les nombreux aspects espagnols, pourtant assez frappants de la Cité des capitouls, mais que ce soit en Avignon, et dans les mêmes *Notes* d'ailleurs, qu'il ait distingué bon nombre de traits qui caractérisent le paysage et la mentalité ibériques : « je me croyais, indique-t-il, au milieu d'une ville espagnole » dont les habitants ont « une foule d'habitudes et d'usages espagnols... »

Ce n'est que onze ans plus tard que Mérimée entreprit son second voyage d'inspection officielle en Languedoc. Cette fois, son séjour à Toulouse dura du 18 au 21 août 1845, et nous connaissons divers détails touchant cette visite par deux lettres adressées à Vitet, le 21 août des bords de la Garonne, et le 30 août de Montpellier (cf. *Correspondance générale*, 1945, IV, 342 ss.). Mérimée reprend l'éloge déjà décerné aux diverses activités de la Société archéologique du Midi, ainsi qu'aux administrateurs du Musée toulousain ; il constate l'urgence des réparations à faire au Collège Royal, et conclut par quelques phrases qui exaltent la beauté de l'église des Jacobins, transformée en caserne où soldats et chevaux ne font qu'aggraver les dégâts déjà importants causés par le temps. Il nous faut cependant conclure que dans ce voyage également, si l'on juge de ses résultats d'après la *Correspondance* et non selon les rapports officiels de l'inspecteur général, Mérimée s'intéressait alors bien moins aux monuments de Toulouse qu'à ceux qui ornent les autres cités anciennes du Midi, telles que Carcassonne, Saint-Gaudens et Narbonne (6).

8

L'auteur de la célèbre *Histoire de France*, Jules Michelet, se préparait dès son jeune âge à entreprendre, dans les meilleures conditions scientifiques possibles, ce grandiose ouvrage, monographie d'une portée manifestement nationale. Bien avant la mise en chantier, le jeune écrivain s'est occupé d'une part à choisir les méthodes les mieux appropriées en vue de réaliser ce projet audacieux et fort difficile, de l'autre — d'étudier, travail d'approche important, les divers aspects des problèmes qu'il serait appelé à résoudre. Rien de plus significatif à ce propos que les passages que comporte son *Journal des idées* (publié en 1959 par Paul Viallaneix dans les *Ecrits de jeunesse* de Michelet), et notamment les réflexions consignées à la date du 12 février 1826, où nous lisons : « La géographie et la statistique

d'une époque peuvent, seules, la bien faire connaître : elles sont négligées dans toutes les histoires... ». Mettant cette conviction en pratique, Michelet devait, dans le second volume de son *Histoire de France* (1833), incorporer un vaste *Tableau de la France*, important essai de synthèse historique et géographique : notre chercheur s'efforce de dégager et fixer les traits physiques autant que psychiques qui caractérisent des habitants de chaque province française examinée tour à tour ; il y étudie et met en relief les fondements ethniques de leurs multiples divergences aussi bien que les conditions matérielles de leur développement politique et culturel.

Le *Tableau* est l'un des grands ouvrages de notre écrivain, son chef-d'œuvre le moins contesté, lu et commenté jusqu'à nos jours, bien que l'on se rende compte de ses nombreuses erreurs autant que des généralisations trop hâtives. « Tel qu'il est — déclare Gabriel Monod dans *La vie et la pensée de Jules Michelet* (1923, I, 293) — il reste non seulement un morceau littéraire et poétique d'une incomparable beauté, mais un morceau historique très suggestif, très instructif, ou abondent les lueurs de génie... ». Gustave Lanson, dans ses *Etudes d'histoire littéraire* (1930, p. 282), s'associe à ces éloges : « Bien que Michelet n'ait pas vu la plupart de nos provinces, littérairement le *Tableau* n'en est peut-être que plus admirable : il est prodigieux qu'avec des livres et des cartes, il ait su, à ce point, voir et faire voir ce qu'en réalité il n'avait pas vu... »

En effet, avant d'avoir publié son *Tableau*, l'auteur n'avait connu *de visu* qu'une partie bien restreinte du territoire français. Il connaissait bien entendu les environs de Paris ; il visita, lors de son voyage d'Allemagne (automne 1828) Nancy et Strasbourg, et plus tard, en gagnant l'Italie (printemps 1830), la Savoie et le Dauphiné ; il parcourut également la Franche-Comté et la Bourgogne, ainsi qu'une partie de la région normande. Mais la province française qu'il semble avoir le mieux connue est sans doute la Bretagne, visitée au mois d'août 1831 : d'une part, il a tenu de ce voyage un compte rendu détaillé (cf. *Journal*, 1959, I, 79-102 et 733-774 ; Auguste Dupouy, *Michelet en Bretagne*, 1947), de l'autre, les passages qui, dans le *Tableau*, concernent les Bretons et la Bretagne se signalent par l'exactitude de l'information. En revanche, à l'époque où il rédigeait son ouvrage, le Centre, le Sud-Ouest et le Midi méditerranéen lui étaient pratiquement inconnus, aussi fut-il obligé de fonder les descriptions de ces pays uniquement sur ses lectures (entre autres le *Voyage* de Millin), sur l'étude des cartes et, hâtons-nous de l'ajouter, sur ses intuitions de « voyant », qui étonnent quelquefois par leur justesse.

Il nous faut d'ailleurs rappeler ici que l'ami de Quinet et de Mickiewicz était surtout attiré par le Nord : « La vie forte, précisera-t-il, est au Nord, là s'est opéré le grand mouvement des nations... » C'est là une des raisons pour lesquelles il juge les provinces du Midi non sans une certaine réserve critique, et que, dans le *Tableau* par exemple, il tranche de façon péremptoire : « Tout ce Midi, si beau, c'est néanmoins, comparé au Nord, un pays de ruines... », pour se plaindre ailleurs du « pierreux Languedoc », des « collines mal ombragées d'oliviers », du « chant monotone de la cigale » en Provence...

Citons maintenant quelques-uns de ses jugements sur le Languedoc :

C'est une bien vieille terre que ce Languedoc. Vous y trouvez partout les ruines sous les ruines : les Camisards sur les Albigeois, les Sarrasins sur les Goths, sous ceux-ci les Romains, les Ibères.

Pays de liberté politique et de servitude religieuse, plus fanatique que dévot, le Languedoc a nourri un vigoureux esprit d'opposition. Les catholiques mêmes y ont eu leur protestantisme sous la forme janséniste [...]. Au moins, l'on ne refusera pas à cette population la vivacité et l'énergie. Energie meurtrière, violence tragique. Le Languedoc, placé au coude du Midi, dont il semble l'articulation et le nœud, a été souvent froissé dans la lutte des races et des religions [...].

Le fort et dur génie du Languedoc n'a pas été assez distingué de la légèreté spirituelle de la Guyenne et de la pétulance emportée de la Provence.

Et, dans une note du *Tableau* (éd. de 1833), Michelet renvoie ses lecteurs au chapitre du deuxième volume de son *Histoire de France*, contenant le récit de la croisade des Albigeois qui, ajoute-t-il, « complète le tableau du Bas-Languedoc ».

Tous les passages consacrés au Languedoc en général et à Toulouse en particulier, ont été rédigés — il faut insister là-dessus — d'après des sources purement livresques, ce qui explique la place qu'y prennent les observations et les détails historiques — aux dépens d'une description faite sur le vif qui aurait analysé l'architecture de la Ville rose :

Vous arrivez le soir dans quelque grande et triste ville, si vous voulez à Toulouse. A cet accent sonore, vous vous croiriez en Italie; pour vous déromper, il suffit de regarder ces maisons de bois et de briques; la parole brusque, l'allure hardie et vive vous rappelleront aussi que vous êtes en France. Les gens aisés du moins sont Français; le petit peuple est tout autre chose, peut-être Espagnol ou Maure. C'est ici cette vieille Toulouse, si grande sous ses comtes; sous nos rois, son parlement lui a donné encore la royauté, la tyrannie du Midi. Ces légistes violents, qui portèrent à Boniface VIII le soufflet de Philippe le Bel, s'en justifiaient souvent aux dépens des hérétiques; ils en brûlèrent quatre cents en moins d'un siècle. Plus tard, ils se prêtèrent aux vengeances de Richelieu, jugèrent Montmorency et le décapitèrent dans leur belle salle marquée de rouge. Ils se glorifiaient d'avoir le Capitole de Rome, et la cave aux morts de Naples, où les cadavres se conservaient si bien. Au Capitole de Toulouse, les archives de la ville étaient gardés dans une armoire de fer, comme celles des flamines romains; et le Sénat gascon avait écrit sur les murs de sa curie : *Videant consules, ne quid Respublica detrimenti capiat!*

Toulouse est le point central du grand bassin du Midi. C'est là, ou à peu près, que viennent les eaux des Pyrénées et des Cévennes, le Tarn et la Garonne, pour s'en aller ensemble à l'Océan!... La Garonne passe la vieille Toulouse, le vieux Languedoc romain et gothique...

Pour expliquer son évocation de « la tyrannie du Midi », Michelet l'éclaire de la note suivante :

Et elle semble la reprendre, cette suprématie, au moins dans la littérature. La publication de divers journaux, celle entre autres de la *Revue du Midi*, a prouvé récemment encore ce qu'il y a de vie et de puissance dans le génie de la France occitanique.

Cette petite note — nous l'avons déjà évoquée plus haut — bien que reprise dans la deuxième édition du *Tableau* (1852), disparaît néanmoins

de l'édition définitive, et l'on peut se demander pourquoi. C'est Gustave Lanson (*op. cit.*, p. 274) qui semble avoir le mieux résolu cette question : « Michelet, nous dit-il, annonça dans cette note le réveil de la « vieille » Toulouse [...], mais plus tard, il ne jugea pas que la résurrection eût été réelle : il retira son pronostic ».

Ce n'est que dix-huit mois après avoir publié son *Tableau*, en 1835. que l'historien réussit à venir à Toulouse pour juger enfin par lui-même du site et de ses monuments. Loin de faire une excursion d'agrément, Michelet faisait là un voyage scientifique, ayant pour but une visite méthodique des principales archives et bibliothèques du Sud-Ouest. L'écrivain — il brigua en ce temps-là le poste de garde général des Archives nationales — venait d'adresser à Guizot, alors ministre de l'Instruction publique, un mémorandum (daté du 22 juillet 1835), contenant le plan d'une tournée d'inspection officielle. Ayant obtenu gain de cause, il quitta Paris, en compagnie de Victor Duruy, le 19 août pour y rentrer, une fois son inspection dûment terminée, le 25 septembre. Par le *Journal* fraîchement paru de Michelet (1959, I, 165-217) et les commentaires de Paul Viallaneix (*ibid.* I, 758-770) nous sommes informés d'une manière suffisamment détaillée sur l'itinéraire de ce voyage dit « d'Aquitaine ».

Arrivé dans la Cité des capitouls le 11 septembre, il la quitte trois jours plus tard pour gagner Montauban. La plupart des remarques de son *Journal* portent sur les richesses conservées dans les archives, les bibliothèques et les musées de Toulouse. Mais on peut y lire également des remarques portant sur l'architecture de la ville :

Toulouse à une heure. De tristes masses de briques. La Garonne est grande et puissante, sans être immense comme à Bordeaux. Beau pont, à larges trottoirs de briques, d'où l'on voit à droite beaucoup de petites maisons à demi-ruinées par la dernière inondation. Ce côté sans quoi me rappelait le Tibre [...].

M. Lavergne nous promène après dîner [...]. Nous parcourons le quartier de la noblesse. Plusieurs beaux hôtels en briques. M. Lavergne soutient que cette architecture polychrome est supérieure. La rue Saint-Rôme, sous divers noms, pleine de librairies, imprimeurs, paraît l'artère de Toulouse plutôt que la Garonne [...]. Rues étroites et tristes. Visité le Capitole et les archives de la municipalité [...], Cathédrale Saint-Etienne : s'elles admirables et grandioses du chœur, jubé [...]. La ville est quasi déserte, surtout dans les quartiers riches : vacances, choléra [...].

Sans reproduire les paragraphes que Michelet consacre ensuite à la basilique Saint-Sernin, nous concluons par le passage qui caractérise les talents divers des Toulousains :

Indépendamment du mouvement musical, l'art de la Renaissance devait être la vocation des Toulousains. Ils réussissent déjà dans l'orfèvrerie et l'ébenisterie. Ce serait surtout une école de dessins d'ornement qu'il faudrait établir à Toulouse. [...]

Généralement les figures sont fortes, surtout celles des femmes, pleines; belles carnations comme celles des filles du peuple à Toulouse. C'est là, sans doute, la race primitive des Tectosages. Cette forte population, unie à la belle position de Toulouse, a dû donner de grands avantages à ce pays [...].

Une dizaine d'années plus tard, Michelet allait entreprendre le dernier de ses grands voyages à travers la France. Parti pour le Midi le 18 mai 1844, son itinéraire lui fut visiter Avignon, Marseille, Aix et Toulon, puis Arles et Montpellier ; l'écrivain prit ensuite la route de l'Auvergne pour rentrer à Paris le 22 juin suivant. Quant à la capitale des Jeux Floraux, Michelet ne devait plus jamais la revoir (7).

9

Dans la lettre adressée en 1830 à son ami fidèle, le collectionneur et quincaillier Théodore Dablin, Balzac lui confiait ce qui suit :

En ce moment, un voyage de deux mois en Belgique, je ne sais où, rafraichirait ma cervelle embrasée, fatiguée, me rendrait des forces au retour, et je n'ai ni l'argent ni le temps nécessaires pour l'accomplir. Voilà cinq ans que je n'ai voyagé, et *le voyage est ma seule distraction...*

En effet, l'écrivain ne laissait pas de se déplacer souvent, soit pour reprendre des forces, soit pour voir ses amis et amies, soit enfin pour pouvoir mener à bon terme — loin des soucis de Paris — le roman en cours : ainsi c'est à Saint-Cyr, au foyer de ses amis Carraud, Zulma et son mari artilleur, qu'il rédigea les premières pages de *La Peau de chagrin*, à Angoulême — les derniers chapitres de *Louis Lambert*, à Frapesle, le début de *César Birotteau*.

Marc Blanchard, dans sa thèse sur *La Campagne et ses habitants dans l'œuvre de Balzac* (1931, p. 47-59), nous a donné un aperçu des voyages faits par l'écrivain sur le sol français. Voici ses conclusions :

Il y a quatre parts à faire dans la vie de Balzac-voyageur : une où il n'est attiré que par la France, de 1817 à 1833 ; une autre, de 1834 à 1839, où il commence à dépasser les frontières tout en maintenant le contact avec la province ; une troisième, de 1839 à 1846, où il ne fait que traverser la France pour aller en Allemagne, en Hollande en Italie, en Russie, en Sardaigne ; la dernière où il voyagea surtout en Russie.

Point n'est besoin de rappeler les séjours aussi fréquents que prolongés que le jeune romancier a fait aux environs de Paris, tels que Villeparisis, L'Isle-Adam, Ville d'Avray, ainsi que dans sa Touraine natale, en particulier au château de Saché, propriété de M. de Margonne. Il visita, ou du moins traversa la Normandie, la Bretagne, la Bourgogne, la Franche-Comté, l'Alsace et la Savoie. Il passa aussi par l'Auvergne. La liste des vingt-quatre villes que Balzac qualifie de sacrées, parce que visitées en compagnie de Madame Hańska, comporte sept cités françaises : Tours, Blois, Bourges, Strasbourg, Lyon, Valence et Toulon. Au cours de sa folle équipée de Sardaigne où il espérait exploiter de riches mines d'argent, l'écrivain dut passer par Marseille, puis par Toulon où il s'embarqua sur un vapeur voguant vers Ajaccio. Plus tard, en automne 1845, ce fut la descente du Rhône en coche d'eau en compagnie de la comtesse polonaise, de sa fille Anne et de son gendre, le comte Mniszech : bonne occasion pour visiter Avignon et revoir Marseille ainsi que Toulon.

Le père de la *Comédie humaine* connaissait fort bien plusieurs provinces du Sud-Ouest. Amis dévoués, les Carraud l'invitaient fréquemment à Angoulême ainsi qu'à Frapesle, près d'Issoudun ; Balzac estimait que ces contrées baignaient dans un climat typiquement méridional ; voici d'ailleurs ce qu'il confiait dès le 1^{er} juin 1833 à Eveline Hańska (*Lettres à l'Etrangère*, t. I, 1908, 23 ss.) :

Je me suis trouvé fatigué, j'ai été passer quelques temps dans le *Midi*, à Angoulême [...]. Que de fois, dans ce mois de paresse, sous ce beau ciel bleu d'Angoulême, j'ai délicieusement voyagé vers vous...

Ses deux héros peut-être les plus célèbres, Eugène de Rastignac et Lucien de Rubempré sont, on se le rappelle, nés tous les deux dans les Charentes, l'un au castel de Rastignac, près de Ruffec, l'autre à Angoulême. D'après Balzac, c'étaient des Méridionaux, et nous lisons dans *Le Père Goriot* la caractéristique suivante de Rastignac :

Parmi ses qualités se trouvait cette vivacité *méridionale* qui fait marcher droit à la difficulté pour la résoudre, et qui ne permet pas à un homme d'outre-Loire de rester dans une incertitude quelconque ; qualité que les gens du Nord noniment un défaut : pour eux, si ce fut l'origine de la fortune de Murat, ce fut aussi la cause de sa mort. Il faudrait conclure de là que, quand un Méridional sait unir la fourberie du Nord à l'audace d'outre-Loire, il est complet et reste roi de Suède.

Ainsi, Balzac a comparé Rastignac à deux maréchaux de Napoléon dont le premier Murat, était originaire de Quercy, et le second, Bernadotte, était né à Pau, capitale du Béarn. Cela ne saurait nous étonner, si nous tenons compte du sens qu'il attribuait aux dénominations de Gascogne et de Gascon. Bien que né en Charente, Rastignac, aux yeux du romancier, demeurait bel et bien un Gascon. D'ailleurs, la question de savoir quelle est la région française que Balzac entendait par Gascogne vient d'être magistralement résolue par le professeur Jean Pommier dans son article *Naissance d'un héros : Rastignac*, publié dans la *Revue d'histoire littéraire de la France* (t. 50, 1950, 192 ss.) ; l'éminent spécialiste y produit un important passage retrouvé dans le *Code des gens honnêtes* (1825) dont bien des pages sont dues à la plume de l'auteur de *La Peau de chagrin* :

Les Gascons, qui passent pour les moins riches, sont néanmoins les seuls qui, depuis cent ans, aient eu part au gouvernement en France. Et sans aller chercher les d'Epéron, les Lauzun de l'ancien temps, qu'il vous souvienne qu'en celui-ci, la Convention, l'Empire et la Royauté n'ont vu que des Gascons au timon des affaires, témoins, en dernier lieu, MM. Lainé, Ravez, Decazes, Villèle, Martignac. De tous les rois de Bonaparte, enfin, un seul est resté ! Aussi Bernadotte est-il Gascon.

Après avoir rappelé que Lainé et Martignac virent le jour à Bordeaux, où résidait aussi Simon Ravez, que Decazes était de Libourne, que Bernadotte naquit à Pau et Villèle à Toulouse, le professeur Pommier conclut :

Il semble résulter de là que Balzac étendait sans trop se gêner le nom de Gascogne à la France du Sud-Ouest ; peut-être jusqu'à la région d'Albi (ce n'est pas si loin de Toulouse !) où son père Bernard-François était né.

En effet, le seul Toulousain peut-être que Balzac ait introduit dans la foule de personnages fictifs qui peuplent *La Comédie Humaine* est présenté comme un Gascon, homme bavard, hâbleur et aimant mystifier son monde. C'est un certain Marius, natif de Toulouse, coiffeur de son état, qui intervient dans la nouvelle : *Les Comédiens sans le savoir*. Le texte fut d'abord publié dans *Le Courrier français* d'avril 1846, puis comme plaquette tirée à part, sans couverture ; une deuxième édition parut en 1847 chez Roux et Cassanet dans un volume collectif : *Le Provincial à Paris* (cf. *Bibliographie des auteurs modernes*, de Talvart-Place, t. I, 1928, 164).

On se rappelle la scène : Léon de Lora, Bixiou, Vignon et d'autres jeunes élégants parisiens entrent, place de la Bourse, dans le salon de coiffure de « Marius ». L'établissement avait une tradition solide ; c'est en effet en 1800 qu'un Cabot, Toulousain d'origine, vint à Paris pour y fonder une modeste boutique de perruquier ; il l'agrandit bientôt, prit pour ses clients le nom de Marius, fréquent dans le Midi, puis, ayant fait fortune, vendit son magasin pour se retirer à Libourne avec 24.000 francs de rentes. L'action des *Comédiens sans le savoir* a lieu en 1845, au moment où l'actuel propriétaire du salon — un Toulousain lui aussi, et succédant au quatrième degré au « grand Marius », comme il l'appelle — transforme son salon en un établissement à la mode avec des glaces immenses et de somptueux fauteuils. Les ambitions qu'il nourrit sont sans limite : non content de baptiser son premier commis « Ossian », il décide d'engager « un quatuor pour charmer les ennuis de ceux que l'on coiffe... » Nous avons là le portrait type du commerçant qui n'hésite pas à mettre en œuvre toutes les astuces du clinquant, du bluff méridional et de la vantardise « gasconne ».

Les Toulousains d'aujourd'hui (entre autres Jean Fourcassié) se plaignent, non sans raison, de la confusion qui aboutit souvent à identifier leurs compatriotes avec les Gascons, — réclamation faite aussi par les Marseillais dont les galéjades se trouvent souvent qualifiées — mais à tort de « gasconades ». Notons pourtant que ce malentendu remonte aux siècles passés. En effet, dans le fameux *Voyage d'Encausse*, « fait par Messieurs Chapelle et Bachaumont » que ces auteurs publièrent à Cologne dans le *Recueil de quelques pièces nouvelles et galantes* en 1663, mais dont des copies circulaient à Paris avant cette date la ville de « Thoulouze » se voit mentionnée comme une cité « renommée par la bonne chère ». Les deux amis y rencontrent entre autres l'« agréable M. de Donneville » auquel ils consacrent le quatrain suivant :

C'est l'un de ces beaux esprits
Dont *Thoulouze* fut l'origine
C'est le seul *Gascon* qui n'a pris
Ni l'air ni l'accent du pays.

Ceci dit, il demeure que Honoré de Balzac, infatigable explorateur du territoire français, semble n'avoir jamais visité ni Toulouse ni le Languedoc ; le fait est d'autant plus surprenant que sa famille (les Balssa) tirait ses origines des environs d'Albi et que son père, Bernard-François, avait selon toute vraisemblance, fait ses études de droit à l'Alma Mater de Toulouse (8).

Les jugements que Stendhal a porté sur la Cité rose et ses habitants ont été réunis et commentés d'une manière exhaustive par Jean Fourcassié dans son étude *Stendhal juge de Toulouse*, publiée dans les *Annales de la Faculté des Lettres de Toulouse* (décembre 1951, p. 1-49; il en existe un résumé dans *Toulouse*, 1953, 252-259, du même érudit). Fourcassié a donc rendu notre recherche documentaire fort aisée, et, tout en choisissant dans son travail ce qui nous semble utile, nous nous permettrons d'y ajouter quelques observations.

Robert Vigneron, dans son article *Stendhal en Espagne* (cf. *Modern Philology*, Chicago, t. 32, 1934, 55-66) a su démontrer que notre romancier visita le Languedoc pour la première fois dans le courant de 1829 et passa par Toulouse et Carcassonne au mois de septembre de cette année. Le but de son voyage était à peu près le même que celui qui avait conduit le jeune Thiers à rédiger la série de reportages en 1822 : se rendre compte de visu de la portée des troubles révolutionnaires de l'Espagne. Par Perpignan, Stendhal gagne en effet Barcelone d'où par malchance (cf. H. Martineau, *Le Cœur de Stendhal*, 1953, II 165), il semble avoir été immédiatement refoulé. Les détails de cette escapade ibérique ne sont pas bien connus, et l'écrivain lui-même, en la faisant remonter en 1828, s'est bel et bien trompé sur sa date véritable.

Neuf ans après, Henri Beyle entreprenait une autre tournée dans le Midi de la France. Ayant quitté la capitale le 8 mars 1838, il arrive à Bordeaux après trois jours de voyage et y reste jusqu'au 25 mars; il revient sur les bords de la Gironde le 31 pour y demeurer environ deux semaines, de même qu'il visitera Toulouse à deux reprises, à savoir du 27 au 29 mars, et puis du 25 au 27 avril suivant. La relation manuscrite de ce voyage, destinée à former un nouveau volume des *Mémoires d'un touriste*, s'est conservée en un brouillon de cinq cahiers qui se trouve à la Bibliothèque municipale de Grenoble : le premier de ces fascicules, intitulé « Bordeaux-Toulouse », comprend 130 feuillets paginés par l'auteur. Louis Royer, après avoir non sans difficulté déchiffré le manuscrit en question, en a procuré en 1927 aux « Horizons de France » une première édition intitulée : *Journal de voyage de Bordeaux à Valence en 1838*. Mais, nous citerons ici de préférence l'édition suivante, parue en 1930 au Divan par les soins de Henri Martineau et intitulée : *Voyage dans le Midi de la France*, titre, nous apprend le grand beyliste dans son *Œuvre de Stendhal* (1951, p. 527), « jeté [par l'écrivain] en tête de ses cahiers et qui appartenait déjà à un ouvrage fort connu de Millin, auquel Stendhal fait à plusieurs reprises allusion... »

Constatons tout d'abord que — à la différence de l'Auvergne, région que Beyle ne visita point et dont il emprunta la description surtout aux *Notes* de son ami Mérimée — les jugements qu'il forme à propos de Toulouse se fondent sur ses impressions originales et immédiates. Et nous ne partageons point l'avis de Jean Fourcassié suggérant que l'optique parfois très défavorable de Stendhal vis-à-vis de la Cité des Jeux Floraux s'expliquerait peut-être en partie par son attitude critique envers la famille Daru : en effet, Noël Daru (disparu en 1804) était attaché à l'intendance du Languedoc, tandis que, bien mieux connu des beylistes, Pierre Daru (1767-1829),

« président à la fois de quatre sociétés littéraires », poète et écrivain, avait été promu à la dignité de « maître ès-Jeux Floraux » en 1811. Bien d'autres et plus importants préjugés (Fourcassié les évoque, lui aussi) ont empêché l'auteur de *La Chartreuse* de reconnaître sans parti pris les beautés de la Cité des « capitouls ». D'abord on sait que Stendhal avait toujours eu en piètre estime la vie des villes de province : au détour d'une page des *Souvenirs d'égotisme*, consacrée à la personne de Louis Crozet, maire de Grenoble, il note non sans malice :

« Quel être supérieur que M. Crozet, s'il eût habité Paris ! Le mariage et surtout *la province* vieillissent étonnamment un homme, l'esprit devient paresseux, et un mouvement du cerveau, à force d'être rare, devient pénible et bientôt impossible... ».

Néanmoins, en dépit de sa prédilection marquée pour des capitales comme Paris et Milan, notre touriste a jugé non sans sympathie certaines villes du Midi, notamment Bordeaux et surtout Marseille, où il avait séjourné environ dix mois dans le courant des années 1805 et 1806. « Si Bordeaux — lisons-nous dans le *Voyage* — est la plus belle ville de France, Marseille est la plus jolie... » Nous allons voir que les impressions qu'il a conservées de ses deux séjours toulousains sont très loin des éloges décernés aux autres grandes cités du Midi de la France.

*
**

Si Mérimée a toujours été amoureux de l'Espagne, son ami Stendhal est jusqu'à sa mort resté fidèle à ses années de jeunesse illuminées par le climat unique de l'Italie et les trésors de son architecture. Il n'est pas jusqu'au paysage urbain de Toulouse qui ne lui rappelle des souvenirs d'au-delà des Alpes. Parlant du dialecte occitan, il insiste sur « ces gens si bruyants, prononçant toutes les finales [...], il me semble entendre un dialecte d'Italie... ». L'eau potable est à Toulouse excellente, et « c'est la seule supériorité que cette laide cité a sur Bordeaux dont l'eau est affreuse [...] l'eau de Toulouse non seulement a la bonté suprême de l'eau que l'on boit à Rome, elle en a aussi la légère et agréable odeur [...] ; je bois, remarque-t-il plus loin, un verre d'eau comparable à celle de Rome... » Il évoque aussi le carillon des cloches de la ville : « Cette nuit, j'ai entendu sonner les quarts et les demies des heures par de belles cloches — *buone intonate* à l'italienne ». Et, pour conclure : « je me serais cru dans ma chère Lombardie : beauté du ciel, douceur de l'air et surtout maisons bâties en briques, avec des corniches élégantes... »

Les passages précités sont extraits du *Voyage dans le Midi de la France* ; on en trouvera bien d'autres dans l'œuvre de Stendhal, qui soulignent certains traits communs à Toulouse et aux villes italiennes : « Toulouse, par ses chants et par ses idées religieuses, par je ne sais quelle couleur sombre me rappelle toujours une ville de l'Etat du Pape... » — déclare-t-il dans la *Vie de Rossini*, publiée en 1823, et il nous propose le même parallèle dans *Rome, Naples et Florence* (1827) : « Toulouse a des rapports frappants avec l'Italie, par exemple la religion et la musique... » Ces remarques sont-elles le fruit de lectures, ou plutôt d'observations faites sur la Garonne ? On a discuté la conjecture d'un voyage que Beyle aurait fait en Languedoc avant 1823, mais cette éventualité paraît bien improbable.

On pouvait penser que notre voyageur, frappé par les ressemblances qu'il lui semblait voir entre les plus belles villes d'Italie et la Cité palla-

dienne, jugerait celle-ci non sans une certaine bienveillance. Or, il n'en est rien. Bien au contraire, il ne cesse de multiplier les critiques et de se plaindre de la laideur de l'endroit : « Toulouse est presque aussi laide que Bourges [...] les rues sont fort laides et fort étroites [...] j'erre dans les rues de Toulouse, je ne vois rien que de laid et de grossier... » Le méchant pavage de la cité paraît surtout avoir à jamais gâché son séjour : « Toulouse, ville pavée en petits cailloux gris noir de la forme d'un rognon à la brochette [...] Infâmes petits pavés pointus [...] un trottoir garni de petits pavés pointus de la forme d'une amande ... Toute la journée je n'ai pensé ni regardé en marchant, c'était beaucoup que de ne pas tomber, et, malgré mes soins, je me faisais un mal horrible... »

L'architecture du Moyen âge français était loin d'inspirer à Stendhal le même enthousiasme qu'à Michelet, Hugo ou Montalembert. Admirateur de l'antiquité gréco-romaine et de la Renaissance italienne, c'est chez Mérimée qu'il alla se documenter sur l'art médiéval. Si ses préférences vont aux églises romanes, c'est que leur style lui rappelle celui des anciens édifices romains ; ainsi, et sans probablement le connaître, il partage l'avis de l'antiquaire normand Charles de Gerville qui, dans une lettre adressée en 1818 à un ami constatait :

Le mot *roman* me paraît heureusement inventé pour remplacer les mots insignifiants de *saxon* et de *lombard* : tout le monde convient que cette architecture lourde et grossière est *l'opus romanum* dénaturé ou successivement dégradé par nos rudes ancêtres...

L'un des joyaux de l'art roman en France, la basilique Saint-Sernin, éblouit Stendhal :

Magnifique église romane ! [...] Il n'y avait personne dans cette magnifique église : j'y passe deux heures, recevant des sensations par tous les pores [...] Je retourne à Saint-Sernin qui m'a profondément intéressé ; c'est le premier édifice roman qui m'ait donné une profonde sensation de beauté.

Je pars à neuf heures — écrit le mémorialiste en quittant Toulouse le 29 mars au matin — je fais attendre la chaise de poste pour donner un dernier coup d'œil à Saint-Sernin.

Quant aux autres églises de Toulouse, c'est au sanctuaire roman des Jacobins que pense notre auteur, lorsqu'il se souvient, dans son *Voyage*, avoir remarqué « une fort belle église de briques avec une foule de contreforts étroits ; elle appartient au régiment d'artillerie de Toulouse qui y place ses chevaux... »

On peut s'étonner en revanche qu'un autre monument, plutôt bizarre et de formes peu classiques — la cathédrale Saint-Etienne, ait plu à l'écrivain qui croit y discerner sans en être bien sûr « le s'yle flamboyant » auquel il était d'ailleurs fort peu sensible.

Parmi les bâtiments civils, le Capitole attirera les critiques les plus sévères de Stendhal : trois pages lui suffisent à peine pour détailler la médiocrité foncière de son architecture, en particulier de sa façade « qui est tout ce qu'il y a de plus laid » ; puis, répétant que cet ornement « est furieusement et complètement laid », il suggère un remaniement radical, qui embellirait le malheureux édifice : « il faudrait, dit-il, sans démolir la façade actuelle, élever à dix-huit pieds en avant un mur de briques représentant la copie des *Procurazie vecchie* de Venise... »

Mais ce qui nous surprend est le silence absolu que notre touriste garde sur les remarquables hôtels particuliers des magnats toulousains — celui par exemple du riche capitoul d'Assézat — qui furent bâtis dans le style Renaissance, pourtant cher au cœur de l'auteur des *Chroniques italiennes*.

Notons enfin que Stendhal s'associe entièrement à ceux de ses confrères qui, tels Hugo, Montalembert et Mérimée, s'élèvent avec vigueur contre la manie de badigeonner, suivant la mode de l'époque, les façades en briques rouges de Toulouse et d'ailleurs.

Il nous reste à évoquer les jugements de Stendhal touchant l'histoire de Toulouse et le caractère de ses habitants. Rien de plus facile que d'indiquer les lacunes de son érudition relatives aux dates historiques qu'il tient à mentionner, et nous renvoyons le lecteur aux études, citées plus haut, de Fourcassié ; bornons-nous seulement à rappeler les pages de son livre *De l'amour* où il vitupère les « barbares du Nord » qui sont coupables d'avoir détruit « la civilisation la plus aimable et la plus avancée » des provinces du Midi. Les sanglantes séquelles de la croisade contre les Albigeois, notamment l'instauration des tribunaux d'Inquisition sur la Garonne, suffisent à prévenir Beyle contre les Toulousains de toutes les époques et toutes les classes sociales, prévention qui d'ailleurs n'a qu'à invoquer comme arguments saillants le supplice du malheureux Vanini et, un siècle plus tard, celui de Calas. Dans son *Courrier anglais* (éd. du Divan, I, 187), l'écrivain stigmatise l'intolérance des citoyens de cette ville « marquée depuis des siècles par son fanatisme et sa cruauté [...] quartier général de la puissance des jésuites » (*ibid.* III, 20).

Certes, l'admirateur fidèle de l'Italie ne laisse point d'apprécier selon leur vraie valeur les qualités des habitants des provinces du Midi, qui, lit-on dans la *Vie de Henry Brulard*, sont susceptibles de donner à la France les meilleurs hommes d'Etat grâce aux bienfaits « du climat et à leur amour de l'énergie ». Cependant notre auteur déplore « la grossièreté et la saleté incroyables de la classe peuple de Toulouse... » défini toutefois plus loin comme le peuple « le plus gai de la terre » : il lui suffit de pénétrer « dans une boutique de coiffeur dans la belle rue Saint-Rome » pour être stupéfié par « la grossièreté étonnante et la curiosité des deux petits barbiers... » Ces amers reproches dirigés contre les Toulousains concernent aussi l'un des hommes d'Etat les plus en vue, Joseph de Villèle contre lequel il multiplie ses invectives pour influencer les lecteurs britanniques de son *Courrier anglais*.

On constatera pour finir que les particularités de son tempérament d'une part, une foule de préjugés solidement ancrés de l'autre ont fait naître chez Stendhal un certain nombre d'appréciations et de jugements hâtifs qui risquent bien entendu d'être plus ou moins injustes. Le grand écrivain paraît d'ailleurs s'en être lui-même rendu compte : au détour d'un passage de son *Voyage dans le Midi de la France*, il nous confie en toute loyauté : « Toulouse [...] une ville que je prétends connaître, et que je juge en deux fois vingt-quatre heures... » (9).

Nour terminons ce bref aperçu des écrivains français, juges de Toulouse et de ses habitants en rappelant deux noms, ceux de Gustave Flaubert et d'Hippolyte Taine.

Avant de quitter Rouen pour entreprendre en 1840 un voyage qui devait lui faire explorer les Pyrénées et la Corse, le jeune Flaubert, fraîchement reçu bachelier n'avait quitté sa ville natale que pour des séjours de vacances sur le littoral de la Manche et des excursions à travers la Normandie. Cependant, l'instinct atavique des migrants Normands le travaillait depuis son enfance, et c'est avec une vraie joie qu'il se mit en route vers le soleil. Après avoir visité Bordeaux, Bayonne, le Pays basque, Caunterels — poussant de là jusqu'au lac de Gaube — enfin Bagnères-de-Bigorre et Luchon, il arrive en septembre dans la capitale du Languedoc. Dès Bordeaux Flaubert se sent pénétrer « en plein Midi » ; pour lui, le Languedoc se révèle « un pays de *soulas*, de vie douce et facile... » dira-t-il reprenant un terme déjà fort vieilli. Fatigué bientôt par la variété des choses vues au cours de ce premier long périple de sa vie, il nous confie (*Œuvres illustrées*, IV, 1950 : *Voyages 1840*) : « C'est toujours la même chose, une église du Midi ! Le dehors est roman, le plus souvent le portail est de la Renaissance ; à l'intérieur, du rechapissage et du badigeon... »

Frais émoulu du baccalauréat et tout fier de son savoir, notre touriste ne nous épargne rien des pensées et des conclusions d'ordre philosophique que suscitent dans son esprit les monuments de la ville de Clémence Isaure (10). Ainsi, après une visite à la collégiale Saint-Sernin, le jeune Flaubert n'hésite point à consigner une réflexion fort hardie, voire blasphématoire :

J'étais fatigué de l'église, quelque beau que soit son roman, j'étais assommé d'église et je le suis encore. Le curé nous dit qu'il avait des reliques ; je l'ai cru, en homme bien élevé, et un mouvement de joie inconcevable m'a fait bondir le cœur, quand il m'a dit que le vélin des missels avait fait des cartouches. J'étais rencontrais là au moins quelque chose de notre vie, de ma vie, de la colère brutale ; une passion au moins que nous comprenons, qu'un rien peut rallumer, tandis que pour la foi, la niche même en est cassée en pièces dans notre cœur...

*
**

L'ouvrage de Taine relatif au Sud-Ouest déborde quelque peu le cadre de notre étude : son *Voyage aux eaux des Pyrénées* n'a paru en effet qu'au printemps de 1855. C'était là — après son brillant *Essai sur les fables de La Fontaine* (1853) — le second ouvrage publié par le jeune philosophe qui, atteint subitement d'une laryngite aiguë, partit, au mois d'août 1854, faire une cure à Saint-Sauveur, puis aux Eaux-Bonnes. De retour à Paris, les éditions Hachette lui commandèrent un *Guide* destiné aux touristes autant qu'aux malades se rendant aux eaux des Pyrénées, opuscule qui devait être conçu dans un style mondain. Seul le dernier chapitre, intitulé *Renseignements divers*, met en évidence le côté pratique et usuel de manuel ; Taine y groupe une série d'indications plutôt sommaires sur les sites divers, leurs hôtels et toutes les conditions balnéaires — chapitre qui disparaîtra d'ailleurs dès la deuxième édition.

Le luxueux petit volume, orné de 65 vignettes gravées par Gustave Doré, offre tous les caractères d'une narration captivante, parce qu'il relate à la Stendhal une foule d'impressions personnelles, d'observations piquantes sur les mœurs des habitants, consignait des entretiens avec les gens du Midi, mais aussi avec les estivants ou les curistes; l'auteur produit en outre de larges extraits de textes classiques tels que la *Chanson de Roland* ou les *Chroniques* de Froissart, ou des récits d'ascension par les alpinistes d'élite des principaux pics pyrénéens. Dès la deuxième édition, sensiblement remaniée, ces citations disparaissent pour la plupart elles aussi, allégeant ainsi le texte et permettant d'enrichir le volume de nouveaux chapitres consacrés aux Landes, à Bordeaux et à Bayonne.

Plus concis et surtout moins pédant, le livre de Taine diffère des divers *Voyages* analysés plus haut et, de plus, sans rompre encore avec la sensibilité romantique de ce temps, il laisse percer maints accents nouveaux, préluant ainsi au réalisme dont l'auteur va bientôt s'affirmer l'un des premiers théoriciens. A partir de 1858 paraissent en librairie des éditions successives de son guide, les unes avec, les autres sans les gravures de Doré, mais portant toutes un titre définitivement changé: *Voyage aux Pyrénées*. (11)

L'ouvrage s'achève sur trois pages qui sont plutôt désagréables pour Toulouse dont Taine ne commente que trois monuments: le Capitole, le Musée et l'église Saint-Etienne:

L'hôtel de ville, nommé Capitole, n'a qu'une entrée étroite, des salles médiocres, une façade emphatique et élégante dans le goût des décors de fêtes publiques. Pour que personne ne doute de son antiquité, on y inscrit le mot «Capitolium» [...] Ce qui frappe le plus à Toulouse, c'est le musée; on y retrouve la pensée, la passion, le génie, l'art, toutes les plus belles fleurs de la civilisation humaine...

Après un bref éloge à l'adresse de toiles italiennes et françaises, aperçues au Musée, une petite phrase expédie la cathédrale Saint-Etienne. Quant à la collégiale Saint-Sernin, elle est — fait surprenant — entièrement passée sous silence et le chapitre contient une conclusion franchement péjorative: «On quitte le plus vite qu'on peut les rues étroites, les maisons de brique, le pavé barbare et pointu de Toulouse...»

Cette conclusion n'est supprimée dès la deuxième édition qu'au profit d'une autre phrase, aussi défavorable, qui — leit-motiv revenant sous la plume de la plupart des écrivains précités — apparaît cette fois au début du chapitre: «Toulouse — triste ville aux rues caillouteuses et étranglées...»

On voit par là que, corvée des plus fastidieuses, la visite de la capitale du Languedoc fut pour Taine l'un des épisodes les moins brillants de sa longue exploration du Midi de la France.

NOTES

(1) Chateaubriand. — L'article de A. Outrey, *Chateaubriand voyageur (Chateaubriand : Le Livre du centenaire, 1949, p. 37-58)* analyse seulement trois des voyages que fit cet écrivain : en Amérique, en Italie et en Orient ; plus complet se révèle le *Calendrier des déplacements de Chateaubriand à partir de son retour d'exil*, établi en 1946 par Gilbert Meyer dans les *Annales de Bretagne* (t. 53, p. 75-101). Pour le voyage dans le Midi en 1838, cf. Marie-Jeanne Durry *La Vieillesse de Chateaubriand* (1933, I 468 ss, 502 ss.). La meilleure analyse de la visite de Chateaubriand à Toulouse en 1838 se trouve chez Fourcassié, *Toulouse* (1953, p. 260-269).

(1a) Millin. — a) Ch. G. Krafft, *Notice sur Millin*, 1818 (B.N. Z. 17165 ; p. 74-84 — bibliographie des œuvres de Millin). — b) R.P. Auguis, *Eloge historique de Millin*, 1819 (B.N. : Ln 27 — 55504). — c) M. Dacier, *Notice historique sur la vie et les ouvrages de Millin*, 1821 (B.N. : Z. 17165) qui note pour conclure que « Millin n'a pas assez mûri ses travaux ».

(2) Taylor et Nodier. — Dans leurs vingt volumes in-folio, les *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France* contiennent environ 4.000 planches lithographiées ; de 1820 à 1878, la publication de cette collection d'albums a duré presque 60 ans, pour rester finalement inachevée. Sur les artistes qui ont collaboré à l'ouvrage, cf. T. Lebeuffe, *Un Monument lithographique (Revue britannique, t. 69, 1893, p. 359-72)*.

(3) Thiers. — Sur l'escapade espagnole de Thiers cf. M. Reclus, *La Jeunesse d'Alphonse Thiers (Revue de Paris, 1 mars 1929, 146)* ; J. Fourcassié, *Le Romantisme et les Pyrénées* (1940, 240-44).

(4) Jouy. — Sur la vie tumultueuse et l'œuvre de ce polygraphe, cf. a) Empis et Viennet, *Discours à l'Académie Française*, le 23 décembre 1847 ; b) Marie-Louise Pailleron, *Les Aventures de M. de Jouy (Revue hebdomadaire, 22 février 1919, 440-469)* ; c) Edmond Biré, *Un voltairien de 1824* (dans le volume : *Causeries historiques et littéraires*, 1927, p. 111-159) ; d) l'article de G. Lenôtre *Un singulier personnage : M. de Jouy* ; il été reproduit récemment dans *Historia* (n° 159, février 1960).

Sur son activité politique sous la Restauration, cf. Anna E. Shumway, *A Study of the „Minerve Française”* (Philadelphia, 1934, p. 35 ss. et 118 ss.) ; sur le salon littéraire de Jouy ; Ernest Legouvé, *Soixante ans de souvenirs* (1886, I, 138-148) et F. Calot, *L'Album de Mme Bain-Boudonville, née Jouy (Mélanges offerts à Jean Bonnerot, 1954, p. 197-202)*.

(5) Hugo. — Dans sa récente *Histoire du vandalisme : Les Monuments détruits de l'art français* (1959), Louis Réau consacre tout un chapitre (cf. II 117-132) à *La Lutte contre les deux vandalismes*, dirigée alors contre « les ravages de la Bande Noire » et le « vandalisme restaurateur ».

S'il s'agit d'influences entre pays voisins, on connaît celle qu'exercèrent les antiquaires britanniques sur leurs confrères de Normandie, encourageant leurs efforts en vue de sauver les monuments du Moyen Âge. Sur l'intérêt renaissant en Angleterre pour l'art gothique, on lira : a) Ch. L. Eastlake, *A History of the gothic revival* (London, 1872 ; sur le gothique en France, cf. p. 316 ss.) ; b) Agnes E. Addison, *Romanticism and the gothic revival* (Philadelphia, 1938 ; cf. surtout p. 167 ss.) ; c) Kenneth Clark, *The gothic revival* (London, II^e éd. 1950 ; cf. p. 87 ss.). Rappelons un bibliographe anglais réputé, le rév. Thomas Fr. Dibdin qui, à l'issue d'un voyage en France et en Allemagne, en fit le récit, soulignant les aspects touristiques, mais également bibliographiques, de son exploration. Publiée en 4 volumes, la traduction française de cet ouvrage, procurée par deux érudits de Rouen, T. Licquet et G.A. Crapelet (ils ont relevé à l'occasion nombre d'erreurs dans le texte de Dibdin), s'intitulait *Voyage bibliographique, archéologique et pittoresque en France* (Rouen, 1825).

Sur les voyages de Hugo on lira encore : a) les notes de l'éd. du II^e vol. de *En Voyage* (éd. nat. t. 32, 1916, p. 602-610) ; b) J.B. Barrère, *La Fantaisie de Victor Hugo* (1949, I 161 ss.) ; c) Louis Réau, *Histoire du vandalisme* (sur Hugo défenseur des monuments, cf. II 117-19) ; d) M. Fr. Guyard, introduction et notes pour l'édition de *Notre-Dame de Paris* dans les class.

Garnier (1959) ; e) Georges Huard, « Notre-Dame de Paris » et les antiquaires de Normandie (*Revue d'histoire litt. de la France*, t. 53, 1953, p. 319-349).

(5a) Montalembert. — C'est à son ami Montalembert que Victor Hugo exposa ses théories sur l'architecture quelques mois avant de les consigner par écrit, le 16 juillet 1830, cf. le fragment du « Journal intime » de Montalembert, publié par Lecanuet, *Montalembert ; sa jeunesse* (1903, 31). — Montalembert parcourut le Sud-Ouest de la France du 12 octobre au 18 novembre 1832, visitant entre autres Toulouse et Bordeaux, cf. André Triannoy, *Le Romantisme politique de Montalembert avant 1843* (1942, 205-206). Sur l'influence qu'exerça sur le goût de Montalembert pour le Moyen-âge l'archéologue allemand Sulpiz Boisserée, auteur de l'*Histoire et la description de la cathédrale de Cologne* (Stuttgart-Paris, cf. Pierre Moisy, *Les Séjours en France de S.B.* (1956, p. 141-150). — Les articles et les discours de Montalembert, concernant les monuments médiévaux et les méfaits du vandalisme, ont été reproduits au VI^e tome de ses *Œuvres : Mélanges d'art et de littérature* (1861).

(6) Mérimée. — Sur sa carrière d'inspecteur général des monuments historiques, cf. Maurice Parturier, introductions de a) l'édition des *Lettres de Mérimée à Ludovic Vitet* (1934) et b) l'édition des *Lettres de Mérimée aux antiquaires de l'Ouest* (Poitiers, 1937).

Mérimée, dans ses *Etudes sur les arts du Moyen âge* (1875), cf. son *Essai sur l'architecture religieuse du Moyen âge, particulièrement en France* (publié d'abord en 1837) ne consacre au Midi de la France que peu de lignes et passe sous silence les églises de Toulouse.

(7) Michelet. — Sur les opinions de l'auteur du *Tableau*, touchant les monuments du Moyen âge français, cf. L. Refort, *L'Art gothique vu par Hugo et Michelet* (*Revue d'histoire littéraire de la France*, t. 33, 1926, p. 390-94) et surtout Jean Pommier, *Michelet et l'architecture gothique* (*Etudes de Lettres*, Lausanne, t. 26, déc. 1954, p. 17-35).

(8) Balzac. — Balzac n'est ni le premier ni le seul auteur qui ait étendu le nom de Gascogne à la France du Sud-Ouest, Languedoc inclus. Frédéric Soulié (1800-1847), originaire de Foix, ville de la vallée pyrénéenne de l'Ariège, et auteur du cycle des *Romans historiques du Languedoc* (*Le Vicomte de Béziers*, *Le Comte de Toulouse*, *Le Comte de Foix*, etc.), dans son article, intitulé *Souvenirs de l'Ariège*, publié dans la *Revue de Paris* (t. 23, 1835, p. 145-193), puis dans le volume collectif *Deux séjours*, 1836 (cf. H. March, *F. Soulié : novelist and dramatist*, New Haven, 1931, 296-297) présente les habitants de sa vallée natale comme des Gascons. Ajoutons que l'article précité de Soulié attira l'attention de Michelet, lors de sa visite à Toulouse, en septembre 1835 (cf. *Journal*, t. I, 1959, 196).

Sur les origines languedociennes de la famille Balzac et les études probables que le père de l'écrivain fit à Toulouse, cf. entre autres : Bernard Guyon, *La Pensée politique et sociale de Balzac* (1947, p. 45 et ss.).

(9) Stendhal. — Sur Stendhal, touriste en France, on lira en premier lieu : a) Louis Royer, introduction de l'édit. du *Journal de voyage de Bordeaux à Valence en 1838* (1927) ; b) Paul Arbelet, *Stendhal épicier ou les infortunes de Mélanie* (1926, cf. surtout le chapitre : *Beyle dans la société marseillaise*, p. 91-122) ; c) Jean-Louis Vaudoyer, préface aux *Mémoires d'un touriste* (1^{re} éd. Champion, 1932). — Sur les sources des *Mémoires d'un touriste* : M. Barber, *Encore un plagiat de Stendhal* (dans le *Mercure de France*, t. 137, 1^{er} février 1920, p. 684-700 : emprunts à Millin et à Mérimée). — Sur Stendhal — juge de Villèle : J. Fourcassié, *Stendhal a menti* (*Annales de la Faculté des lettres de Toulouse*, t. III, 1955, 13-17).

(10) Flaubert. — L'écrivain passa de nouveau par Toulouse en été 1872, se rendant aux eaux de Luchon ; sa correspondance nous informe que son « enthousiasme montagnard » a fait place à un morne ennui devant les Pyrénées (Fourcassié, *Le Romantisme et les Pyrénées*, 1940, p. 395-400).

(11) Taine. — Sur l'importance de son *Voyage aux eaux des Pyrénées*, cf. André Chevrillon, *Taine : formation de sa pensée* (1932, p. 147) et Jean Fourcassié, *Le Romantisme et les Pyrénées* (1940, p. 284-9).



CENTRE POLONAIS DE RECHERCHES SCIENTIFIQUES
74, rue Lauriston, Paris (16^e)

Directeur : STANISLAS WĘDKIEWICZ
Professeur à l'Université de Cracovie.
